

## A REPENDRE

- Flavio Orsini
- Jeune Portefaix ?

I- Giuliano de Medici  
1453-1478

En l'an de grâce 1453, au début du printemps, naquit Giuliano di Piero de Medici. Il posa pour la première fois les yeux sur la ville de Florence dans les bras de sa mère, la blonde Lucrezia Buonarrotti, du haut d'un des balcons du Palazzo Medici. Pour la première fois également, il sourit. Il ne pouvait alors, pas plus que sa mère, imaginer comment il régnerait aux cotés de son aîné, Lorenzo, sur cette cité industrielle. Pas plus qu'il ne pouvait savoir comment ils en feraient la capitale d'un renouveau des arts et de la culture, ni à quel prix. Il sourit cependant.

Vingt-cinq ans plus tard, Giuliano de Medici souriait encore, mais avec moins d'innocence. Son père, mort depuis neuf ans, avait laissé à son aîné Lorenzo et à lui-même, les rênes de la cité. Depuis, Giuliano ne connaissait que peu de loisir. Il parvenait aux mieux, certaines semaines, à arracher aux tourments de la politique florentine quelques heures.

En cette veillée pascale de 1478, il avait fait faux bond à Monseigneur Salviati, archevêque de Pise, pour une soirée autrement plus animée. L'auberge était crasseuse mais le vin était bon, et la compagnie à son goût. Il avait bu plus que de raison. Buvait-il pour célébrer sa place, ou pour l'oublier ? Cette question, lancée par une courtisane dépoitraillée et éméchée, calma quelques instants les chants et les cris de sa tablée.

En réponse, Giuliano, l'air pensif, vida d'un trait un nouveau godet, se gratta le menton avant d'articuler doucement :

- Hmm, je m'interroge : te féliciter pour ton acuité, ou te faire jeter dehors pour avoir ramené trop de sérieux en ces festivités ?
- Vous pourriez, prince de l'état, m'envoyer me faire foutre... en votre compagnie, ce qui vous garantirait de ne rien regretter.
- J'ai fort envie d'accepter, répondit Giuliano entre deux éclats de rire, ton cul et ton culot semblant de même ampleur... Mais il est encore trop tôt. Et d'ailleurs, où sont les autres, Angelo ? Je nous aurais espérés plus nombreux.
- Ils baisent les femmes d'autres qu'eux, jouent aux cartes et dépouillent un marchand arrogant mais sans appuis.
- Eh ? Tout ça... je ne les aurait pas crus si actifs. En une soirée ?
- Collectivement, oui. Telle était votre question, non ?

Giuliano resta silencieux quelques instants, se repassant la liste des activités de ses amis.

- Mais qui s'occupe du marchand ?
- Ah ! C'est la surprise, effectivement. C'est Maria. Seule.

Giuliano rit de son cœur, visiblement enchanté.

- Superbe ! Je plains le marchand. Il aurait été charitable de la faire accompagner, non ?
- Elle a insisté pour y aller seule
- Cette fille m'étonnera toujours, Angelo. Elle ne connaît pas sa place... et c'est tellement mieux ainsi... Crois-tu qu'elle nous rejoindra ensuite ?

- Hmm, je ne crois pas, il faudrait pour qu'elle soit tentée plus de vin et beaucoup plus de bruit...
- Et bien ! Si telle est la condition de si exceptionnelle présence, il nous faut alors obtempérer. Plus de vin ! Plus de bruit !

-o-O-o-

Le vin avait coulé avec tant de constance et de vigueur que la lumière matinale du soleil florentin arracha à Giuliano une longue bordée d'injures. Son esprit lui sembla dans un premier temps incapable de quelconque pensée. Il ne put que regretter que cela ne soit pas complètement le cas lorsqu'il se rappela qu'il devait ce matin rejoindre son frère pour saluer Monseigneur Salviati. Il lui fallait donc se lever, malgré les protestations de son crâne, et le soutien qu'il recevait de son estomac.

Après dix minutes de profondes inspirations, Giuliano parvint à maîtriser les pulsations de son crâne. Il ne sentait pas sa bouche, ce qu'il considéra être une bénédiction. Ses jambes tremblaient doucement alors même qu'il était encore couché. Il décida cependant de se lever. Il regroupa toutes ses forces et fit une première tentative.

Il parvint à tomber du lit.

N'ayant que peu d'espoir d'obtenir un succès maintenant qu'il était au sol, il se résolut à appeler un serviteur. La porte s'ouvrit alors qu'il n'avait même pas achevé son premier appel. Ce n'était pas un serviteur mais un ami, un homme de sa bande, Ercole, ancien sergent d'armes à la bonne bouille ronde. Giuliano se demanda un instant si Ercole avait été avec lui la veille.

La logique suppléa à la mémoire et l'air alerte d'Ercole lui fit conclure que ce n'était pas le cas. Cette question réglée, il en vint à la seconde, plus actuelle.

- Que fais-tu là ? demanda-t-il et sa voix lui parut des plus pâteuses. Tu n'es pas valet, que je sache !

- Messire, vous avez menacé de mort le serviteur que votre frère a envoyé vous réveiller ce matin. Je me suis donc dévoué pour le remplacer et attendre votre réveil...

- Mon frère ? Ce matin ! Quelle heure est il, Ercole ?

- Midi, ou peu s'en faut... Votre frère a demandé que vous le rejoigniez dès que possible, dès que vous seriez remis de votre douloureuse attaque de sciatique, ainsi qu'il l'a mentionné à vos invités.

- Bougre de demeuré ! Incapable ! Premier des nombreux crétins que comptent cette ville !

- Messire, je ne mér...

- Pas toi, Ercole, reprit Giuliano, d'une voix à nouveau pâteuse et fatiguée, moi ! Moi, le premier des incompetents ! J'ai raté l'évêque ?

- Oui, mais il est encore temps pour la messe si nous ne traînons pas.

Jurant profusément, Giuliano prit appui sur Ercole et parvint à se relever.

Il trébucha jusqu'à l'antichambre de ses appartements où une bassine d'eau l'attendait. Il y plongea la tête et se sentit un peu mieux.

Il envoya alors Ercole lui chercher un gobelet de vin et une tranche de pain pendant qu'il s'habillait tant bien que mal.

Cinq minutes plus tard, Giuliano franchissait les portes du Palais Médicéen, faisant presque bonne figure.

Cela ne dura qu'un instant : il poussa un grognement et lança à Ercole un regard désespéré en

apercevant Francesco de Pazzi et son âme damnée, Bernardo Bandini, l'attendant à l'entrée de la Via Larga. Francesco s'approcha, l'air empressé, et prêta immédiatement son bras à Giuliano.

- Vous voilà enfin ! s'exclama-t-il, je m'inquiétais pour vous, on vous disait souffrant... laissez-moi vous aider.

Quelque peu surpris par l'affabilité d'un des concurrents les plus acharnés de la banque Medici, il accepta cependant son aide et se laissa soutenir.

Ercole vit dans cette sollicitude un calcul bien plus vil : Francesco était maintenant assuré d'une chose : Giuliano ne portait pas le doublet de maille qu'il aurait du revêtir pour une telle occasion.

Le trajet jusqu'à Santa Maria del Fiore n'était pas très long mais l'air frais fut pour Giuliano salubre et il était dans un état presque normal lorsque, se frayant un passage à travers la foule, il passa les grandes portes de la cathédrale.

Au vu de la foule exceptionnelle, et de l'heure tardive, il décida de rester au fond de la cathédrale, aux côtés de Francesco et de Bernardo. Quelques instants plus tard, la messe commençait.

Giuliano observa son frère, dont il admirait toujours la prestance et la distinction. Sa tenue, moins ostensible que celles des autres dignitaires entourant l'autel, le mettait cependant parfaitement en valeur, il était en toutes choses le prince de la cité.

La messe se déroula sans surprises et elle rendit par la même à Giuliano son mal de tête.

Ainsi, il ne remarqua pas les lames que dégainèrent ses deux voisins lorsque l'officiant éleva vers les cieux l'hostie.

Le premier coup, porté avec force par Bernardo Bandini, lui ouvrit le crâne. Les dix-neufs suivants, portés avec frénésie par Francesco de Pazzi, transpercèrent sa poitrine et son ventre. Il se demanda en tombant où étaient ses amis, ceux qu'il payait pour protéger sa vie : Balthazar, Ercole et Angelo.

Dans un dernier regard, il eut le temps d'apercevoir, sous le dôme central, les deux prêtres jouxtant son frère dégainer chacun une dague. Puis la mort se saisit de lui.

En l'an de grâce 1478, le vingt-sixième jour d'avril, mourut ainsi Giuliano di Piero de Medici, assassiné au beau milieu de la cathédrale Sainte Marie des Fleurs pendant l'office pascal.

## II- Balthazar - 1492

Balthazar n'était pas de très bonne humeur. Trop de soleil et pas assez de vin.

Ses poches étaient vides depuis presque une semaine alors que le commerce battait son plein dans toute la Sérénissime. Une flotte était arrivée du Levant le matin même et la plupart des grandes familles y étaient intéressées. De fait, tous ses admirateurs habituels étaient occupés au déchargement et à la mise en vente des premières cargaisons. Personne pour lui offrir un pichet.

Condamné à rester sobre et oisif, Balthazar observait les vénitiens. Ils étaient nombreux à cette heure. De la terrasse de son auberge favorite, il avait une bonne vue sur le Ponte di Rialto et sur le grand Canal. Les gondoles se succédaient presque sans interruption, décorées aux armes des grandes familles. Depuis cinq ans qu'il résidait dans les auberges de la Sérénissime, il n'était toujours pas capable de les reconnaître toutes. Non qu'il s'en préoccupât excessivement : il

connaissait celles de ses donateurs les plus généreux et celles des Dames les plus gracieuses, c'était assez.

Car les dames de Venise l'enchantait. Il était tout à fait capable de passer la journée à les admirer, vaquant sur le grand canal. Il en concevait une mélancolie diffuse mais tenace. Leur jeunesse, leur vie lui rappelaient son âge et sa fin approchant, mais il ne pouvait résister à leur défilé, à l'infinie variété de leurs visages et de leurs atours.

Alors, Balthazar les regardaient.

Alors Balthazar se sentait vieux et triste, pas vraiment à sa place.

Et puis le soleil tapait trop fort.

Et personne ne viendrait le voir aujourd'hui de toutes façons. Il n'avait même pas de quoi se payer à boire.

Il soupira une dernière fois, se leva en dépliant ses longues jambes, s'étira et rattacha la ceinture à laquelle pendait une longue épée. Il entendit des pas s'approcher de son dos. Des pas déterminés et rapides. Ils ralentirent quelques mètres avant d'arriver à sa hauteur et finirent sur un rythme faussement nonchalant.

Regard provocateur, Vittoria vint se placer devant lui. Elle était grande. Musclée, la peau brunie par le soleil, sa robe légère ne suffisait pas à la faire passer pour une frêle fille d'auberge comme on en trouvait tant.

- Vous ne prendrez rien, aujourd'hui, mon seigneur ? lui lança-t-elle d'un ton agressif.

- Non, mes amis n'ont pas eu le loisir de me rejoindre, je le crains. Je ne vais donc pas plus longtemps encombrer votre établissement, répondit-il d'un ton las, son regard restant orienté vers le sol, ne souhaitant visiblement pas rencontrer le sien.

- Je ne crois pas que Maître Fabio apprécie vraiment que vous passiez l'après-midi à lancer des œillades à toutes les passantes sans consommer le moindre pichet, tout chevalier que vous prétendiez être.

- Je comprends, Vittoria, mais je m'en excuserais dès ce soir à Maître Fabio, je suis sûr qu'il ne m'en voudra en rien. Je n'ai de toutes façons pas emporté de monnaie cet après-midi, étourdi que je suis. Ne m'en veuillez pas, je vous en prie, conclut-il en s'inclinant légèrement.

- Oh, je ne vous en veux pas, répondit-elle d'un ton sec qui contredisait ses mots, mais je constate une fois encore que la réalité est bien moins riche que vos grandes histoires. Je me demande même si elles ont le moindre fondement.

- Ah, ça, commença-t-il en relevant la tête, avec dans le regard l'éclat qui annonçait un de ses fameux bons mots. Mais la jeune fille avait déjà tourné le dos. Il baissa à nouveau le regard et finit dans un souffle : il y en eut de nombreux mais aucun qui me peinât comme le vôtre. A ce soir, conclut-il, à haute voix cette fois.

- La drôlesse m'engagea alors dans un affrontement verbal. Je ne peux croire, monsieur, que vos histoire ait le moindre fondement. Madame, lui répondis-je, je vous garantis qu'il y en eut de célèbres, et il ne tient qu'à vous d'y ajouter le vôtre !

L'auditoire rit de bon cœur mais il aperçut du coin de l'œil Vittoria, qui le fixait d'un regard noir. Pendant un instant, il fut tenté de mettre fin à son histoire mais les regards attentifs de ses admirateurs, leurs rires finissants et l'odeur du vin posé devant lui l'emportèrent et il reprit de plus belle :

- Vainqueur une nouvelle fois, par le verbe maintenant, je ne doutais plus de mes chances d'emporter l'affection, et le reste, de la jeune princesse. Mais son fiancé ne l'entendait pas ainsi. Voyant sa blonde amie me tendre sa blanche main dans un soupir de sa poitrine laiteuse, difficilement contenue par le corsage de sa robe, il jaillit, la main sur son épée. Monsieur, dit-il, je ne supporterais pas plus longtemps un tel comportement. Veuillez me considérer comme offensé. Jeune homme, répliquais-je, si je dois vous considérer comme offensé, permettez-moi au moins de vous dire que vous êtes un paltoquet inconséquent, dont la pauvreté de nature laisse soupçonner une incompétence aux joies charnelles. Mademoiselle ici présente n'a commis nulle faute si grave qu'elle mérite de passer à vos côtés le reste de son existence, dotée comme elle l'est de tous les atouts nécessaires à une vie remplie de plaisirs. Ceci étant dit, je vous compte pour offensé et me tiens à votre disposition.

Sous les rires redoublés de son auditoire, Balthazar se leva et dégaina son épée. Celle-ci était dépourvu de décorations et autres fioritures. Elle semblait simple lame de soldat. Seul un œil particulièrement acéré aurait pu voir en elle une lame certes simple et discrète mais d'une qualité remarquable, une lame digne des plus grands bretteurs. Seule une personne dans toute l'assistance le fit d'ailleurs mais elle conserva cette observation par devers elle.

Balthazar agitait toujours son épée avec enthousiasme, perché maintenant sur son tabouret. Il mima quelques passes, sans le moindre souci de vraisemblance, peu important aux auditeurs la manière du combat, seule la grandeur des gestes, la noblesse des enjeux trouvaient grâce à leurs oreilles. Il continuait en même temps son récit, ne l'interrompant que pour quelques bruitages aussi vigoureux que peu réalistes.

- Et ainsi, zwouch, je tranchais d'une fente des plus remarquables la ceinture du paltoquet qui dut user d'une de ses mains pour ne pas perdre immédiatement toute dignité. Son ire ne jouait qu'en ma faveur, sa maladresse allait s'amplifiant; à tel point que je fus bientôt en mesure, swish, de le désarmer et de le renvoyer d'un pied, bop, habilement appliqué à son postérieur. C'est ainsi que je fus en mesure de m'attacher les sentiments les plus tendres de celle qui n'était alors que princesse de ma terre natale, mais je ne voudrais ici ternir son nom, aussi vrai que je me nomme Balthazar de la Serna et que je suis le meilleur bretteur que ces terres aient connu depuis au moins un siècle. Sur ces mots, Balthazar s'inclina profondément sous les applaudissements et les hurlements de la salle entière. Plusieurs chopes furent poussées dans sa direction. Le vieil homme était aux anges, confirmant à qui voulait l'entendre la véracité de son récit.

Mais au milieu de la foule, un homme se dirigeait vers Balthazar, tel un prédateur traversant un troupeau de bétail. Tous s'écartaient spontanément, lui laissant un passage sans même qu'il ait besoin de le demander. Il avait un visage dur. Une de ses oreilles manquait presque complètement. Il portait lui aussi une épée, mais elle était bien plus richement décorée que celle de Balthazar. Plus longue également, de presque un pied.

L'homme se dressa face à Balthazar, les pieds largement écartés, un sourire narquois aux lèvres.

- Alors comme ça, tu serais le meilleur bretteur de ce pays.

- Oh non, non... pas uniquement de ce pays, ce serait fort réducteur.

- Moi, je crois que tu as bien plus de bouche que de bras, vieux beau, et sais-tu, cela tombe fort bien, on m'a employé pour vérifier tes dires...

L'homme serra les poings en faisant craquer ses phalanges.

- Dois-je te forcer à te battre, fit-il, ou es-tu prêt, en gentilhomme, à me suivre à l'extérieur ?

- S'il doit en être ainsi, soupira Balthazar, je te suis...

L'homme est un sourire méprisant et se dirigea vers la porte en redressant les épaules. A peine eut-il tourné le dos à Balthazar que celui-ci lui brisa sur l'arrière du crâne, avec toute la force dont il était capable, le tabouret qui, peu avant, lui servait d'estrade. L'homme tomba comme un arbre. Ses jambes ne plièrent même pas. Vittoria dut même faire un bond en arrière pour l'éviter.

Balthazar rit à gorge déployée et l'auditoire, bien qu'un peu déçu autant de la méthode que d'être privé d'un spectacle plus rare, finit par se joindre à lui. Seule Vittoria, une fois encore, lui lança un regard plein de mépris et de froideur.

- Cela me rappelle, commença Balthazar pour fuir ce regard, le combat que j'eus à mener contre les gardes du palais du Sultan de Grenade...

La soirée fila de pots de vin en aventures grandioses. Balthazar semblait inarrêtable, pour le plus grand bonheur de Maître Flavio, dont l'auberge restait de fait emplie dans des proportions rares. Qui plus est, les histoires du Caballero, comme il l'appelait toujours, comptait systématiquement scènes de banquets et autres occasions pour toute l'assistance de trinquer en cœur. Ainsi, lorsque vint l'heure de fermer les portes, les poches de Maître Flavio étaient fort pleines et il ne vit pas d'inconvénient à renseigner plusieurs admirateurs au sujet du vieil hidalgo qui avait si bien su les enchanter tous.

### III- Julia - 1492

Les lumières orangées du soleil couchant offraient à la petite chambre de Julia une chaleur bienvenue. Elle observa les reflets enflammés à la surface de l'eau, l'orange cédant au rose à la crête des vaguelettes incessantes. Quelques embarcations circulaient encore en ces premiers jours d'hiver. Une barge vint s'amarrer sur la rive opposée, attirant immédiatement quelques portefaix. Le capitaine de la barge sauta lourdement sur le quai, scruta les environs et fit signe aux postulants de s'approcher. Les portefaix s'alignèrent, bombant le torse et se repoussant du coude. Le capitaine en choisit rapidement cinq et les hommes se mirent au travail. Julia les observa un moment, suants sous les harangues du capitaine. Elle s'amusa de la proximité qu'elle ressentait pour eux. Après tout, pensa-t-elle, nous vendons pareillement notre sueur.

Elle ferma les yeux et repensa à la nuit qu'elle venait de passer. Aux mots de son protecteur face aux pleurs de la jeune fille avec qui ils avaient partagé son lit : "Elle s'en remettra, Julia, et ce n'est pas cher payé pour l'amitié d'un homme aussi puissant que moi." Elle n'avait pu s'empêcher de grimacer, de ne pas rester neutre. Et il avait ri. Le grand homme. Celui à qui elle devait tout. "Ah, Julia, tu fais une putain bien sensible !"

Elle respira profondément.

Elle oublierait sûrement les sévices, elle en avait vu d'autres, et de pires. Mais elle n'oublierait pas ces mots. Le mépris. Elle n'était pas la victime de ses protecteurs et clients. Elle refusait d'être traitée comme telle. Elle vendait son cul, elle vendait du plaisir, mais elle n'acceptait pas l'humiliation. Elle essayait chaque jour de se persuader qu'elle imposait le respect à ses compagnons mais elle ne pouvait se mentir ainsi ce soir. Pas après cette nuit.

Julia quitta l'appui du mur, elle se sentait faible, transparente. Elle marcha cependant jusqu'à son lit et s'assit, dans l'espoir de se dévêtir enfin.

On frappa.

Julia fixa la porte, incrédule. Elle n'attendait personne. Et surtout, elle ne voulait personne ce soir, elle ne voulait rien de plus qu'oublier la nuit précédente, oublier sa chair et celle des autres.

On frappa à nouveau. Plus fort cette fois.

Julia refusa de bouger.

On frappa une troisième fois et une voix beugla : "Juliaaaa, je sais que tu es là, juliaaaa, ils me l'ont dit."

Julia se raidit. Les clients de l'auberge voisine saluaient chacun de ses passages de courbettes plus ou moins moqueuses et savaient toujours si elle était rentrée ou non. Elle considérait certains jours qu'il s'agissait là d'une forme de protection, et certains jours d'une forme de harcèlement.

Aujourd'hui, sans le moindre doute, c'était du harcèlement.

Elle prit une dernière grande inspiration et se dirigea d'un pas martial vers la porte. Elle bascula le loquet et faillit prendre la porte en plein visage. L'homme qui était jusque là appuyé nonchalamment contre retrouva tant bien que mal la station verticale. Il sourit, trop, et se découvrit dans un geste exagérément marqué.

Flavio Orsini, descendant d'une branche cadette de la puissante famille romaine, était vêtu richement, très richement, mais ses velours étaient tachés et ses chausses boueuses. Grand et blond, il était sûr de son charme, tout autant que de sa fortune.

- Délicieuse Julia, perle de la Cité Éternelle, ma journée fut fructueuse et je ne pouvais rêver mieux que de vous trouver là, prête à donner à ce corps fortuné tout le plaisir qu'il mérite.

Flavio parlait fort, trop fort pour Julia, mais juste assez pour les nombreux citadins installés sous la tonnelle de l'auberge. Il fit un pas vers l'intérieur de Julia et faillit tomber en arrière quand la main de celle-ci l'arrêta, plantée fermement dans son surcôt.

- Monsieur Orsini, fit-elle en se penchant vers son visage, vous puez. Que vaudrait ma réputation si je commençais à recevoir n'importe quel freluquet abreuvé de mauvais vin ?

- Madame, répondit Flavio, inquiet mais encore plein d'espoir, je ne mérite pas le nom de freluquet et je vous le prouverais encore ce soir, comme je le fis déjà...

- Abstenez-vous, monsieur, car si votre nom compense l'indigence de votre nature, il ne saurait faire pardonner votre vulgarité. La prochaine fois, vivez comme un prince si vous voulez jouir comme tel !

La porte claqua au nez de Flavio. Dans son dos, les rires des hommes attablés se firent moins étouffés. Le visage cramoisi, il se retourna, portant la main à sa dague et jeta un regard noir aux tablés hilares, deux étages plus bas. Un homme se leva, rubicond, et, d'un fort accent germanique, asséna en désignant la courte lame :

- La nature, elle t'a doté d'une épée à la mesure de ta queue, non ?

Les rires explosèrent pour de bon et Flavio dut descendre les volées de marche et quitter la rue sous les quolibets, jurant sous le rebord du chapeau qu'il tenait rabattu sur son visage.

- o - 0 - o -

Julia était couchée sur son lit, toujours vêtue.

A la fois soulagée d'avoir pu exprimer sa colère, et inquiète d'avoir ainsi perdu un client facile et agréable, elle voguait entre deux eaux. Elle observa sa chambre, confortable, approvisionnée en bois, en vin. Elle pensa au prix de l'endroit, à son protecteur, aux nuits passées dans ses bras, ou

dans les bras de ses amis, des amis de ses amis. Elle pensa à ce qu'elle avait vu d'autres subir, des moins belles, des plus simples, des moins jeunes. Elle pensa au peu qu'elle avait jusqu'alors subi, au bonheur qu'elle aurait du ressentir, à ses choix, à sa chance. Mais ce soir, elle ne pouvait plus se sentir heureuse. Ni chanceuse. Ni rien d'autre que fatiguée. Ecoeurée et vide.

Son ventre gargouilla, se rappelant à elle et elle songea que son dernier repas datait de la veille. Elle réalisa qu'elle avait très faim, une faim qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps, une faim venue de son enfance, quand manger était une chance trop rare.

Elle alla jusqu'à la porte et sortit sur le palier. Une acclamation monta de l'auberge, la terrasse entière sifflait et applaudissait en la désignant. Ici comme dans les palais, une réplique affûtée vous valait le plus sûrement l'amitié de la foule.

Julia n'eut pas le courage de descendre. C'était encore trop de sollicitation pour ce soir. Elle fit signe à Rodrigo, le garçon de course, de lui monter un plat et rentra chez elle avec un salut forcé en direction de son public.

- o - 0 - o -

Julia sentait la paix lui revenir. La chaleur du repas lui avait redonné quelques forces. Blottie dans le seul fauteuil de sa chambre, elle lisait Pétrarque. La musique des mots, leur force passaient en elle et lui redonnaient vie, la guérissait de ses blessures. Si elle devait un jour devenir riche, Julia achèterait des livres, des livres, des livres à en emplir le Château Saint-Ange lui-même. Elle ne lisait pour l'instant que quelques ouvrages que son protecteur lui offrait parfois. Mais il avait bon goût. Homme de lettres, il avait trouvé en elle une interlocutrice avide, ce qui lui avait pour partie valut sa protection.

Les mots de Pétrarque s'éloignaient à mesure que l'esprit de Julia vagabondait. Elle somnolait déjà un peu, se remémorant les soirées princières qu'elle avait vécu en compagnie de son protecteur, parfois accompagnés de ses enfants. Ils étaient tous trois charmants, leurs visages de porcelaine toujours attentifs et polis. Elle les revit jouer dans les couloirs du palais, se poursuivre, se disputer, pleurer.

Et elle revit les larmes de cette très jeune fille, son visage déformé par la terreur, le sang. Elle entendit à nouveau le rire méprisant de son protecteur.

On frappa à la porte.

Elle se redressa brusquement, complètement éveillée.

Pétrarque chut dans un froissement.

Pendant un instant, Julia se sentit traquée dans sa propre demeure. Une vraie soirée de repos, une nuit pour se réparer, était-ce trop demander ?

Lasse, elle réussit à s'extraire de son confortable fauteuil. Elle entrouvrit prudemment pour voir apparaître les taches de rousseur mouillées de larmes de Maddalena. Gainée d'une robe assortie à ses yeux d'émeraude, la jeune irlandaise sanglotait, appuyée contre le chambranle, essuyant son nez dans sa manche. Julia réprima un soupir et ouvrit plus large la porte. Maddalena trébucha sur le palier et vint plonger son visage contre la poitrine de Julia. Refermant tant bien que mal la porte de sa main libre, Julia serra son amie contre elle et l'amena jusqu'au lit. Elles s'assirent et Maddalena s'écroula, hoquetant, dans le giron de Julia. Celle-ci commença à la bercer et à caresser sa chevelure rousse. Elle plaignait la jeune fille de devoir si jeune en apprendre autant sur l'âme des hommes et sur leurs fantasmes les moins avouables. Elle ne savait pas ce que la jeune fille avait vu, ou vécu,

mais elle l'imaginait déjà bien trop facilement.

Pétrarque était toujours là où il avait chu. Julia retint un soupir et observa ses mains caresser la tête de Maddalena. Elles étaient déjà ridées. Oh, si peu, mais elles avaient perdu la tension et la vitalité de la jeunesse. Elles vieillissaient, comme elle, et de plus jeunes attiraient maintenant le regard de son protecteur, de plus innocentes, de plus fraîches. Elle ne lui avait pas donné d'enfants, pas d'assurance qu'il la garde auprès de lui.

C'est en pensant à son avenir, à sa chute inévitable, qu'elle glissa Maddalena sous les draps et qu'elle l'y rejoignit. Ses sanglots reprurent de plus belle.

- Je peux...je peux... je peux pas te dire...je peux pas...

- Ne t'en fais pas, ma chérie, pleure donc, tu me raconteras plus tard.

Mais aurais-je vraiment envie, plus tard, d'entendre tes blessures ? N'aurais-je pas, plus encore que maintenant, l'envie de fuir, de te fuir et de me fuir du même coup ?

#### IV- Balthazar

L'air était doux le long des canaux et Balthazar regardait la lune. Elle était presque pleine et sa lumière soyeuse éclairait les ruelles. Ses reflets bondissaient des canaux jusqu'aux ponts et aux palais des marchands, soulignant là un fronton de pierre portant des armoiries anciennes, là quelques pieux de bois retenant une gondole. A cette heure trop tardive, personne ne circulait, outre quelques poivrots ou quelques malfaisants cherchant de mauvais coups. Cette nuit cependant, il avait bien trop bu pour s'inquiéter et la lune, bienveillante, éclairait son chemin.

Une aide bienvenue : il tira son chapeau et la salua, car sans cette aide précieuse, il aurait certainement plus d'une fois chu, au mieux contre une bâtisse, au pire dans un canal. Le risque d'un bain à l'esprit, il restait concentré sur chacun de ses pas et les relents de vin le faisaient parfois rire, doucement, pour lui-même. Il se rêvait poisson, vivant dans la lagune, poisson mais pas le moindre : sauveur des poissons, changeant leur eau en vin. Pendant un court instant, il se reprit un peu, se signa pour la forme, puis pouffa à nouveau.

Il ne vit pas, bien sur, qu'une forme le guettait aux abords de chez lui.

Il avait depuis un moment quitté les bords des canaux et s'était enfoncé dans des ruelles tortueuses où des bâtiments anciens, étayés tant bien que mal, abritaient les moins nobles et les moins fortunés. Ici, au milieu des sans-grades, des discrets et des humbles, il louait une chambre dans une maison de briques de quatre courts étages. Au bas de l'escalier branlant qui s'agrippait au coté, il stoppa un moment, voulant se dégriser. Il s'amusa encore, pensant à sa logeuse qui, au vu de l'heure tardive, n'aurait pas le loisir d'observer son retour. Elle aimait pourtant tellement raconter le lendemain, juste sous sa fenêtre, la manière de ses retours et les activités forcément condamnables que cela devait cacher. Il hésita à la réveiller. Elle en serait occupée pour plusieurs jours. Il pouffa et décida finalement de monter jusqu'à sa chambre tant qu'il en était capable.

Dès qu'il eut gravi la première volée de marche, la forme qui l'observait depuis l'autre coté de la rue sortit de l'ombre, fit un signe de la main en direction des étages et vint se poster au bas de l'escalier. Il pouvait aisément suivre la progression de Balthazar au grincement ininterrompu des vieilles marches de bois.

En haut de la dernière volée, Balthazar, passablement essoufflé, fit une courte pause. Il poussa la porte qu'il laissait ouverte faute de possessions à protéger, et entra. A tout le moins, il voulut entrer

dignement mais son pied buta lourdement contre la chambranle de la porte et il bascula, tout aussi lourdement, frappant de l'épaule gauche le plancher verroulu.

Ce ne fut qu'une fois au sol qu'il réalisa qu'une autre personne était présente dans la pièce. Celle-ci venait d'essayer de l'assommer et, l'occiput visé s'étant soudain dérobé, avait également trébuché. L'agresseur tentait de retrouver son équilibre. Par réflexe, Balthazar projeta aussi vivement que son état le permettait son pied botté dans les génitoires de l'individu. Une fois ce dernier recroquevillé au sol, il respira un bon coup et essaya de prendre la mesure de la situation.

Il était chez lui... Il jeta tout de même un coup d'œil à la pièce pour s'en assurer.

Effectivement, il était bien chez lui. Et il venait de se faire embusquer. De manière tout à fait professionnelle. Malheureuse, certes, mais professionnelle. Nulle question d'argent, certainement, son dénuement était non seulement notoire mais immédiatement visible. Balthazar regretta qu'il ne s'agisse pas d'argent, il aurait alors pu prendre l'affaire à la légère. Mais puisqu'il s'agissait de plus grave...

Il se redressa, partiellement dégrisé par la situation. Il expédia immédiatement un coup de pied vicieux dans les côtes de son malheureux adversaire puis l'attrapa par le col et le traina sans grand soin près de la fenêtre. Visage inconnu, spadassin quelconque. Quelques balafres, sans doute un habitué de telles échauffourées. Il le plaqua au sol, lui planta le genou fermement au milieu du dos et le saisit par les narines, relevant sa tête en arrière.

- Il se trouve, monsieur le mécréant, que j'ai grande envie de pisser puis de dormir. Il se trouve également que vous m'en empêchez. Me voilà donc de fort méchante humeur, commença Balthazar et de calme, son ton se faisait plus emporté. Je vous conseillerais donc de m'exposer rapidement les motifs de votre présence dans mon humble logement, ainsi que vos intentions à mon égard...

L'homme ne répondit pas. Balthazar lâcha son nez et l'attrapa par les cheveux.

- Bien, continua-t-il, avant de frapper violemment le visage de l'individu contre le plancher.

Les coups résonnèrent avec force. Le nez ruisselait, le sang écarlate gouttant à la lumière de la lune. Le visage percuta à nouveau le sol à plusieurs reprises.

- Je peut être excessivement violent, monsieur le mécréant, d'autant plus à cette heure, et dans cet état. Cependant, la fatigue m'accable.

Plus Balthazar parlait, plus sa voix redevenait douce et raisonnable.

- Ainsi, je vous propose deux alternatives. Dans la première, votre silence vous mène à travers cette fenêtre jusqu'à la rue ci-dessous, une expérience certainement nouvelle et vivifiante, mais courte.

Dans la seconde, vos paroles vous mènent à travers cette porte jusqu'à l'escalier que vous connaissez déjà, une expérience certes redondante mais néanmoins agréablement apaisante. Sachant que je souhaite me coucher promptement, j'attends de votre part une réponse diligente.

- Vous ne sortirez pas d'ici vivant si... commença l'homme en se débattant.

Mais son visage rencontra à nouveau le plancher, ne lui permettant pas de terminer sa phrase.

Balthazar se leva, appliquant un pied ferme et insistant à la nuque de l'homme, puis ouvrit la fenêtre. Passant très rapidement la tête à l'extérieur, il aperçut le second malfaisant, toujours posté au pied des escaliers mais n'en laissa rien paraître. Il se pencha, ses gestes n'exprimant que nonchalance, et saisit son agresseur par le col et la ceinture, le soulevant avec peine, puis percutant le mur avec sa tête quand celui-ci fit signe de se débattre à nouveau.

- Non, attendez, dit-il d'une voix où la panique dominait maintenant. Je ne sais rien, c'est idiot, je devais juste faire signe quand vous seriez assommé et attaché, c'est tout.

- Quel signe ? A qui ?

- Allumer une lumière sur la fenêtre, mais je ne sais pas pour qui on travaille, c'est Fabrizzio qui sait. Et c'est lui qui a touché l'argent, et qui a rencontré le commanditaire.

- Bien, fit Balthazar.

Il frappa à nouveau son visage contre le sol et profita des quelques instants d'étourdissement pour trouver le gourdin du malfrat. Bonne qualité, cuir et plomb. Il l'abattit avec retenue sur l'arrière de son crane et l'homme s'écroula. Il n'en garderait qu'une simple bosse. Il apprécierait sans doute la maîtrise dont Balthazar avait fait preuve, tout au moins en ce qui concernait son crâne.

Balthazar se dirigea vers la cheminée et y trouva une chandelle qu'il alluma tant bien que mal. Il la porta jusqu'à la fenêtre où sa flamme vacilla et manqua s'éteindre immédiatement. En prenant soin de rester en arrière, il observa la rue. Une silhouette, encapuchonnée, passa finalement le coin de la rue et se dirigea vers son escalier, rejoignant le guetteur. Balthazar suivit leur progression au son des marches qu'il connaissait si bien. Un très léger, le deuxième bien moins.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le palier, Balthazar ouvrit la porte, restant presque entièrement caché derrière. Les arrivants ne pouvaient voir qu'une silhouette inconsciente sous la fenêtre. Ils entrèrent. A l'instant même où le second passa la porte, Balthazar abattit sur son crane la matraque, avec bien plus de vigueur que précédemment. L'homme s'écroula. L'autre se retourna en entendant le corps heurter le plancher.

Et hurla. Dans l'aiguë, de manière très féminine.

Balthazar se raidit, quelque peu surpris.

- Madame, étant donné les circonstances, je ne peux que vous conseiller de faire silence... c'est vous l'assaillante.

Il pensa au même moment que, si la voisine arrivait avant le guet, ce serait à lui de s'expliquer. Ce fut presque une raison suffisante pour la faire taire de manière plus rapide. Mais après quelques secondes de surprise, la jeune fille se reprit et recula vers le mur, sortant de sous sa cape une courte dague. Elle la tenait devant elle sans visiblement trop savoir qu'en faire. Balthazar resta à distance, épiant le bruit des marches mais rien ne vint. Après tout, il fallait dans le quartier se manifester de manière particulièrement tragique pour que quiconque vienne poser des questions.

- Madame, vous êtes ici chez moi et votre présence, en bien d'autres circonstances, aurait suscité une joie indéniable. Cependant, au vu des moyens de votre arrivée, comprenez que je me permette d'abord de vous questionner.

- Paquet de merde !

- Ah... admettons que l'émotion vous égare...

- Fienteux !

- Madame, je vous en prie...

- Sac à bouse !

- Madame, cela suffit, vous allez m'insulter.

- Et que croyez-vous que je cherche à faire, abruti ! Sa voix hoquetait. Débile ! Assassin...

Et sur ce dernier mot, sa voix se brisa. Elle fondit en larmes en silence, la dague toujours pointée devant elle. Balthazar fit un pas vers elle.

- N'approchez pas, vous, vous, espèce de, de... Fabrizzio ! Réveille-toi !

- Vous lui demandez trop, madame. A lui comme à moi d'ailleurs, je tiens à vos explications.

En prononçant ces mots, Balthazar fit deux pas et dans un geste d'une fluidité parfaite saisit le poignet de la jeune femme, la privant de sa dague. Il recula ensuite rapidement.

- Asseyez-vous, madame, vos sbires ne se réveilleront pas tout de suite, et je fatigue. Que me vaut

une telle animosité ?

- Vous êtes un assassin !

- Le terme me sied peu, mais je comprends que, de votre point de vue, il puisse en effet sembler se prêter à la situation...

- Foin de belles paroles, vous êtes un meurtrier !

- Je l'ai été, madame, je l'ai été. J'aurais préféré être bien d'autres choses, mais le destin en a voulu autrement. J'ai talent pour les armes alors j'ai tué pour vivre. Vous faites bien de me le reprocher, il y a trop de jours où j'oublie les morts, où je refuse d'aller prier pour leur âme, où je ne veux plus d'eux dans ma triste vie.

- Vous méritez la mort ! Vous méritez l'enfer !

- Oh, sans doute, mais je ne suis pas pressé. Et tant d'autres que moi méritent bien pis encore. Ceux qui ont si longtemps fait appel à mes services, pour commencer. Ceux qui sont tombés sous mes coups, pour une bonne part, également. Par où commencer ?

- Par vous ! C'est votre mort que je veux ! Fabrizzio !

- Malheureusement pour vous, je n'ai pas encore envie de mourir. Et, comme Fabrizzio pourra vous le confirmer, je n'ai pas survécu à toutes ces années de sang et de fer sans apprendre quelques astuces. J'ai, madame, une réputation en ce domaine qui n'est pas usurpée, et que je tiens à maintenir. Alors, je vous en prie, trouvons un autre arrangement, il sera toujours temps pour vous de venir cracher sur ma tombe dans quelques années. Je ne doute pas que vous me surviviez, si tout au moins vous vous montrez raisonnable.

- Vous osez menacer une jeune femme !

- Madame, j'ai appris, à mon regret, à ne considérer ceux qui veulent ma mort que comme des ennemis. Si votre vie est en jeu, il n'est plus de règles, de bonnes manières et de beaux discours, il n'est que la mort qui vous fait face.

- Lâche !

- Vous n'avez ni l'âge ni les cicatrices pour vous permettre de telles piques, madame.

- Vous avez tort de me prendre à la légère, je vous ferais payer ! Vous me craignez, vous aurez peur de ma vengeance, je vous le jure !

- Madame, je vous crains déjà. Je crains toute personne qui en veut à ma vie car j'ai appris qu'un imbécile sans talent peut tuer tout autant qu'un génie des armes. Je suis donc prêt à vous présenter mes plus plates excuses, à vous dédommager de mon mieux, à expier autant que j'en suis capable. Je n'ai jamais tué que des hommes qui étaient eux-même prêts à me tuer...

- Non, mon père n'aurait jamais porté la main sur vous ! Jamais !

Balthazar se sentit infiniment fatigué. Il avait déjà eu à affronter ici une mère, là une promise, là une sœur. Mais jamais une fille. Les gens d'armes n'avaient que peu d'enfants, et ceux-ci comprenaient bien souvent les risques du métier. Ils cherchaient ainsi rarement la main derrière cette lame qu'ils savaient n'être rien de plus qu'un destin inévitable. Il se sentit vieux.

- C'était votre ami, il vous accueillait chez lui, il vous aimait... il... il... et vous l'avez tué... vous ne méritez pas de vivre !

- Madame, je comprends votre peine, mais qui donc fut votre père pour que l'on vous ait parlé de nous ainsi ?

- Francesco de Pazzi ! Votre ami Francesco... l'ami que vous avez trahi si aisément !

Le visage de Balthazar se vida de son sang. A la lumière pale de la lune, on aurait pu croire qu'il s'était transformé en statue. Il recula de quelques pas, comme s'il avait été frappé, jusqu'à ce que

ses jambes rencontrent le lit. Il s'y assit lourdement, sans quitter des yeux la jeune fille assise face à lui. Réduit pour une fois au silence, il ne savait que dire, par où commencer. Ses plus anciens fantômes, ses plus douloureux souvenirs, les lambeaux de cette époque bénie où il n'était pas encore un vieux spadassin usé, ni même encore un mercenaire, ce temps de bonheur suspendu entre les guerres et la misère, tout revenait à travers ce visage si jeune. Il ne l'avait pas vraiment observée jusqu'à cet instant mais il pouvait maintenant deviner dans les ombres de sa cape le menton, le cou, et cette bouche dont il savait déjà comment elle se plisserait en souriant. Une larme coula sur sa joue.

- Vous pouvez pleurer ce soir mais je pleure moi depuis seize ans. Je pleure la mort de mon père de votre main. Vous paierez, je vous le jure, aussi vrai que je suis Cécilia de Pazzi, fille de Francesco de Pazzi.

Balthazar voulut parler mais les mots restèrent au fond de sa gorge, emprisonnés par des larmes trop anciennes et amères pour attendre plus. Son visage vieillit de dix ans alors qu'il observait la jeune fille. Elle se releva brusquement et se dirigea à grands pas vers la porte. Il entendit ses pas dans l'escalier branlant descendre puis disparaître.

La lune avait presque disparu quand le mécréant écroulé près de la fenêtre commença à remuer. Balthazar n'avait toujours pas bougé, assis sur le bord du lit.

- Madame de Pazzi, vous laissez trainer vos affaires de manière bien compromettante. Je croirais voir votre mère.

Ses larmes se remirent à couler. Il porta la main au crucifix qui pendait à son cou et le serra un moment. Puis il trouva la force de se lever et traina jusqu'au palier les deux hommes qui encombraient le plancher de sa chambre. Alors qu'il barrait sa porte, les premières lueurs de l'aube pointèrent. Il tenta de penser à sa logeuse et aux questions qu'elles ne manqueraient pas de poser aux locataires impromptus de son palier mais le cœur n'y était pas.

Il se coucha tout habillé, luttant contre ses souvenirs, poursuivi par un visage, par un sourire, et il s'entendait hurler, hurler jusqu'à en perdre la voix.

Clara.

Il avait tant tenté de l'oublier. Il avait presque cru y arriver. Presque.

Mais c'est bien avec elle qu'il s'endormit, chaque larme murmurant le même prénom...

## V- Julia

Cela faisait maintenant trois heures que Julia voguait au milieu de la foule colorée. La pourpre cardinale dominait, mais elle était immergée dans un flot de couleurs variées, soies et velours, rubans et plumes.

Les grandes familles romaines étaient toutes représentées par des membres éminents, adjoints tous de leur suite. Lorsque son protecteur invitait, rares étaient ceux qui prenaient le risque de le snober, Julia l'avait compris depuis bien longtemps, à son grand avantage d'ailleurs.

Elle n'avait pour l'instant fait que papillonner, saluant les grands, minaudant, souriant, donnant autant que possible à ceux qui le souhaitaient le temps d'admirer son décolleté, tournant poliment le dos à ceux qui apprécieraient la vue de son cul.

Elle avait félicité les compagnes et courtisanes pour leur tenue et les hommes pour leurs succès récents. Elle avait, somme toute, et avec la plus grande candeur, joué son rôle de non-maîtresse de

maison. Elle avait, comme le disait si souvent son protecteur, saupoudré cette soirée de son charme. Mais le temps du papillonnage touchait maintenant à sa fin. Son invité spécifique, celui qui lui avait été ainsi désigné par son protecteur, était arrivé depuis presque une heure. Il avait maintenant fini de saluer tous les membres de l'assistance qu'il ne pouvait déceimment ignorer. Julia l'avait pendant ce temps observé autant qu'elle l'avait pu. Il était encore très jeune. Mais malgré son visage, Julia le savait loin, bien loin d'être un novice aux jeux qui se jouaient ce soir en ce palais. Son nom le confirmait : Giovanni, fils de Lorenzo, de Medici.

Il était face à la fenêtre, observant la campagne romaine sur laquelle tombait la nuit, lorsque Julia l'approcha.

- Messire, commença-t-elle avec une timidité talentueuse, permettez-moi de me présenter, même si ma compagnie est sans doute de moins d'intérêt que ces superbes paysages Je me nomme Julia.
  - Ah, Julia ! s'exclama-t-il doucement alors que son regard ne put éviter le décolleté parfaitement présenté à ses yeux par la demi-courbette de Julia. La Julia, je suppose en ces lieux, celle dont on dit tant.
  - Vous exagérez certainement, je ne puis croire que ma réputation soit telle. A moins que vous ne cherchiez à me flatter, finit-elle avec un sourire enjôleur...
  - Je ne rêverais pas même de vous flatter, non plus que je n'exagère : il est sûrement bien des palais où vous seriez accueillie avec plus d'égards que moi...
  - Mais il n'est pas dit, messire, qu'en ceux-là je souhaite entrer..
- Giovanni rit doucement, flatté visiblement.
- Vous semblez, Madame, mériter votre réputation Je n'aurais pas la naïveté de penser que vous m'abordez ainsi par hasard. Aussi, voudriez-vous donc errer avec moi en quelques détours de ce palais, prendre congé un moment de la foule ? Je ne suis d'humeur ni aux manigances, ni aux réjouissances bruyantes, et les deux semblent ici terriblement inévitables.
  - En effet, vous semblez soucieux, lui dit-elle en offrant son bras, confiez-moi donc vos troubles.
  - S'il n'était votre protecteur, madame, je le ferais sans hésiter, mais en l'état, je préférerais vous entretenir de sujets plus inconséquents.
  - Hmmm, voyons, commença Julia, nullement troublée, les jeunes jumelles arrivées au bras de Monseigneur Orsini le sont-elles assez. Leur rire me l'a laissé penser.
  - Je ne peux que vous l'accorder en effet, je ne suis même pas sûr qu'elles aient saisi même mes salutations.
  - Des vers de Poliziano, pourtant, faut-il qu'elles soient provinciales...
  - Aux rumeurs que j'ai entendu, elles viendraient de Sicile, rien de si étonnant, donc.

La plupart des invités avaient quitté les lieux lorsque Julia et Giovanni arrivèrent au bout de toutes les rumeurs qu'ils avaient récemment glané l'un et l'autre. L'air était doux sur le petit balcon du palais et Julia laissa sa main glisser jusqu'au creux des reins du jeune Médici. Elle sentit son dos se raidir sous le velours de sa tunique.

- Julia, entama-t-il sans même tourner la tête vers elle, je ne doute pas qu'une nuit en votre compagnie confinerait au divin, mais s'il vous plaît, ne me tentez pas plus.
- Giovanni, j'aimerais seulement vous reconforter. Quels moyens me laissez-vous si je ne peux ni vous toucher, ni vous parler franchement ?
- J'aimerais vous parler en confiance.
- Et pourquoi ne le pourriez-vous pas ?

- Votre protecteur.
  - Ah, le grand homme. Je ne suis pas seulement sa chose, savez-vous. Pensez-vous que lui se mettrait en danger pour me protéger ? Pensez-vous qu'il m'accorde une telle valeur ?
  - Enfin, Julia, certainement qu'il...
  - Répondez avec honnêteté, vous avez été éduqué pour régner.
  - Il vous sacrifiera au moindre signe de mécontentement de ma part, répondit Giovanni d'une voix morne et désabusée.
  - Pensez-vous que je l'ignore ?
  - Non, fit-il, vaincu.
  - Je ne lui confie jamais qu'assez pour le satisfaire mais jamais tant que je me mette à dos une personne telle que vous.
  - Vous êtes surprenante d'indépendance, Julia, je n'imaginai pas...
  - Que je sache autre chose que vendre mon cul ? Mais vous avez raison. Simplement, quand on sait tout de vendre son cul, on soit déjà presque tout de la politique.
- Giovanni de Medici rit, avec abandon.
- Ah Julia, si seulement je pouvais plus souvent bénéficier d'une compagnie telle que la votre.
  - Une chose à la fois, messire, répondit-elle avec un sourire rogue, nous en étions à ce sujet qui vous attristait tant, et qui vous amenait à écarter mes avances. J'espère, pour mon orgueil, que l'affaire est d'importance.
  - Vous en jugerez. Sachez d'abord que je suis moi aussi, et bientôt ouvertement, cardinal. Mon père, bien sur... il y a quelques années, mais ce fut fait en secret afin que je puisse acquérir les talents nécessaires.
  - Et c'est cela qui vous fait vous refuser à moi ? A votre âge c'en est presque touchant, lorsque l'on sait ce que d'autres, bien moins fringants, s'autorisent.
  - Je le sais bien, justement. Hier soir, je...
- Le sourire de Julia s'élargit quelque peu. Elle détourna le regard et posa sa tête sur l'épaule du jeune cardinal, se nichant contre son cou, l'invitant à continuer.
- Elle était belle, incroyablement belle. Non seulement elle me poussa au péché, mais elle m'amena également à tuer une autre jeune fille. Je... j'étais en compagnie de deux jeunes femmes. Toutes deux superbes, exotiques. Le vin avait coulé plus que de raison, nous avions des nouvelles à fêter. Elles ont entrepris de me distraire. Je n'ai même pas cherché à savoir d'où elles venaient, qui les avaient commanditées. Elles... elles... nous étions sur un de ces bancs dans le parc. La brune a commencé à se coller à mon cou, et s'est mise à me murmurer des secrets, à me parler d'une Cécilia, à me demander une protection.
- Et je n'avais d'yeux que pour l'autre.
- Elle était splendide. Angélique. Je ne pouvais détacher mon regard de sa peau. Sa compagne continuait, et, lassé, je l'ai écartée fermement, annonçant à la cantonade que ses secrets et sa Cécilia ne vaudrait jamais un pouce de cette peau d'albâtre. J'ai dansé ensuite avec cette vision divine, abandonnant l'autre à ses secrets... et... et.
- Monseigneur, ne tempérez point vos mots, il n'est en ces domaines que peu de choses qui me choquent.
  - Justement, Julia, reprit Giovanni, d'un filet de voix, il ne s'agit plus là de gaudrioles. Alors que nous dansions, nous entendîmes des éclats de voix, fort proches, et puis un hurlement, un déchirement. Nous avons accouru et, au détour d'un bosquet gisait la jeune fille qui, dix minutes

avant, se pendait à mon cou. Elle gisait dans son sang, une expression de terreur sur son visage. Personne n'était en vue, aucun signe de l'assassin.

Ma danseuse angélique fondit en larmes et en hoquets, tremblante. Et alors que je tendais la main vers elle pour la réconforter, elle s'enfuit et ne me laissa comme dernière image que celle de sa chevelure rousse s'éloignant à grand train.

- Rousse ? Une Angélique ?

- Rousse, oui, mais je ne sais son nom... Serais-je peintre que j'en tirerais une madone sans égale... Toujours est-il que, futur cardinal, me voilà épris d'une beauté dont j'ignore le nom et responsable de la mort d'une autre par arrogance. Morte pour des secrets que le vin d'hier m'a fait vite oublier. Comment pourrais-je trouver la paix ce soir, même en une compagnie telle que la votre ?

- Je comprends, monseigneur, que vous soyez troublé, dit Julia en l'enlaçant avec douceur, cependant rien ne vous assure que cette jeune femme soit morte à cause de vous.

- Je vous remercie, lâcha Giovanni avec un sourire. Mais vous savez comme moi combien cela est improbable.

Julia opina doucement.

- Alors, monseigneur, accepteriez vous mon aide pour retrouver votre ange ?

- Et devrais-je en remercier votre protecteur ou vous-même ?

- Moi-même, mon seigneur. Et rassurez-vous, je suis une femme prudente. Pouvez-vous m'en dire plus sur cet ange ?

- Son visage est de nacre, sa gorge de porcelaine parsemée d'étoiles rousses telles en un firmament, sa chevelure de feu, ses appâts démoniaques et son sourire divin, ses pupilles d'émeraude et, mais je ne sais si cela peut vous servir, sa robe état du même vert.

Eh bien, si j'avais encore le moindre doute, se dit Julia.

-o-O-o-

Le jour pointait lorsque Julia sortit du palais. Une faible lueur éclairait la rue et, au loin, on entendait le bruit du réveil de la Cité Éternelle. Julia resserra sa cape autour d'elle, la fatigue lui rendant la fraîcheur matinale passablement désagréable. Elle rentra les épaules et se mit en route, heureuse de profiter de ce moment de marche qui lui permettrait de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Elle ne fit pas trois pas qu'une voix aussi rauque que familière la héla :

- Julia ! Une dame de ta qualité ne peut ainsi rentrer à pied, les rues sont par trop nauséabondes et mal famées.

- Et pourtant, répondit Julia presque sans se détourner, je vais les préférer à ta compagnie. Au plaisir de ne pas te revoir trop tôt, Ercole.

Dans son dos, les pas se rapprochèrent et elle sentit avant de la voir la carrure imposante d'Ercole la dépassant et se plantant devant elle. Elle s'arrêta et leva les yeux. Le visage rond et couturé de l'homme de main ne lui avait jamais paru si peu sympathique malgré le large sourire qu'il arborait. Ses yeux noirs se plissèrent.

- Tu te méprends, Julia, tu as oublié de nous faire part de tes discussions avec le Médici. Je me proposais donc de te ramener à ta demeure tout en devisant, ce que tu es libre de refuser. Mais il n'est pas question que tu t'en ailles si vite que nous n'ayons pas l'occasion de discuter.

- Ercole, je suis fatiguée et transie, dis donc à ton maître que je lui rendrais visite dès demain et que

je lui raconterais tout ce qu'il lui sierra.

- Julia, essaie de me faire plaisir, veux-tu.

- Il n'est question ni aujourd'hui, ni nul autre jour que je te fasse plaisir. Ton maître m'apprécie assez pour m'accorder le repos que je demande.

- Il t'apprécie, c'est vrai. Mais il me fait confiance. Il m'a demandé d'obtenir les renseignements dont tu disposes avec la plus grande diligence. Lorsque je lui ai demandé confirmation, soulignant qu'il s'agirait de toi, il a levé la main comme ça, négligemment, et il a dit "Je tiens à ces informations plus qu'à elle. Ou toi, Ercole.

- Très bien, reprit-elle, l'air fatigué, tu comptes donc me faire parler à tout prix ?

- Non, pas à tout prix, ne prends pas cet air braqué. Je n'ai aucune envie de te faire du mal, ma réputation en cela est utile et entretenue, mais exagérée. J'aimerais simplement entendre ce que tu as à dire qui intéresse notre grand ami commun.

Julia commença à lui raconter en le suivant à nouveau dans le palais. Ils s'assirent dans la cour et elle lui raconta les états d'âme du jeune Giovanni et ses mésaventures de la veille. Julia ne vit que peu de surprise sur le visage du soldat et, avec une attention redoublée au timbre de sa voix, elle omit les paroles de la victime, et la description de sa compagne.

Celui-ci resta pensif quelques instants puis hocha la tête et se tourna vers Julia.

- Voilà une soirée intéressante. Tu n'as rien oublié d'important ?

- Ercole, voilà plus d'une heure que je te narre les états d'âme d'un cardinal de dix-sept ans, répondit-elle le cœur battant mais la voix sûre, je pense en avoir fait le tour plusieurs fois.

- Très bien, Julia, je te remercie. Mon offre de compagnie tient toujours.

- Merci, Ercole, mais je préfère m'en tenir à ma première idée malgré tout. Et puis maintenant il fait jour, tu m'auras bien évité le danger.

-o-O-o-

Julia réalisa que quelque chose n'allait pas avant même d'arriver sur son palier : sa porte était légèrement entrouverte. Elle trouva encore la force de se précipiter et, souffle court, pénétra dans son logement. Elle en fit rapidement, le tour, se retenant de crier le nom de Maddalena.

- Foutre ! s'exclama-t-elle en constatant l'absence flagrante de son amie.

Prise d'un sursaut d'espoir, elle fit à nouveau le tour de sa demeure espérant y trouver confirmation que celle-ci s'était simplement absentée un court moment. Elle ne trouva rien de tel mais plutôt un de ses livres, visiblement tombé de son lit, et qui avait été laissé là.

Maddalena savait trop l'importance qu'elle accordait à ces livres, son unique plaisir personnel, pour en avoir laissé un ainsi. Julia ramassa le livre et s'assit sur le lit lourdement.

- Maudite vérole, soupira-t-elle. L'idée seule de se relever l'épuisait, sans parler même de celle de sortir à nouveau. Elle trouva pourtant l'énergie de l'une comme de l'autre et partit chercher de l'aide.

## VI- Balthazar

Balthazar n'était pas dans une forme éblouissante mais il essaya de retrouver le sourire sur le chemin de la taverne. La sangle qui lui avait servi à attacher son baluchon lui tranchait l'épaule et n'encourageait en rien son humeur. L'idée qu'il allait devoir trouver un autre logement non plus

d'ailleurs.

Il changea son baluchon d'épaule, pensant en même temps que celui-ci était finalement bien petit pour contenir toutes les affaires importantes d'une vie, et il se redressa en apercevant enfin sa taverne. Il apercevait les lampes déjà allumées à l'intérieur, promesses d'une soirée chaleureuse et paisible. Il entra dans la taverne avec une discrétion inhabituelle, espérant déposer son baluchon avant de se faire remarquer, mais Maître Fabio, à l'instant où il l'aperçut, se rua sur lui.

- Don Balthazar ! Don Balthazar ! hurla-t-il d'une voix qui se voulait sans nul doute basse et discrète. Vous êtes en danger, en grave danger ! Un ami à vous vous cherchait pour vous prévenir !

- En danger ? répondit Balthazar avec calme, retrouvant un peu de son panache face à un tel interlocuteur. Et de quel danger partez-vous donc mon bon ami ?

- Il m'a dit : sa vie autant que son âme sont en danger ! Il est vital de le prévenir au plus vite ! chuchota le tavernier exalté. Mais je n'en sais pas plus. Le prêtre, votre ami, il a dit qu'il reviendrait.

- Un prêtre, de mes amis ? Vous me voyez surpris, je ne m'en connais pas... Vous pourriez m'en dire plus ?

- Heu..... pas vraiment, enfin, c'est que je ne l'ai pas vu longtemps... heu... mais par contre, si : vous pouvez demander à la grande Vittoria, elle, elle lui a parlé bien plus.

- Ah... Vittoria... bien, je vous remercie infiniment, bon maître, je vais voir ce que votre si peu volubile serveuse voudra bien me confier.... oh ! tiens, puis-je vous confier ceci en attendant ? demanda-t-il en indiquant son baluchon au gros tavernier.

- Bien sûr, bien sûr, je vais le mettre à l'arrière.

Balthazar regarda avec bienveillance Fabio s'éloigner. Il aimait bien ce commerçant accueillant et un peu lâche. Fabio n'aimait le danger qu'en contes et il avait créé un lieu des plus sûrs et des plus chaleureux. Lieu qui n'était, aux yeux de Balthazar, perturbé que par la présence de Vittoria. Il ne comprenait définitivement pas cette fille. Et encore moins le ressentiment dont elle lui témoignait avec une régularité et assiduité surprenante. Il allait lui falloir un moyen de lui plaire ou tout au moins de lui déplaire un peu moins.

Vaste programme, se dit-il, ne sachant pas du tout par où commencer.

Il attendit finalement presque une heure avant que Vittoria ait un moment de pause. Il l'aborda avec précaution, s'inclinant poliment.

- Vittoria, commença-t-il, me ferez-vous le plaisir de m'accorder quelques minutes ?

- Si, pour cette fois, vous m'accordez d'écouter ce que je pourrais avoir à dire, je pourrais trouver quelques minutes. Topez-vous ?

- Bien entendu, je ne souhaite qu'entendre ce qu'un esprit si unique que le votre peut concevoir.

- Le fait que vous tentiez toujours de me flatter prouve cependant que vous ne m'avez jusque là que peu écouté. Mais passons, venez donc vous assoir.

Vittoria fit signe à Maître Fabio qu'elle prenait un moment à l'écart et elle et Balthazar allèrent s'asseoir à une petite table du fond de la taverne.

- Je suppose que vous voulez entendre parler de votre ami Angelo, non ?

- Angelo ! Mon dieu ! Angelo ! Vraiment... mais Fabio me parlait d'un prêtre... comment ?

- Il est abbé, plus exactement, et des plus probes, si mon jugement est correct. Je suis d'ailleurs fort surprise que vous puissiez avoir un ami tel que lui.

- Moi tout autant, pour ce que je devine, sachant qu'ami, tout au moins au sens où vous l'entendez, est sans doute une exagération. Mais passons... que vous a-t-il raconté ?

- Il m'a raconté l'histoire de cette fille dont vous avez assassiné le père. Et de la vengeance qu'elle mériterait bien de prendre.

- Ah. Je vois... je me demandais justement si Angelo avait vraiment changé. Voilà une réponse des plus claires, ce me semble.

- Et pour la jeune victime, vous comptez faire quoi ? Raconter à tout le monde que vous avez héroïquement réglé l'affaire tout en restant ici à vous faire offrir à boire ? Ou l'oublier et raconter d'autres histoires plus faciles ?

- Je... ne pensais pas mériter tel mépris. Que me feriez-vous entreprendre ? Vous semblez très certaine de la route à suivre.

- Mais, enfin, vous voulez me faire croire que vous ne savez pas ? Vous le fort en gueule ? Il n'y a pourtant pas mille manières de vous amender !

- Voilà peut-être, Balthazar, intervint une voix masculine et nasale, un guide providentiel au milieu des turpitudes qui t'assaillent. Non ?

Balthazar se retourna vivement pour apercevoir, dans l'ombre d'un capuchon, un visage qu'il avait bien connu plus de dix ans auparavant. Angelo avait bien vieilli, son visage fin s'était un peu épaissi mais conservait une élégance aristocratique et deux yeux azur captivants.

Il arborait le sourire satisfait dont Balthazar se souvenait si bien et dont il avait, après de douloureuses déconvenues, appris à se méfier.

Balthazar se força à sourire lui aussi, mais il n'était visiblement pas aussi convaincu, ou pas aussi compétent.

- Angelo, quelle surprise que de te revoir en de telles circonstances. Que me vaut un tel honneur ?

- Ah, balthazar, répondit Angelo en tirant à lui un tabouret, j'ai eu pendant mon sacerdoce vent d'un danger te guettant. Je ne pouvais donc te laisser en péril, pas avec le souvenir de ce qui nous lia.

Ainsi j'ai accouru, bien qu'il ne fut pas si aisé de retrouver ta trace. Tu as su te faire remarquablement discret.

- Je n'ai pas eu grand effort à produire. La vie, vois-tu, ne m'a pas mise aux sommets et à la gloire que d'autres ont connu.

- Ah, fatalitas ! Mais qui peut en vouloir au destin ?

- Moi, certainement, mais là n'est pas la question. Je ne sais pas dans quelle mesure le destin est vraiment responsable. Je me le suis beaucoup demandé. Et aujourd'hui plus encore.... Le destin n'est-il pas taquin de t'avoir fait abbé, toi entre tous ?

- Peut-être a-t-il perçu avant nous tous, moi compris, mon envie, et même mon besoin, de me porter au secours des âmes de mes concitoyens.

- Hmm, comme tu le fais aujourd'hui pour moi, donc ?

- Oui, Balthazar, il est temps de t'amender, d'aider cette pauvre fille à retrouver son héritage et par là même de gagner pour ton âme un répit ?

- Ah. Je comprends. Mais dis-moi, quel est donc cette abbaye dont tu as été chargé ?

- Santa Maria dei Fiori, mais quel rapport ?

- Curiosité. J'ai du mal à me faire à l'idée... Et tu te proposerais donc de sacrifier, je suppose, ton temps et ton attention, pour m'accompagner et m'aider ?

- Oui, ou tout au moins, je serais prêt à le faire si tu me le demandais, mais j'ai l'impression que tu te défie de moi.

- Tu as raison. De bien des manières, tu n'es pas la motivation qu'il me faut pour marcher sur la voie du salut et de la rédemption, conclut Balthazar d'un ton qui se voulait final.

Il allait pour se lever mais Vittoria ne l'entendait visiblement pas de cette oreille.

- Et vous oseriez, intervint-elle, user de tels arguments pour vous dérober une nouvelle fois à vos devoirs ?

- Une nouvelle fois ! Vittoria, j'ai pour vous un grand respect mais je ne vois pas ce que je vous ai fait pour mériter un tel traitement.

- La question, à moins que vous ne l'oubliez, ne concerne pas vraiment ce que vous m'avez fait à moi, mais ce que vous lui avez fait, à elle.

- Devant une telle faiblesse de ta mémoire, et de ta vertu, reprit Angelo, je pense, cher ami, que cette jeune et morale personne devrait nous accompagner.

- Nous accompagner ? Mais libre à vous de partir bras-dessus bras-dessous puisque vous semblez déjà d'accord, mais je ne vois pas pourquoi je me joindrais à vous.

- Parce que nous ne sommes motivés que par ton salut, cher ami, répondit Angelo avec un sourire des plus faux que seul Balthazar put voir.

Avant que Balthazar puisse répondre, il enchaîna cependant.

- Et aussi parce que tu ne peux rester ici, que tu n'as plus un sou, comme toujours, et que, et c'est là ce qui te décideras, tu ne peux laisser cette fille dans une telle tournure d'esprit. La fille de Clara de Pazzi qui te haïrait à jamais ? Tu n'y survivrais pas et tu le sais autant que moi.

- C'est vrai, intervint benoîtement Vittoria, la fille de votre meilleur ami, vous ne pouvez la laisser penser cela de vous. Vous n'êtes pas si mauvais qu'elle croit.

- Je vous remercie d'une telle confiance, Vittoria, lui répondit-il et il rencontra le regard bleu d'Angelo fermement pour poursuivre, la mâchoire serrée : Je vois que mon ami Angelo a su vous parler avec fidélité de mon meilleur ami. Grâce soient rendues à ce nouveau et si diligent serviteur de Dieu.

Angelo inclina la tête avec humilité, cachant assez mal, pour qui le connaissait en tout cas, un amusement rieur.

- Laissez-moi vous offrir un pichet de vin pour fêter cette décision, fit Vittoria en se levant, laissant les deux vieux amis seuls quelques instants.

Balthazar, immédiatement se pencha vers son ami, le saisissant par le col :

- Escroc ! Paquet de merde ! Tu as vraiment décidé de me pourrir le peu de vie qui me reste !

- Mais non, je veille sur toi, chrétiennement.

- Foutaises ! Et pourquoi l'entraîner elle dans cette sordide affaire ? Elle mérite mieux que tes entourloupes merdeuses !

- Elle avait tellement envie de s'en mêler. Et de quitter ce bouge pour trouver l'aventure. Je ne pouvais que l'obliger.

- Sac à fiente ! Quel mal t'as-t-elle fait ?

- Aucun, mais elle te déteste avec une telle naïveté que j'ai été charmé. Comme toi d'ailleurs, ce qui me garantit en sa présence un comportement exemplaire de ta part.

-Espèce de...

Balthazar aperçut à cet instant Vittoria revenant à leur table et, confirmant bien contre son gré les prévisions d'Angelo, il se rassit en souriant.

Vittoria posa sur la table une bouteille cachetée. Angelo l'observa, la faisant tourner entre ses doigts, et adressa à Vittoria un sourire ravageur.

- Vous nous gêtez, ma dame, je ne sais si nous méritons de tels égards.

- C'est la situation qui mérite d'être célébrée.

- Il est vrai, répondit Angelo, d'autant que jamais je ne pris la route en si charmante, vertueuse et déterminée compagnie.

Vittoria rougit franchement alors qu'elle servait le vin. Angelo se saisit d'un verre et le leva avec enthousiasme.

- Pour la justice, la réparation des maux passés et le salut de nos âmes, trinqua-t il.

Vittoria le suivit avec enthousiasme et Balthazar, à son tour, se força à sourire et fit contre mauvaise fortune bon cœur en pensant qu'en effet, Vittoria avait bien des attraits quand elle souriait au lieu de l'agonir.

## VII- Julia

Une cloche sonna. Lugubre.

Puis une seconde fois.

Une troisième. Julia se redressa d'un coup, les yeux grands ouverts, le sommeil l'avait abandonnée en un instant, refuge infidèle. Dans son rêve, la cloche avait sonné le glas de son amie. Son cœur battait trop vite. La cloche s'arrêta et elle réalisa que ce n'était que midi qui sonnait.

Elle devait retrouver Maddalena.

Elle tremblait d'impatience en se coiffant et en se maquillant. Elle perdait du temps. Elle jura, elle se maudit de ne pouvoir simplement revêtir un pourpoint, saisir une dague et partir en chasse des informations qu'il lui fallait.

Chacun ses armes, se répéta-t-elle en choisissant un collier assorti à ses yeux, chacun ses forces.

Elle inspira lentement avant de passer la porte. Elle descendit l'escalier d'un pas parfaitement nonchalant, s'assurant, en trébuchant sur une marche avec un petit cri, de l'attention des habitués déjà attablés en terrasse en contrebas. Quelques sifflets l'accueillirent, et, à sa grande surprise, Flavio.

- Alors, cria-t-il, tu en as pris tellement plein le cul que tu ne marches plus droit ?

- Oui, Flavio, un peu plus et je finissais comme toi, obligée de rester le cul sur un coussin de soie toute la journée. La nuit prochaine, tu suivras mon exemple et tu ménageras le tien.

La clientèle de la taverne était encore clairsemée mais un ou deux habitués applaudirent cependant.

Flavio se renfrogna et ne pipa mot, s'écartant même un peu lorsque Julia passa à côté de lui, un sourire forcé et fatigué sur les lèvres. Elle se dirigea vers le fond de la salle et s'assit face à un homme que l'éclairage irrégulier rendait invisible à l'extérieur de la taverne.

- Si c'est ta manière de te montrer discrète, il y a peu de chances que je fasse à nouveau l'effort de t'arranger !

- C'est en ignorant les commentaires de ce jeune imbécile que j'aurais paru louche, mon cher. J'ai une certaine habitude de ces affrontements, au point que mon public m'attend, tu le saurais si tu fréquentais plus souvent cet excellent établissement...

- Merci, mais ce n'est pas mon style.

- C'est vrai, tu préfères les antichambres du secrétariat pontifical,, mais la compagnie doit y être moins... festive, non ?

- Elle est aussi moins vulgaire, courtisane !

- J'en doute fort. Mais tu veux peut-être dire moins grossière, collecteur d'impôts ?

- Ah ! Ne pinaille pas comme ça sur les mots !

- C'est pourtant notre métier à tous deux, non ?

- Écoute, Julia, je collecte les taxes pontificales sur les courtisanes et les prostituées, cela fait de moi un représentant direct du Saint-Siège, pas un collègue et j'aimerais que tu me considères en tant que tel !
- N'est-ce pas ce que je fais ? Je te paie, Oreste. Et pas seulement ce que je dois au Saint-Père. Ce qui m'assure, en tes propres mots, "une assistance sincère et efficace en toutes affaires relevant de ta compétence." J'ai dormi quatre heures agitées et inquiètes, sur tes conseils avisés et parce que tu m'as assuré de trouver une piste... donc ?
- Ça ne va pas te plaire.
- Crache, j'en jugerais bien tout seule, va.
- C'est Ercole.
- Quoi !? Le ramassis de glaires ! Le golem de fientes ! J'étais persuadé qu'il m'avait crue. Quelle créatine, j'aurais dû être moins pressée !
- Julia, calme-toi une seconde, cette table n'y est pour rien...; Tu as tenté de mentir à Ercole ?
- Évidemment, je n'allais pas lui dire qu'elle était chez moi ! Tu me prends pour une balance ou pour une demeurée ?
- Heu... disons que si tu es engagée en de telles difficultés, laisse-moi te donner un conseil, gratuitement, après lequel je me sauve et je n'entends plus parler de toi jusque ce que tu aie réglé tous ces problèmes. Ton accord ?
- Tu n'entends plus parler de moi ? Impôts compris ?
- Tout compris, je ne veux pas te connaître si tu as pour ennemis Ercole et celui qui l'embauche.
- Sans-couille ! Donne ton conseil.
- Ne tente plus jamais de mentir à Ercole. Surtout s'il y a beaucoup en jeu.
- Et pourquoi donc ? Il n'est pas si malin, même s'il peut certainement être cruel et retors plus que la mesure.
- Ercole justifie sa place et ses émoluments non pas d'une cruauté que je reconnais effectivement remarquable mais du fait d'un talent rare, et prisé par ces temps : il sait quand on lui ment. Systématiquement. Il ne se trompe ja-mais.

Sur ce mot, Oreste se leva et, sans même saluer, il passa devant Julia et sortit de la taverne d'un pas rapide. Elle n'esquissa pas le moindre mouvement. Elle frissonna, repensant à ses échanges avec Ercole, quelques heures auparavant, et au demi-sourire qui s'était doucement dessiné sur son visage alors qu'elle le quittait. Elle n'avait plus aucun doute, elle n'avait jamais vu Ercole sourire de cette manière que rarement, et toujours en des occasions funestes...

Oreste disait donc vrai, Ercole avait du se ruer chez elle, il n'avait certainement eu de mal ni à la doubler, ni à se saisir de Maddalena. Elle frissonna à nouveau, mais non par peur d'Ercole. Ercole n'était qu'un homme de main. Mais son protecteur...

Julia se força à respirer calmement et à considérer posément le problème essentiel que cela posait, celui qui la faisait justement tant frissonner : s'était-elle ce soir mise à dos son protecteur ? Et si oui, ce qui, semblait probable, dans quelles proportions ?

Elle en vint à se demander si elle voulait vraiment connaître la réponse à cette question, si elle ne préférerait pas fuir dès maintenant. Le fait qu'elle n'ait nulle part où aller ne la fit pas hésiter un instant mais le souvenir des boucles rousses de son amie, si.

Elle ne pouvait fuir sans rien tenter.

Cette idée l'arrêta. Qu'elle put encore penser de manière si naïve la surprit. Après tant d'années dans les palais des princes, elle pensait n'avoir plus que cynisme et calculs en son cœur. Découvrir qu'elle était finalement plus humaine qu'elle ne croyait la troubla autant qu'elle la réjouit. Mais l'idée semblait acquise, elle devait sauver Maddalena. Et y survivre.

-o-O-o-

Son pas régulier la mena après une traversée de la moitié de la Ville Éternelle au siège romain de la célèbre Banque Médici. Elle se dirigea droit vers le clerc assis au grand bureau central en train d'annoter un grand livre de banque. Celui-ci la salua d'un sourire poli et agita une petite cloche avant de se replonger dans ses écritures. Peu après, un homme plus âgé surgit d'une des portes arrière et se dirigea vers Julia avec un sourire radieux.

- Vous ici, quelle heureuse surprise ! Les affaires sont-elles si bonnes que vous dussiez venir ainsi plus tôt que prévu déposer vos gains ?

- Mes affaires ne sont pas mauvaises, Maître Tornabuoni, mais pas si exceptionnelles cependant, je vous remercie. Comment vont les vôtres ?

- Oh, comme toujours le secret me lie mais disons que je ne suis pas inquiet pour nos opérations romaines, à tout le moins. Mais que vous amène ? Vous ne comptez pas j'espère nous retirer votre parrainage ? J'en serais catastrophé !

- Je doute, au vu de son importance, qu'il fasse une différence dans vos affaires.

- Ah, en volume, vous avez malheureusement raison, mais pas en qualité.

- Vous êtes trop bon. Mais c'est justement d'affaires de qualité que je me préoccupe aujourd'hui. J'aimerais, en toute discrétion, rencontrer Giovanni.

- Giovanni, mais... que... comment... le ?!

- Oui, lui-même. Je crois qu'il accepterait une telle demande si elle lui était transmise...

- Je... je... bien. Restez donc là un moment.

Julia se prit à sourire, elle n'aurait pas espéré qu'il soit immédiatement disponible. Puisque la chance lui souriait, elle comptait en profiter autant que possible. Elle rajusta sa tenue; Elle voulait paraître plus rassurante, plus sérieuse qu'elle ne l'était d'habitude. C'était un allié qu'elle cherchait avant tout, et elle ne l'aurait que par la confiance et, dans une mesure à déterminer, l'honnêteté.

Elle observa la pièce, ce grand rez-de-chaussée donnant sur la rue. Outre le bureau central, massif et encombré de livres autant que de pièces, elle était dénudée et ne servait qu'à accueillir marchandises, vendeurs et acheteurs. Julia avait déjà vu ces lieux plus florissants, mais elle savait aussi que la fonction première de cette branche de la Banque Médicéenne était le prêt aux princes de l'Eglise et, souvent, au Saint-Siège lui-même. C'était là que circulaient, sur des carrés de papier plus petits que son mouchoir, des sommes à faire pâlir n'importe quel prince. Les comptes de sa Sainteté, que la banque Médici avait une fois des plus en charge, étaient la Terre Promise après laquelle toutes les maisons bancaires soupiraient.

Julia tentait de compter grossièrement combien de fois il faudrait d'économies comme les siennes pour assurer les dépenses mensuelles du Saint-Père lorsque Tornabuoni revint, d'un pas plus calme. Il lui fit signe de la suivre et l'entraîna dans des couloirs décorés. Julia apprécia la retenue de l'ensemble et la justesse dans le choix des artistes présents. Nulle faute de goût, nul étalage excessif, la Banque Medici disait par ses murs : Nous sommes riches, ne l'oubliez pas mais nous

savons notre place, nous ne l'oublions pas. Elle se demanda si il fallait voir là la main de Lorenzo, un homme qu'elle admirait ne serait-ce que pour sa réputation, ou si Giovanni était capable d'une telle finesse.

C'est dans la cour intérieure du bâtiment que Julia aperçut Giovanni de Medici, son corps lourd et son visage arrondi immédiatement distincts de ceux des trois hommes avec lesquels il s'entretenait : secs et sévères, vêtus sombrement. Tornabuoni, d'un signe de la main, lui signala d'attendre là.

Elle s'assit sur un banc de pierre déjà à moitié envahi par le lierre et observa les quatre hommes qui finissaient de discuter. Tout semblait bien se passer puisque quelques minutes après, ils quittèrent le jeune cardinal, visiblement dans les meilleurs termes. Julia se redit encore qu'elle aurait définitivement tort de sous-estimer ce jeune homme au visage poupon.

- J'aime les suisses, dit-il en approchant d'elle, leur fraîcheur politique et religieuse est vivifiante. Si seulement je pouvais compter sur plus d'alliés de cette trempe !

Il s'assit alors aux cotés de Julia, mais ne se tourna pas encore vers elle.

- Mais, ajouta-t-il, je doute que vous soyez venue me trouver pour entendre parler de mes affinités transalpines. Serais-je capable de vous fasciner avec si peu de choses que je pourrais conquérir l'Italie !

- Je ne sais ce qu'il en est de l'Italie mais vous n'êtes pas si loin du succès pour ce qui me concerne.

- Ah, que ne ferait-on pas pour être ainsi flatté par femme telle que vous ! Vous ai-je déjà dit que vous étiez dangereuse ?

- Je suis, messire, plus en danger que dangereuse à l'heure qu'il est.

- Ah, le destin est parfois aussi surprenant que cruel. Quels maux vous accablent ?

- Je crains de ne m'être mis à dos, et peut-être gravement, monsieur mon protecteur.

- Ah, je comprends votre trouble, il n'est pas homme qu'il fait bon avoir comme ennemi. Ni pour quelqu'un comme vous, ni, d'ailleurs, pour quelqu'un comme moi. Je vous offrirais ainsi volontiers mon aide, à cette condition que je ne souhaite pas m'opposer à lui visiblement.

- M'offrez vous votre aide ainsi sans autres conditions ?

- Vous en êtes surprise ?

- Disons que je m'attendais bien plus que cela à devoir vous convaincre.

- Il est une chose importante que j'ai appris de mon père et de mon grand-père, dieu garde son âme. Il faut apprendre à faire confiance à certains, même plus bas placés, si l'on veut rester grand. Il faut savoir faire confiance. Investir parfois là où cela semble..... peu rentable ou trop dangereux.

- Vous parieriez ainsi sur moi contre lui ?

- Contre lui ! Non, en aucun cas, comme je vous le disais. Mais sur vous, certainement. Il nous faudra seulement prendre garde à ce qu'il verra de mon implication... De quoi avez-vous besoin ?

- Accordez-moi quelques instants... je n'imaginai pas que cela se déroulerait ainsi...

- Je vous en prie. Je vous reviens dans un instant.

Lorsque Giovanni reparut, il portait deux coupes ciselées et un pot assorti. Il en tendit un à Julia et la servit avec élégance.

- Trinquons donc à cette nouvelle amitié, chère Julia, et expliquez-moi quels sont vos projets, qu'ils deviennent ainsi les miens !

Le lendemain, à l'aube, les trois compères se retrouvèrent à la porte des écuries de la taverne. Balthazar avait mal dormi, sur une paille de l'arrière-salle. Angelo, au contraire, semblait frais et enjoué. Balthazar, connaissant ses habitudes passées, et ne faisant que peu confiance à sa nouvelle tenue ecclésiastique, le soupçonnait d'avoir fini sa nuit en galante compagnie. Il avait simplement surveillé qu'il ne s'agisse pas de Vittoria.

Celle-ci arriva d'ailleurs de l'intérieur des écuries, tirant derrière elle un âne bête et lourdement chargé. Elle portait une robe simple couverte d'un surprenant gilet de cuir épais.

L'œil exercé, Balthazar repéra également sur le paquetage de l'âne des sacoches en cuir d'un style tout militaire. Il haussa un sourcil interrogateur à destination de la jeune fille et celle-ci, pour toute réponse, lui adressa un sourire triomphant.

Angelo avait lui amené trois montures et tendit avec grâce les rênes du premier à Vittoria. Il tendit celles du second à Balthazar avec une révérence marquée.

Le soleil se levait lorsqu'ils franchirent tous trois les portes de la Sérénissime.

- Maintenant que nous sommes en route, commença Balthazar, je suppose que tu vas nous dire dans quelle direction il convient de nous diriger ?

- Je pensais au contraire que tu le saurais mieux que moi, après tout il s'agit de tes dettes...

- Si je m'en tenais à mon idée d'origine, je ne me poserais pas plus longtemps la question et je ne chercherais qu'à m'éloigner au mieux de cette furie et de ses sbires...

- Oui, tu as toujours été d'un grand courage, Balthazar.

Et, pour seule réponse, Balthazar rit aux éclats, sans aucune retenue. Les larmes lui vinrent aux yeux et il semblait ne plus devoir s'arrêter.

- Pourquoi riez-vous quand l'abbé vous parle de courage, s'exclama, réprobatrice, Vittoria.

- Ah, délicieuse Vittoria, vous dites cela car vous ne connaissez pas encore les finesses de l'humour de notre abbé. Il faudra en chemin que je vous raconte quelques histoires de notre passé commun, des histoires de courage, justement.

- Oui, répondit l'abbé, et il faudra d'ailleurs que je fasse de même, ne crois-tu pas ?

- Oh, certainement, Angelo, mais tu as déjà largement commémoré, ce me semble, et moi non...

Et malgré le regard pour une fois noir d'Angelo, Balthazar conserva un sourire amusé pendant un long moment. Il reprit finalement :

- Te souvient-il par exemple de cette affaire avec les jumelles Aviangi, Angelo ? Ne mérite-t-elle pas d'être narrée ?

- Je ne pense pas qu'elle intéresserait une demoiselle telle que Vittoria, cher ami, par contre, les péripéties qui ont mené à la mort du jeune Enzo Neri lui serait sans doute des plus distrayantes.

- Hmm, ce n'est pas faux, mais elle ne vaut sans doute pas celle des joailleries de l'abbaye de Serena.

- Oui, enfin, tu auras beau tergiverser, c'est bien sur celle de Cécilia que nous devrions nous concentrer. Ses conséquences...

- Oh ! En parlant de conséquences, as-tu jamais remis les pieds à Pise ?

- Je t'...

- Halte ! interrompit une voix forte et autoritaire. Ainsi que le veut la tradition de notre charmant métier, je n'aurais qu'une question : la bourse ou la vie ?

Balthazar détacha immédiatement les yeux d'Angelo, se maudit en silence, et prit la mesure de la situation. Ils faisaient face à cinq routiers patibulaires, armés de bric et de broc. Il doutait, au vu de

leurs postures, que ceux-à aient jamais fait partie d'une troupe véritable, ce qui permettait de leur supposer des talents martiaux réduit. Ils avaient néanmoins réussi à se procurer un armement correct : deux hallebardes, une Zweihander pour le meneur, une épée et, à son grand dam : une arbalète. Sans cette dernière, Balthazar aurait chargé, comptant pour lui-même trois hommes et pour Angelo deux. Mais l'arbalète changeait tout. Aurait-il eu la certitude que le premier carreau irait à Angelo qu'il aurait chargé de même mais ce n'était pas le cas.

Le meneur des brigands fit mine de s'impatienter mais un sifflement l'interrompit, suivi de la chute d'un corps. L'arbalétrier était face contre terre. Sans se poser plus de questions, Balthazar chargea au cri de "Palle ! Palle !"

Le meneur hésita un instant, puis fit face. De son premier assaut, Balthazar le désarma. Il partit à travers champs, rapidement suivi par ses hommes. Seul restait le corps de l'arbalétrier. Balthazar descendit de cheval et le retourna du pied. Il avait un carreau dans la gorge. Balthazar se retourna. Vittoria, blanche comme un linge, une petite arbalète à la main, semblait prêt à tomber de sa monture. Angelo, rengainait discrètement une dague effilée.

Vittoria gardait le regard fixé sur le cadavre de l'arbalétrier. Il l'observa un instant et lui parla doucement :

- Vous n'aviez jamais tué, si j'en crois votre teint et le tremblement de vos mains.

Pour toute réponse, elle hocha la tête, ses lèvres tremblant déjà trop pour articuler quoi que soit. Balthazar lui prit des mains son arme et y glissa une petite fiole tirée de ses sacoches. Angelo, s'approchant, intervint à son tour.

- Ne vous inquiétez pas, jeune fille, vous avez fait œuvre de salubrité. Je vous confesserai ce soir mais rassurez-vous dès maintenant : vous aurez sans coup férir l'absolution. C'était un mécréant. Aucunement de quoi vous torturer, croyez-moi.

- Et si par hasard, ajouta Balthazar, cela ne devait suffire, comme c'est le cas pour certains d'entre nous, et que cette mort vous hante, revenez m'en parler. Je n'ai nulle solution mais vous ne serez pas seule.

- Balthazar, le reprit Angelo, je crains parfois que ton âme ne puisse simplement pas être sauvée, à trop rejeter ainsi le bouclier sacré qu'offre notre mère l'église aux pécheurs de tous types.

- Le fait, lança Balthazar en regardant Angelo du bas de son cheval, qu'elle compte des abbés qui ne démonteraient même pas pour enterrer un mort ne m'encourage guère.

- Balthazar, c'est un mécréant, je viens de vous le dire, il n'est pas question de lui donner une sépulture chrétienne !

- Chrétienne ou non, je vais prendre le temps de lui en donner une. Mais je ne vous retiens pas, partez donc devant...

Ainsi Balthazar, sous les regards exaspérés d'Angelo, emmena le corps en contrebas de la route et à défaut de l'enterrer vraiment, il l'ensevelit suffisamment pour que les charognards ne l'assaillent pas trop vite. Une fois son travail achevé, il ne dit pas un mot et retourna aux chevaux.

Lorsque Vittoria eut, elle, séché ses larmes, elle regarda autrement le vieil espagnol, fait à propos duquel il n'aurait d'ailleurs nullement à se plaindre.

-o-O-o-

Vittoria ouvrit les yeux alors que l'horizon commençait à peine à rosir. Elle s'étira en observant les branches de l'olivier sous lequel ils avaient établi leur campement. L'air était déjà doux et elle se

releva doucement, bercée par les chants des oiseaux les plus matinaux.

Habitée au rythme de la taverne, elle se dirigea immédiatement vers le feu pour le relancer. Elle fut surprise de trouver des flammes déjà vives, son petit chaudron suspendu quelques centimètres au-dessus et, parfaitement immobile, adossé au tronc, Balthazar fixant les braises. Seules ses lèvres bougèrent :

- Le bonjour, Vittoria, bien dormi ?

- Oui, oui, plutôt oui. Je ne m'attendais pas à vous trouver debout avant moi....

- Je retrouve mes vieilles habitudes sur la route. Et la présente compagnie m'inquiète assez pour écourter sensiblement mon repos.

- Mais je...

- Non, Vittoria, lui, pas vous.

- Vous ne faites toujours pas confiance à Angelo ? Je ne vois pas ce qui vous retient...

- Disons que j'ai vu trop de camarades pleins de confiance mourir égorgés en plein sommeil.

- Soit, mais je ne vois pas en quoi cela concernerait Angelo, ce n'est pas le genre à égorger les gens dans leur sommeil !

- ... Et à part ça, remise de vos émotions d'hier ?

Vittoria se recroquevilla un peu. Elle commença à plusieurs reprises une réponse mais sans succès. Elle s'assit et enlaça ses genoux, puis fixa Balthazar et après avoir sondé longuement son regard triste et assuré, se lança.

- Vous... vous en avez tué beaucoup ?

- Oui, Vittoria, beaucoup, quelque soient vos critères, et trop selon la plupart, les miens y compris.

- Mais... pourquoi ?

- Pour vivre je suppose, parce que je ne savais rien faire d'autre..... ou plutôt non, c'est ce que je voudrais croire aujourd'hui. Mais ce fut d'abord par enthousiasme.

- Par enthousiasme ?

- L'attrait des armes, prouver que l'on est un homme, un Vrai hidalgo, qu'on ne craint rien. La gloire attend les combattants valeureux... L'enthousiasme de la jeunesse pour la cruauté bien habillée et l'esprit de corps viril et meurtrier.

- Vous êtes devenu soldat jeune ?

- Mercenaire. Oui... Et puis ensuite l'habitude, la facilité. L'orgueil aussi, on me reconnaissait une certaine compétence.

- A tuer ?

- A survivre avant tout. Mais à tuer aussi. Ce qui en ces métiers, est souvent la même chose.

- Et vous n'aviez aucun remord ?

- Si, et de plus en plus.. J'ai été aimé, j'ai aimé et il m'est ainsi souvenu que j'étais humain. J'ai tenté d'oublier ces morts comme je l'avais fait pour mon humanité mais ce fut bien plus difficile. J'ai eu ma chance, cependant, ma rédemption...

Le regard de Balthazar se perdit un long moment dans le lointain, son visage totalement immobile. Vittoria n'osa pas l'interrompre. Il sortit soudain de ce mutisme, conjurant rapidement un sourire forcé.

- Mais là n'est pas la question. Je voulais juste dire que tuer n'est jamais aisé, ou tout au moins que tant que ce ne l'est pas, c'est que vous êtes humaine, et c'est bien.

- J'ai envie de vomir quand j'y pense.

- Tant mieux.  
- Tant mieux !  
- Oui, Vittoria, tant mieux. Mais si ce prix vous semble trop élevé, demandez donc à Angelo de vous absoudre afin d'oublier cette mort, ou tout au moins ne plus avoir à en porter vous-même le poids.

- Cela serait-il si simple ? demanda-t-elle gorge serrée, cela suffirait-il ?

- Angelo vous dirait que oui mais j'aurais tendance à vous souhaiter que non. Toujours est-il que dans mon cas, cela n'a jamais fonctionné. Il s'agit sans doute d'une question de caractère. A vous de voir auquel de nous deux vous ressemblez le plus.

- D'un vieux bellâtre cynique ou d'un abbé repenté que vous persistez à charger de tous les maux ?

- Exactement, rit Balthazar, voyez en quelle compagnie le meurtre vous mène !

Après quelques minutes de grimaces, Vittoria finit par esquisser un sourire léger et un peu triste, et Balthazar lui adressa alors un hochement de tête encourageant. Ils ne parlèrent pas plus, chacun plongé dans ses pensées. Ce fut un cavalier apparaissant au sommet de la colline voisine qui ramena Balthazar à l'activité.

- Il était temps, marmonna-t-il, j'ai deux mots à te dire à toi !

En s'approchant, le cavalier prit le visage d'Angelo, souriant et un sac à la main.

- Il y a encore, entonna-t-il victorieux, de bons croyants sur cette terre. Ainsi m'ont-ils fait offrande de lait et d'œufs frais, et d'un peu de lard. N'est-ce pas réjouissant ?

- Merci, répondit Vittoria souriante, en attrapant le sac. Une omelette vous tente ?

- Ce serait parfait, charmante Vittoria, je suis affamé.

- Et cela nous fera une occasion de discuter dans une ambiance conviviale, n'est-ce pas Angelo ?

- Mais volontiers. Ce sera un plaisir de te voir plus loquace, fit-il en s'asseyant devant le petit feu, alors que Vittoria commençait à sortir les ustensiles dont elle avait besoin. Avez-vous bien dormi ?

- Parfaitement. Mais une question m'a cependant occupé.

- Oh ? Laquelle ?

- Où nous emmènes-tu ?

- Mais, comme je te le disais hier : vers la rédemption, vers les moyens de rendre à cette jeune fille ce qui lui appartient.

- Oh, je suppose que tu sais exactement à quel point je suis convaincu de ta bonne foi et du bien-fondé de tes motivations. Cependant, et uniquement pour soulager mon âme de pêcheur incapable d'une foi sans faille, j'aurais aimé des détails plus... pratiques.

- Je te reconnais bien là, on aurait du te baptiser Thomas, mon ami, tu en es plus proche que d'un quelconque roi-mage.

- Il est vrai que j'apporte rarement des cadeaux sans raison, mais de là à me faire poissonnier...

- Eh bien... nous nous dirigeons vers Ravenne.

Angelo eut à l'intention de Balthazar un sourire satisfait et tourna son attention vers le fond de ragoût suspendu au-dessus du feu et l'omelette qui commençait à cuire.

- Angelo, si je dois t'extirper chaque mot de cette manière il se pourrait que je me lasse et que je me laisse aller à des méthodes moins civiles.

- Que tu peux être soupe-au-lait ! Menacer un homme d'église, enfin !

- Je...

- Mais je te comprends, interrompit-il avec un sourire faux, tu n'as pas comme moi, appris la

patience que la foi amène. Je vais donc t'expliquer : l'avoué de Salviati, tu te souviens de Francesco Salviati, non ?, et bien il a visiblement survécu puisqu'on m'a rapporté qu'il vivait, incognito, dans un petit manoir en marge de Ravenna avec sa femme et ses filles. Et il semblerait qu'il garde par devers lui certains secrets concernant... l'héritage de Cécilia.

- Et pourquoi, digne et rassurant abbé que tu es, ne l'as-tu pas interrogé toi-même ?

Angelo sourit.

- Songe Balthazar, qu'il est peut-être le seul à détenir ce secret. Si par hasard, il me reconnaissait, crois-tu qu'il se confierait à moi, ou à quiconque par la suite ? Non, il faut que son premier contact soit un proche des Pazzi, un ami notoire et apte à le prouver, vois-tu ?

- Je vois. Et cela t'a semblé la meilleure solution ?

- Hmm, fit Angelo la bouche empli d'omelette, la seule raisonnable même.

- Parce qu'y emmener directement la descendante de Francesco de Pazzi te semblait...

- Dangereux. Pour elle surtout. Et puis pour toute l'affaire. Elle aurait pu paniquer le vieil homme et ne pas être en mesure de lui prouver son ascendance. Non... j'ai bien plus confiance en ton intervention, cher ami.

- J'en suis infiniment flatté, Angelo, tout autant que de cette soudaine et si spontanée transparence. J'espère seulement que le reste du voyage sera plus paisible.

## IX- Julia

Julia était en train de chanter, sourire aux lèvres. Elle approchait lentement du palais de son protecteur, un bâtiment luxueux qu'il avait racheté quelques années auparavant et fait décorer avec goût. Elle observa, tout en continuant à chanter pour elle-même, le jardin agencé avec précision et les deux gardes adossés au mur près de la porte. De là où elle était, elle en reconnut un et cela ne fit que renforcer son assurance.

Julia se sentait invincible. Giovanni l'avait enchanté. Avec son aide, elle se sentait capable de triompher de son protecteur, de libérer Maddalena et de tirer toute l'affaire au clair.

Elle arrêta de chanter et prit le temps de se composer un visage plus sérieux et plus sobre avant d'avancer d'un pas assuré vers l'entrée du palais. Les gardes se redressèrent à son approche et prirent un air plus martial. Ils la laissèrent passer sans une question et elle les salua d'un hochement de tête altier. Elle huma les senteurs du jardin, effluves fleuries et chaudes. Les graviers crissaient sous ses talons, elle se sentait à sa place, contrôlant ce qui allait se passer.

Elle faillit trébucher quand elle aperçut, au bout de l'allée, Ercole assis nonchalamment sur les quelques marches à l'entrée du palais. Dague en main, il se nettoyait les ongles. Il ne bougea pas jusque à ce qu'elle passe, tête baissée, à côté de lui.

- Bon courage, Julia, murmura-t-il alors. Et, aux oreilles de Julia, sa voix avait des accents de réelle sollicitude qui la surprisent. Elle s'arrêta en haut des marches, resta pensive un instant, puis se tourna à moitié vers lui.

- Ercole, je te dois des excuses, voilà deux fois en moins d'une journée que je te sous-estime.

- Deux fois ? Tiens donc, le sommeil t'aurais porté conseil et fait apparaître de manière plus lumineuse les limites de tes talents, néanmoins remarquables... N'en doutes pas, tu vas en avoir besoin.

- Je suis désolée de t'avoir menti, Ercole.

- Hmmm, fit-il avec une moue dubitative... Désolée d'avoir échoué plutôt, mais peu importe, c'est maintenant que tu vas vraiment l'être.

- Il est si remonté ?

Ercole hocha simplement la tête, puis immédiatement, haussa les épaules. Toujours sans relever la tête, il lança au dos de Julia qui repartait.

- Il serait inutilement cruel de te souhaiter bonne chance, elle n'est pas avec toi, mais au moins... bon courage.

En passant la porte, Julia eut l'impression de passer du jour à la nuit. Abandonnez tout espoir, vous qui pénétrez ici, pensa-t-elle.. Au moins Dante lui redonnait-il un peu de perspective. Elle ne vit rien du couloir et de l'escalier tant elle était concentrée sur l'entrevue à venir. Elle jouait très gros, certes, mais elle connaissait le terrain, elle se savait capable de s'en sortir. Elle se frotta les yeux avec insistance en arrivant sur le palier pour les rougir un peu, puis entra dans l'étude, trop vite, et fit une courbette plus hésitante et maladroite qu'à son habitude.

Devant elle, dos à une fenêtre à croisée de pierre, se tenait Giuliano Della Rovere, revêtu de la pourpre cardinale, ses mains jouant avec un stylet. Le Cardinal n'était pas très grand mais il se tenait très droit, le port altier. Ses cheveux commençaient à grisonner mais l'éclat de ses yeux, comme la ligne de ses épaules, rappelaient au contraire qu'il restait homme d'action. Le patriarche della Rovere avait toujours préféré la chasse aux longs repas des prélats romains.

Il resta de longs instants à regarder Julia, froidement, cliniquement, habité d'une colère froide. Elle resta face à lui, attendant qu'il prenne la parole.

- Je suis extrêmement déçu, Julia, je te croyais plus intelligente !

- Mais, monseigneur, je...

- Tu me mens ! Tu me soustrais ce que je cherche ! Sciemment ! Veux-tu devenir mon ennemi, Julia ?

- Non ! Non, je...

- Cela ne durerait pas longtemps, tu sais, mais je suis sûr que nous pourrions y prendre plaisir. A tout le moins en ce qui me concerne...

- Je ne savais pas que...

- Qu'Ercole saurait que tu lui mentais ? Je n'en doute pas, Julia, tu n'es pas idiote à ce point. La preuve : tu as compris bien vite que Maddalena était ici, et qu'il était plus sage de venir me voir au plus vite. Alors pourquoi cette tentative imbécile ?

- Je ne pensais pas l'affaire importante...

- Qui te dis qu'elle l'est ?

Bien, se dit Julia, voilà au moins une première réponse.

- Je voulais dire que je ne pensais pas vous irriter ainsi, j'ai cru à un jeu...

- Un jeu ?!

- Maddalena me semblait fuir des ébats peu à son goût, monseigneur, je n'ai fait que l'abriter avant qu'elle ne vous revienne. Elle vous serait revenue de toutes façons, comme moi, elle connaît sa place et son intérêt.

- Elle t'as parlé d'ébats ?

- A mots couverts, monseigneur.

- A mots couverts ! Tu te moques de moi, Julia, depuis quand les putes parlent-elles de leurs ébats à

mots couverts !

Depuis qu'elles se nomment courtisanes et réchauffent les lits des cardinaux, voulut-elle lancer mais elle fit un effort pour rester dans son rôle.

Il agita son stylet dans sa direction.

- Tu devrais savoir à quel point il est important pour toi de me convaincre de ta sincérité si tu veux sortir d'ici comme tu y es rentrée.

- Mais, monseigneur, que vous importe les racontars colportés par une courtisane, je ne comprends pas...

- Tu n'est pas là pour comprendre, putain, mais pour répondre à mes questions ! Que t'a-t-elle raconté ?

- Presque rien, je vous le jure, et elle réussit à faire perler une larme comme elle le souhaitait, aidée sans nul doute par la crainte véritable d'un échec. Elle m'a simplement dit qu'elle et une autre fille s'étaient trouvées engagées dans des jeux lugubres et que sa compagne y avait subi un tort horrible. Mais rien de plus, rien qui m'ait semblé important !

- Sais-tu avec qui se sont fait ces jeux ?

- Non, mais elle a parlé d'Ercole.

- Es-tu vraiment sûre ou faut-il que je le fasse venir ?

- Non, non, je vous promet... j'ai seulement eu l'impression qu'elle craignait la personne en question, alors...

- Alors ?

- Alors, et je vous prie de ne pas me blâmer de ma perversité, mon métier m'amène par trop à penser ainsi, j'ai cru qu'il pourrait s'agir de vous, monseigneur.

- De moi ! s'exclama le cardinal, partant dans un grand rire. Moi avec cette petite pimbêche blanchâtre, tu divagues, Julia !

Il se tourna vers la fenêtre quelques instants et, quand il lui fit face à nouveau, il semblait moins tendu. Il posa le stylet sur la table et fit signe à Julia de prendre un siège.

- Cette affaire, Julia, me pose cependant deux gros problèmes.

- Peut-être puis-je vous aider à les résoudre, monseigneur. J'aimerais me racheter de ma maladresse.

- Tant mieux, Julia, car tel est le premier de mes deux soucis. Comment continuer à te faire confiance si tu commences à me mentir ?

- Et le second ?

- Ton amie Maddalena. Elle a vu... je ne sais maintenant si je peux te confier cela.

- Cela serait un moyen de tester à nouveau ma loyauté, monseigneur, ne pensez-vous pas ? répondit Julia, mordant à l'hameçon grossier avec détermination.

Combien les hommes aiment à nous prendre pour des idiots quelque soit le nombre de fois où on leur a prouvé le contraire, pensa-t-elle.

- Mais quelles garanties ?

- Monseigneur ! Je ne vis que de vos largesses ! Que deviendrais-je si vous me les refusiez ? Ou pire, que vous me comptiez comme ennemi ? Croyez-vous qu'une putain vieillissante puisse vivre sans son protecteur ?

- Tu es encore belle, Julia...

- Oui, mais pour combien de temps ? Et que deviendrais-je ensuite ?

- Hmm... et bien disons que si tu me prouves que toute cette affaire n'était qu'un malentendu, je te garantirai une retraite confortable. Que dirais-tu d'une abbaye ? L'ironie en serait appréciable, à défaut d'être originale.

- Monseigneur, je n'imaginai pas que..

- Ah, Julia, je t'apprécie, tu sais. C'est pourquoi d'ailleurs ta petite trahison m'a autant bouleversé.

- Vous me donnez trop d'importance, je ne suis pas si...

- Utile ? Si. Écoute plutôt, tu vas comprendre comment retrouver ma faveur. Tu connais Ercole, et tu as, je crois, vu à quel point il m'est cher. Dans tous les sens du terme, par ailleurs. Ainsi, voilà deux nuits, je lui ai offert deux courtisanes à son goût, dont ton amie Maddalena...

Julia, qui connaissait les exigences et les tarifs de Maddalena, se dit qu'Ercole devait être payé mieux qu'un certain nombre de secrétaires du Saint-Siège si cela constituait une simple attention bienveillante de son employeur. Et, tout exceptionnel et infaillible que son talent soit, elle avait du mal à croire à de tels excès comptables de la part de son protecteur.

- N'était-ce pas quelque peu gâché, eut égard à la rusticité de votre homme de main, monseigneur ? tenta-t-elle.

Le cardinal eut une moue à demi-amusée.

- A posteriori, ce le fut, mais j'aime parfois me montrer généreux avec mes subordonnés. Quitte à, parfois, continua-t-il avec un regard appuyé, me demander si je ne leur accorde pas trop de confiance, hmmm ?

- Oh, croire qu'Ercole se comporterait avec délicatesse avec deux jeunes courtisanes à lui dévouées... votre confiance s'est égarée, je vous l'accorde volontiers.

- Hmm, oui, c'est bien de cela qu'il s'agit. Vois-tu, Ercole, avec tout le raffinement et la retenue qui le caractérisent, à, dans le feu de l'action, confié à la compagne de Maddalena quelques secrets compromettants.

- Et ? dit Julia en pensant que son protecteur avait bien peu d'estime pour son intelligence : Ercole était, à plus d'un titre, une tombe et Julia aurait été surprise que les émois de la chair y changent quoi que soit.

- Et il a pris des mesures, certes appropriées, mais passablement brutales. Je crains donc pour la tranquillité d'esprit de ton amie.

- Bien sûr, je comprends... si elle est troublée comme on peut le craindre, elle pourrait se laisser aller à des déclarations factieuses concernant cette fameuse nuit.

- Exactement. Je me dois de prendre soin d'elle.

- Je comprends parfaitement, monseigneur. Et ne peux donc que m'excuser derechef d'avoir si mal interprété la situation et d'avoir ainsi nui à vos bonnes œuvres.

- Oh, je te pardonne, bien entendu. Tout cela prêtait à confusion.

- Et je me dois de vous rassurer, elle ne s'est laissée aller à aucun épanchement gênant lorsque je l'ai vue. Vous pouvez en cela aussi vous apaiser.

- Non, justement, Julia, dit-il en se raidissant. Il en faudra un peu plus pour éteindre mes inquiétudes. Disons que je tiens à m'assurer de n'avoir causé aucun tort important à ton amie.

- Je ne peux qu'admirer l'étendue et la ténacité de votre compassion, monseigneur.

- Je m'en doute Julia, et je compte justement t'y associer généreusement. Tu vas loger ici, avec elle, et t'assurer de son retour au calme.

- Mais monseigneur, je ne...

- Non, Julia, j'aimerais vraiment continuer cette conversation de manière harmonieuse et paisible.

Vraiment. Et cela tient à si peu de choses...

- Bien sûr, je ne souhaitais pas qu'il en soit autrement. Simplement, Flavio...
- Oublie donc Flavio. Crois-moi, il ne mérite pas plus.
- Vous m'invitez donc à résider ici ?
- Oui, jusqu'à nouvel ordre. Tu vas t'occuper de ton amie. La ramener à la raison, ce qui devrait être aisé, et apprendre ce qu'elle a éventuellement entendu.
- C'est avec plaisir que je vous rendrais ce service, monseigneur. Il faudra simplement que j'aille chercher mes affaires.
- Non. Ercole s'en chargera. Il connaît ta maison, après tout.
- Très bien, monseigneur, répondit Julia, persuadée qu'il était inutile de pousser plus avant. Je suppose qu'il m'amènera également à Maddalena ?
- Toujours aussi perspicace, ma douce Julia, dit le cardinal en déposant un baiser dans son cou. Julia réprima un frisson, s'inclina et sortit sans lui tourner le dos.

#### X- Clara de Pazzi

1459-1478

Clara était inquiète, elle n'aimait pas cette rue trop étroite. Elle resserra sur elle sa longue cape de laine, grise comme le lui avait conseillé son amant, pour mieux passer inaperçue. Trois personnes étaient déjà passées devant elle sans la remarquer, dont deux lourdement armées. Clara repensa à la tension de son époux, elle ne supportait plus l'agressivité et la brusquerie dont il faisait preuve depuis son retour de Rome. Il avait à peine célébré la naissance de leur fille et restait sourd à ses questions. Clara se demanda si, avec des réponses, il aurait su se racheter à ses yeux. Probablement pas, trop de calculs et de bassesses en tout cela pour la séduire, trop peu de poésie, trop peu d'élan. Aucun des plans de son banquier d'époux ne valaient une caresse de son amant. Qui tardait. Il aurait du être là depuis un moment, et il savait parfaitement combien elle détestait errer ainsi dans les rues. Elle sentait déjà la puanteur du caniveau pénétrer sa cape et imprégner cheveux et vêtements, chassant les effluves dont elle s'était attentivement revêtue au sortir de son bain, l'esprit déjà aux jeux de l'amour et aux tensions de la chair. Elle serra ses bras contre elle, saisissant à pleine main ses côtes, tentant de retrouver la fermeté et la douceur des étreintes de son amant quand il la prenait, la soulevait du lit.

Plongée ainsi dans ses pensées, elle n'entendit pas le bruit de course qui emplissait la ruelle avant que l'homme ne s'arrête devant elle, haletant.

- Balthazar, tu auras mis le temps, s'exclama-t-elle en lançant ses bras autour de son cou.
- Clara... il faut... vite... partir !
- Balthazar, que se passe-t-il de si bouleversant, est-ce le désir de moi qui vous égare ainsi, le taquina-t-elle, croyant à un des jeux dont ils étaient coutumiers.
- Non, Clara l'affaire est grave. Francesco est blessé et il rentre chez vous...
- Mon dieu, ! s'écria-t-elle, se mettant immédiatement à courir, suivie par son amant.
- Il est suivi par la moitié de la ville, hurlant et demandant sa mort.
- Quoi ! Que s'est-il passé ? demanda-t-elle interloquée, s'arrêtant net.
- Il a tué Giuliano, et...
- Quoi ! Mais pourquoi ?

- Vous devriez le savoir mieux que moi...
- Mais que cherchait-il ?
- La chute des Médici, semble-t-il.
- Mais...
- Mais le plus grave n'est pas ce qu'il cherchait, Clara, c'est qu'il a échoué. Lorenzo vit.
- Je dois rejoindre Francesco ! Le ramener à la raison.
- Il est trop tard, Clara ! Le peuple de Florence veut sa peau, ils sont comme fous !
- Je leur parlerais !
- Non, Clara, ils te tueront aussi !
- Lâche-moi, et si tu m'aimes, laisse-moi aller.

Balthazar lâcha son bras et Clara repartit en courant vers sa demeure. Après un seconde d'hésitation, il la suivit. Ils arrivèrent rapidement au Palazzo Pazzi, auquel visiblement personne n'était arrivé avant eux. Le jardin, écrasé de soleil, respirait la paix. Quelques oiseaux chantaient et le bruit d'une fontaine gargouillant leur parvenait, étouffée. Clara entra dans le jardin à grands pas, s'efforçant de ne pas courir et entra par la grande porte sculptée dans le bâtiment. Elle appela sa nourrice d'une voix urgente et trouva celle-ci dans un des salons, avec sa fille. Clara se pencha sur le berceau et ne put retenir une larme. Ses épaules s'affaissèrent mais un instant seulement. Elle se reprit très vite et de la main essuya cette unique larme. Elle prit alors doucement l'enfant dans ses bras et la garda serrée sur sa poitrine.

Quand elle se retourna vers lui, Balthazar crut défaillir tant elle était belle. Son sourire diaphane, éclipsait de douceur celui de toutes les vierges, eussent-elles été sculptées par les plus grands génies. Il eut un geste vers elle, un mouvement d'amour alors que sa gorge se serrait.

- Non, Balthazar, je ne peux faire moins que tenter de les arrêter. Je ne peux, finit-elle dans un sanglot étouffé avant de redresser la tête, le regard droit mais fragile.

Des voix impérieuses surgirent alors du jardin. Plusieurs hommes de main de Francesco arrivaient en courant, lames nues. Deux firent irruption dans le salon, jaugèrent du regard les occupants avant de faire un tour rapide de la pièce, vérifiant qu'elle n'abritait personne d'autre. Satisfaits, et toujours sans un mot, ni pour Clara, ni pour Balthazar, ils retournèrent au jardin où un petit groupe arrivait. Ils étaient quatre, trois supportant un quatrième, Francesco de Pazzi, une jambe rouge de sang. Il fut amené par le salon jusqu'à sa chambre et à son lit, Clara et Balthazar entraînés dans son sillage.

Clara resta très droite mais très pâle aussi, égalant presque son époux qui lui se vidait de son sang.

- Francesco, qu'avez-vous fait ?

- Tenté d'assurer votre avenir autant que le mien, madame, et celui de notre fille.

- J'ai peur que vous n'ayez réussi bien au-delà de ce que vous ne pensiez, mon époux, répondit-elle en tournant les talons.

Francesco pâlit plus encore et ordonna à tous ceux de ses hommes qui étaient présents de défendre la maison. Balthazar sortit avec eux de la chambre mais s'arrêta dans le salon alors que les autres se déployaient dans le jardin. Clara, sa fille toujours serrée contre elle regardait par la fenêtre la rue et le jardin, et les hommes aux épées sorties.

- Crois-tu que nous les arrêterons, Balthazar ?

- Viens avec moi, Clara, je te protégerais.

- Tu n'as nul droit de me tenter ainsi ! hurla-t-elle. Comment peux-tu me rabaisser comme cela !
  - Clara, je t'en prie, je ne veux que te sauver...
  - Mais tu ne le peux pas, Balthazar, répondit-elle, radoucie, et tu ne l'as jamais pu...
  - Clara, que puis-je à n'être point né...
  - Je sais, l'interrompit-elle, je sais. Je ne peux te demander l'impossible. Alors je ne te demande que de me laisser en paix, là où est ma place.
  - Mais ne puis-je donc rien pour toi, pour elle ?
- Clara le fixa de longs instants, regard fixe, impassible. Puis elle fit glisser d'un de ses doigts, en prenant soin de pas déranger sa fille, une chevalière incrustée d'une pierre grise et la lui tendit.
- Prends ceci, Balthazar, et ne m'oublie pas, voilà ce que tu peux faire.
  - Je t'ai aimée plus que toute autre Clara, le voudrais-je que je ne pourrais t'oublier...
  - Je t'ai aimé, Balthazar, mais pour les moments qui viennent, ta place n'est plus ici. Va.

Clara tourna à nouveau son regard vers la fenêtre et Balthazar sortit lentement, à reculons, ne pouvant détacher les yeux de ce profil de reine, de ces lèvres qu'il avait embrassé, de ce corps qu'il avait tant chéri.

Arrivé au couloir, il vit par la grande porte, que deux gardes fermaient et allaient barricader, la foule des défenseurs des Medici, menée par les fidèles, les proches des deux frères : Ercole, toujours le premier, et Angelo, qui lui ne l'était jamais. Et derrière eux, dont la colère et le meurtre jamais ne troublait le regard, la foule des enragés, des autres. On avait tué leur Prince, dans la maison de Dieu, le sang allait couler, sans discrimination. Ces regards de haine aveugle serait la première des images que Balthazar ne pourrait oublier de ce jour. Il vit dans leurs yeux la rage animale, l'absence de raison et il recula. Dans le dernier instant avant que la porte ne se referme, Balthazar crut saisir le regard d'Angelo le dévisageant.

De l'intérieur du salon, Clara observa la foule hésiter un instant avant de se ruer dans le jardin et d'égorger les gardes. La haine des assaillants était sans bornes et certains se ruèrent sur les corps sans vie, leur ouvrant le ventre pour en sortir les viscères, leur tranchant les membres et les brandissant en maudissant les traîtres à la république, les émasculant avec des rires extatiques. J'ai vécu au milieu des hommes et je meurs, se dit-elle au milieu d'animaux.

Arrivé dans l'arrière-cour, Balthazar se retourna. Il pouvait, par une porte ouverte apercevoir encore Clara lorsqu'elle se tourna, son enfant brandit devant elle, vers la porte qui venait de céder. Il vit ses lèvres bouger mais avant qu'elle n'ait pu prononcer une phrase, une lame lui jaillit du dos. Elle s'écroula sans un geste superflu, ramenant son enfant à elle.

Alors qu'une épée s'abattait à nouveau sur elle et son enfant, elle pensa : Balthazar avait raison, je n'imaginai pas le mal qui se cache au fond du cœur des hommes, je nous croyais tous bien plus civilisés que nous ne le sommes.

Ainsi mourut Clara de Pazzi, le 7 du mois d'avril de l'année du seigneur 1478.

La route serpentait à travers les champs à perte de vue. Les chevaux ne semblaient pas pressés, et Balthazar non plus. Il racontait depuis une bonne heure comment Lorenzo, le magnifique, avait obtenu de la Signoria, le gouvernement florentin, le privilège unique de disposer en tous lieux d'une garde armée et comment, ainsi, la plupart de ses compagnons de débauche avait enfin trouvé au sein de la république Toscane une place officielle.

- Mais, voyez, Vittoria, j'ai quant à moi refusé cet honneur. Je ne pouvais me résoudre à faire le deuil de cette vie d'aventure. Certes j'aurais pu, comme notre bon Angelo, prendre une place de choix auprès du Prince mais quelle surprise en cela ? Je vous le demande, y-a-t-il là de quoi faire bouillir le sang ?

- Certes peu, répondit Angelo. Mais faut-il pour autant trahir ses proches ? Par attrait pour l'aventure ?

- Je n'ai trahi personne !

- Ce n'est pas l'avis de la jeune Clara. Ni de la plupart des florentins à l'époque, si ma mémoire est bonne.

- Sac à pus ! Tu sais parfaitement qu'il n'en est rien !

- Oh, Balthazar, je sais à quel point tu voudrais que ce soit vrai. Tu aimerais tellement que je t'absolve...

- Vomissure ! Assassin ! Manipulateur ! explosa Balthazar en talonnant son cheval. Jurant sans interruption, il creusa l'écart, serrant les poings sur les reins pour contenir sa rage.

Il ne se passa que fort peu de temps avant que Vittoria ne le rejoigne.

- Vous devriez au plus vite abandonner vos manières de soudard, de mercenaire morbide. Elle ne vous vont pas, elle vous noircissent l'âme et vous rendent moins aimable encore que votre passé ne vous fait.

- Procès rapide, s'il en est. Je vois que notre nain sirupeux sait vous plaire.

- Vous êtes odieux ! Et je vous ferais remarquer que je ne l'ai pas attendu pour vous trouver grossier.

- C'est vrai. Oserais-je vous demander d'où vous vient cet amour du clergé et cette haine farouche de la soldatesque ?

- N'est-ce pas là simplement un goût normal pour une jeune femme de mon rang ? répondit Vittoria vivement. Les vertus de l'un et les fautes de l'autre sont apparentes à tous, non ?

- Oh, probablement, mais vous y attachez une importance peu habituelle. Je vous devine donc des motivations plus profondes, plus douloureuses aussi que le commun des jeunes femmes.

- Hé bien ! Vous voilà soudain bien perspicace ! Mais je ne vois pas en quoi celui vous concerne !

- Disons simplement que je ne voudrais pas que vous vous blessiez plus qu'il n'est nécessaire...

- Je ne vois pas en quoi me confier à un mercenaire décrépît pourrait m'aider ?

- Oui, je m'en doute, et cela m'inquiète justement...

- Vous vous inquiétez pour moi, Balthazar ?

- Oui, chaque jour.

- Pff, vous vous inquiétez surtout des moyens de poser vos pattes sur mon cul, oui.

- Oh, je suis bien trop décrépît et cynique pour cela.

- Vous avez raison, vous ne vivez plus qu'en histoires et en inventions, je ne devrais pas m'inquiéter pour mon cul, il est bien trop réel !

- Vous devriez vous inquiéter quand même.

- De vous ?
- De moi ? Je ne le crois pas, à moins que vous ne teniez à tout prix à préserver votre naïveté et la virginité de vos oreilles.
- De qui alors ?
- Vittoria, fit Balthazar dans un soupir, ne pensez-vous pas qu'il y ait de quoi s'inquiéter lorsqu'une jeune femme telle que vous décide du jour au lendemain de tout abandonner pour suivre un abbé au passé cosmopolite pour aider à la rédemption d'un vieux mercenaire cynique et peu convaincu de l'entreprise en question ?
- Vous allez encore essayer de me dire qu'Angelo se joue de moi, qu'il ne mérite aucune confiance ? Il se trouve que je l'en trouve, moi, digne.
- Non, je commence à me résoudre à cette confiance aveugle... je vous conseillerais cependant de ne pas considérer Angelo comme le proverbial panier.
- Et, pour poursuivre votre délicate métaphore, je devrais donc vous confier quelques œufs ?
- Disons que j'aurais ainsi de meilleures chances de ne pas vous brusquer plus qu'il n'est nécessaire.
- Parce que vous avez jusque là essayé de ne pas me brusquer ? Bravo, quel talent !
- Vous ne m'avez pas épargné non plus, notez !
- Belle excuse ! Logique de mercenaires certainement !
- Il en est de pires... et il est des mercenaires moins mauvais que vous ne pensez.
- Si j'étais aussi naïve que vous le pensez, vos arguments finiraient sans doute par porter, mais j'ai connu trop de mercenaires...
- Cantinière ?
- Ah ! Si seulement, lui jeta la jeune femme, s'enfermant dans un silence qui ne demandait qu'à être interrompu.
- Vous êtes pourtant bien jeune pour avoir déjà vécu en la compagnie d'hommes d'arme...
- J'ai surtout longtemps été trop jeune pour quitter leur compagnie.
- Mais vous...
- Ma mère était pute à soldats, Balthazar ! Elle faisait partie de ces culs anonymes dont vous et vos semblables profitent contre quelques piécettes ! Et encore, quand la paie arrive ! Combien de fois j'ai vu vos semblables abuser d'elle sans rien payer qu'une ou deux baffes ! Vous n'imaginez pas ce que c'était... finit-elle dans un sanglot étouffé avant de se redresser avec dignité.
- Non seulement je l'imagine, Vittoria, mais je l'ai vu de trop près pour ne pas me représenter de manière bien trop vivante ce que fut votre jeune vie.
- Et imaginez-vous aussi ce qu'elle est devenue quand j'ai grandi, quand je fus en âge d'être convoitée par ces porcs dont vous avez fait partie !
- Trop bien.
- Et voilà tout ce que ça vous évoque, à vous qui disiez vous inquiéter pour moi ! Et vous voudriez encore que je vous fasse confiance, vous qui n'êtes pas meilleur que toutes ces vomissures à bite dont j'ai du subir les bassesses pendant des années !
- J'espère être aujourd'hui quelque peu meilleur, mais je ne pense pas que cela puisse vous amadouer.
- Il ferait beau voir !
- Je peux cependant vous faire une proposition, si tant est que vous me comptez vraiment coupable et que vos velléités de vengeance soient réelles. Sortez votre arbalète et logez-moi un carreau dans

le crâne. Je vous garantis que je ne me défendrais pas.

- Emmerdeur ! cracha Vittoria, la lèvre tremblante. Vous vous croyez malin ? C'est trop facile !

- Peut-être, mais vous semblez penser que je le mérite.

- Trop facile, je ne compte pas vous exempter de vos fautes. C'est à vous d'œuvrer à votre rédemption, au pardon de vos péchés.

- Mais je n'y crois plus, Vittoria. Pourquoi croyez-vous que je suive Angelo ainsi alors que je n'ai aucune confiance en lui ? Parce que j'attends qu'il me sauve ? Je ne crois pas que quiconque le puisse.

- Vous ne croyez pas que le seigneur puisse vous laver de vos péchés ?

- Le seigneur ? Ne l'ayant jamais rencontré, je ne saurais dire. Mais il est certain que je ne crois plus en une église qui cherche à nous convaincre que tout homme, quelques soient ses fautes, a droit à l'absolution en trois phrases et autant de minutes. Il est des fautes dont on ne se lave pas, Vittoria, tout au moins pas ainsi.

Pendant presque une heure, Balthazar et Vittoria chevauchèrent en silence, toujours suivis par Angelo. Seul le bruit des sabots rythmait leur progrès à travers le paysage doucement vallonné. Balthazar semblait éteint, regard perdu loin devant alors qu'à ses cotes, la jeune femme lui lançait régulièrement des regards interrogatifs. Elle l'observa ainsi longuement, tentant de réconcilier l'homme et ses paroles.

- Mais si tout cela est vrai, lança-t-elle finalement, pourquoi avoir accepté de suivre Angelo ?

- Qu'avais-je de mieux à faire ? Me morfondre à Venise en extorquant de quoi boire un verre à quelques freluquets en mal d'aventures abracadabrantes ?

- Balthazar. A qui essayez-vous de faire croire cela ? A vous-même ? Il vaudrait mieux, car en ce qui me concerne vous n'avez aucune chance.

- Ah ? Comment cela ?

- Balthazar, vous passez votre temps à jouer la désaffection et l'indifférence, mais vous êtes tout sauf indifférent ! Le moindre geste d' Angelo vous fait hurler !

- Hmmm, soit. Je suis peut-être effectivement venu pour régler de vieux comptes avec Angelo. Je vous l'accorde.

- Et solder vos dettes envers cette jeune descendante des Pazzi ?

- Je doute qu'elle le soit tout autant que je doute qu'Angelo nous mène sur une voie qui aille en ce sens.

- Mais vous comptez cependant vous attaquer au problème ?

- ...

- Ou vous le ferez, en tout cas, dès que vous serez totalement revenu à vous, que vous serez sorti de cette léthargie que vous vous imposez vous-même.

- Vous croyez ? demanda Balthazar, clairement intéressé.

- J'en suis de plus en plus persuadée.

- Aucune chance que je me laisse manipuler de bout en bout par Angelo sans réagir, selon vous ?

- Aucune, répondit Vittoria en riant à moitié.

- Vous admettez donc par la même que notre bon abbé soit amené, si ce n'est déjà fait, à me manipuler ?

- Rhooo, vous êtes pénible d'insistance. Je ne médiais pas contre un homme d'église tant que vous n'aurez rien prouvé, voilà tout.

- Mais vous ne le défendez déjà plus, répondit Balthazar avec un sourire satisfait.
- Disons que votre repentir m'a touché.
- Quel repentir ? Je ne me souviens pas de m'être en quoi que ce soit repenti.
- Et je crois moi que vous l'avez fait, finit Vittoria avec un sourire.

Le soleil effleurait la cime des arbres lorsque la petite compagnie arrêta les chevaux sous un arbre. Angelo offrit à Vittoria une main secourable pendant que Balthazar s'étirait et essayait de chasser ses crampes équestres. Les montures furent rapidement délestées et attachées. Plus bas, au creux d'un vallon, on pouvait apercevoir une grosse ferme fortifiée. Deux garçons finissaient de rentrer dans la cour un petit troupeau de moutons, aidés par un chien, visiblement le plus efficace des trois. Ses murs de pierre claire se teintaient déjà de rose alors que le soleil commençait à plonger. Il en émanait un calme remarquable, une impression de placidité rurale que les guerres laissaient rarement s'installer dans cette région de Romagne.

Angelo observait la battisse depuis un bon moment lorsque Balthazar vint se planter à ses côtés.

- Ce sont les terres d'Urbino, non ? demanda-t-il.
- Bien vu, Balthazar, ce ne sont pourtant pas ses domaines les plus connus.
- J'ai connu Frederico, tu sais. Grand homme. Un des rares soldats dont je regrette la disparition. Peut-être parce qu'il n'était pas que soldat...
- Hmm, l'homme que nous venons voir a travaillé pour Montefeltro aussi, ce me semble. Entre autres. Cela te facilitera peut-être la tâche.
- Explique.
- Quand les Pazzi ont préparé l'assassinat, ils ont mis à l'écart, de leurs livres de compte notamment, les éléments les plus vitaux de leur fortune. Et ils les ont confiés, loin de Florence, à des gens de confiance. Les renseignements que j'ai pu glaner, avec difficulté ajouterais-je, amènent au maître de cette maison.
- Et tu penses que du fait de coucherie vieilles de plus de vingt ans, et peu glorieuses pour les Pazzi qui plus est, cet homme va se décider à tout me confier ?
- Ne dénigre pas un amour en tentant de n'en faire qu'une coucherie, mon ami. Non, il se trouve que cet homme désire une preuve, ou un mot de passe, bref quelque chose que je n'ai pu lui donner, je ne suis même pas arrivé jusque là. Et je pense que tu disposes de chances non-négligeables d'y arriver, toi.
- Je ne suis pas ton ami.
- Très bien. C'est ta seule objection ?
- J'emmène Vittoria.
- Quoi ! Mais... bon, si il n'y a que ça pour te faire plaisir, après tout...
- Oui, il n'y a que ça. Et nous allons faire ça tout de suite. Avec un peu de chance, nous y gagnerons une soupe chaude.
- Vous devriez attendre demain, je...
- Angelo ! Ne trouves tu pas inespéré que je fasse preuve d'une telle bonne volonté ?
- Si.
- Je suis de bonne humeur, Angelo, dit-il avec un sourire carnassier, alors profitons-en avant que ça ne change.

Angelo acquiesça et se tut. Balthazar tendit le bras à Vittoria l'invitant à se joindre à lui et à se

mettre en route.

## XII- Julia

Une fois ressortie, Julia resta immobile face au jardin.

Devant elle, Ercole était toujours assis sur l'escalier. Elle resta là plusieurs minutes, respirant lentement. Elle était en vie, ce qui était déjà bien, et à même de continuer, moyennant quelques contraintes attendues, les tâches qu'elle s'était fixées. Pas si mal finalement, même si la retenue et le contrôle dont faisait preuve son protecteur l'inquiétait un peu. Elle préférait les hommes passionnés et manipulables.

Elle fixa un long moment la nuque d'Ercole. Les muscles saillaient et bougeaient lentement, tels des serpents sous sa peau, alors que ses mains jouaient toujours avec sa dague.

- Emmène-moi à elle, il est temps dit-elle.

Le couteau disparut en un geste fluide et Ercole se leva puis, sans lui faire face, lui fit signe de suivre.

Ils traversaient lentement le jardin quand Julia engagea la conversation.

- As-tu au cœur la crainte de Dieu, Ercole ?

- Oui, Julia. Chaque jour. Ce qui est sans doute plus que toi qui prends tant plaisir à n'avoir peur de personne.

- Je ne pensais pas qu'il s'agissait d'un concours, Ercole, veux-tu que nous nous la mesurions ?

- La crainte de Dieu ? Pourquoi pas, Julia, il n'y a que peu d'autres domaines où je pourrais dépasser tes attentes!

- Tu sembles bien sûr de toi, Ercole, pourtant tu tues des innocentes et moi non.

- Je doute que ce soit en cela la crainte de Dieu qui t'arrête, Julia, alors qu'elle me freine moi.

- Mais elle ne t'arrête pas...

- Non, j'en ai de bien plus grandes, qui savent trop l'effacer et lui passer devant.

- Tu as tué par peur des hommes ? Te voilà rabaissé.

- Pas tant que je l'ai été, et c'est là ce qui compte, à mes yeux tout au moins.

- Tu te bats pour l'honneur ?

- Oh non, pour la survie, pour ne point mourir pouilleux, seul et haï de tous, m'essoufflant dans la boue et regardant la vie s'écoulant doucement en un filet rougeâtre.

- Tu tues par peur de mourir ?

- Non, par peur de ne pas vivre. Trop d'années mercenaire...

- Et je suis bien putain ! Je n'en tire pas raison de tuer n'importe qui !

- Ce qui tends à prouver que l'un est pire que l'autre. Nous voilà arrivés

Ils étaient arrivés, au-delà des jardins taillés et décorés, à une clairière plus sobre, flanquée de quelques arbres, au centre de laquelle se dressait, bucolique, un pavillon de chasse. Anachronisme charmant d'une Rome moins urbaine, il était entretenu et conservé en l'état, objectif de promenades, de rendez-vous discrets. Des ombres aérées projetées par les arbres dessinaient sur ses murs aux pierres claires une dentelle dansante qui faisait oublier les barreaux aux fenêtres.

Ercole se tourna finalement vers Julia et tira d'une poche une lourde clé dorée. Il la glissa dans sa main tandis qu'à son oreille :

- J'espère qu'il ne faudra pas la tuer aussi. Pas plus que pour son amie je n'y prendrais plaisir. Alors fais de ton mieux...

Julia eut une grimace et haussa les épaules, s'approchant de la porte d'un pas décidé. Elle l'ouvrit sans encombre et entra prudemment. Elle entendit des pas venant d'une autre pièce et dans la porte en face, s'encadra Maddalena. Pendant un instant d'incrédulité, le visage de celle-ci demeura presque amène, puis il se crispa, se noua, plein de haine alors qu'elle se ruait, hystérique, vers Julia.

- Putain ! Putain et fille de putain ! Tu m'as vendue ! Moi ! Moi ! Tu as osé me vendre ! Tu savais et tu m'as vendue !

Maddalena était en larmes lorsqu'elle arriva à hauteur de Julia dotée de la ferme intention de lui arracher les yeux. Julia repoussait tant bien que mal ses assauts désordonnés alors qu'elle continuait à hurler :

- Pute, sale puuute ! Combien tu m'as vendue, hein, combien ? Combien pour me livrer à ce fils de limace de cardinal baveux à qui tu sucés la bite dès que l'occasion se présente ?

- Maddalena...

- Ta gueule, sale fille de pute ! Peut-être que ta pute de mère ne t'a jamais appris qu'on ne vendait pas ses amis...

- Arrête !

- Ou peut-être que tu t'en fous parce que tu es bien plus pute qu'elle et que des amis, t'en as pas...

- Ça suffit, je te jure !

- Ou peut-être que ton cardinal t'as mis la main si profond qu'il te fait faire ce qu'il a envie, sale pute !

La gifle de Julia fut si soudaine et sèche qu'elle résonna dans la pièce comme un coup de canon. Maddalena hoqueta un instant et porta la main à sa joue.

- Sale pute, fit-elle à mi-voix, ne m'approche plus ! Plus jamais !

Jamais ! fit-elle encore en s'éloignant. Elle claqua la porte en sortant de la pièce, ses yeux remplis de colère et de larmes.

Julia aussi tremblait de colère. Contre elle-même autant que contre Maddalena. Elle n'était prête à accepter de personne qu'on la traite ainsi. Personne. Elle avait beau tenter de se raisonner et de penser aux heures que son amie avait passé ici, elle entendait encore et encore ces mots insultants. Et elle avait envie de la gifler encore, de la faire taire et de la forcer à écouter, à revenir à la raison. Elle faillit poursuivre Maddalena immédiatement mais elle se retint, sachant qu'elle ne ferait elle-même que hurler à son tour.

Julia tourna ainsi en rond dans la pièce un long moment, le temps de retrouver un calme relatif. Elle était aménagée sobrement, table et chaises en bois épais, buffet décoré et murs blanchis. Outre celle donnant sur l'extérieur dont Julia tenait toujours la clé, deux portes, moins épaisses, en sortaient. Tout en s'efforçant de chasser de son esprit les répliques qu'elle avait pu et pourrait encore servir à Maddalena, elle jeta un œil à la première et découvrit un petit couloir menant à deux autres pièces, chambres sans doute.

Elle vint ensuite se poster devant l'autre porte, derrière laquelle elle entendait Maddalena sangloter. Faisant enfin taire ses dialogues internes, Julia ouvrit la porte. Maddalena était écroulée, la tête sur les bras, sa longue chevelure rousse étalée en corolle sur la table de cuisine. Des sanglots secouaient encore ses épaules.

Entendant Julia, elle se redressa et agita de la main gauche un couteau dans sa direction, sans

grande conviction, elle recommença :

- Ne t'approche plus de moi, ne t'approche plus, je...

Elle ne finit pas sa phrase et sombra à nouveau dans une rafale de sanglots. Julia vint s'asseoir face à elle.

- Maddalena, je suis ici aussi prisonnière que toi, et non geôlière...

- Tu m'as vendue, Julia, comme ma mère. N'approche pas, dit-elle en continuant à agiter son couteau.

- Maddalena, tu sais d'où je...

- Tais-toi ! N'approche pas, j'ai dit !

- Très bien, répondit Julia excédée en se levant. Elle fit un pas vers Maddalena, ignorant totalement la menace du couteau et la gifla à la volée, d'un geste concentré et rapide, puis lui tourna le dos et sortit de la pièce.

Une fois arrivée dans le couloir, elle appela, sans trop savoir vers où se tourner. Il ne fallut pas longtemps pour que de la pièce du fond surgisse une femme âgée et vêtue de brun et de gris.

- Où est ma chambre ? demanda Julia sèchement

- Pardon ? Je...

- Vous ne seriez pas ici si votre ouïe n'était des meilleures, donc je vous conseille de me répondre rapidement si vous ne voulez pas vous trouver assourdie de manière certes temporaire mais néanmoins désagréable.

- C'est celle du milieu, madame.

Julia s'y engouffra et s'écroula sur le lit.

Elle y passa la soirée et ne fut interrompue que par l'arrivée de ses affaires personnelles. Elle constata que tout avait été emballé avec soin et se demanda si elle n'aurait pas préféré plus de brutalité. L'image d'Ercole pliant avec soin ses tenues et emballant ses livres, parfaitement détendu au sein de sa chambre la mettait finalement plus mal à l'aise que s'il avait agi sous le coup de l'urgence ou de la panique.

Elle s'endormit, gênée de cette image que même son cher Pétrarque ne put dissiper.

Elle ne sortit pas plus de sa chambre le lendemain.

Elle passa la matinée, immobile, sur son lit, se leva pour un repas qu'elle se fit servir sur la petite table d'appoint. Elle y resta assise tout l'après-midi, noircissant puis barrant rageusement page après page.

Le soir était tombé depuis un long moment lorsqu'elle parvint à une version apparemment satisfaisante. Le texte était court, concis : un unique paragraphe au centre de la feuille, encadré de formules de politesse anonymes.

Elle le plia avec soin et le glissa entre sa robe et son sein droit, aplatissant le tissu avec soin afin que rien ne paraisse. La nuit venue, elle cacha la missive avec soin en se déshabillant et la remis le lendemain à ce qui devint sa place.

Ce fut le lendemain également que Maddalena brisa le silence et vint se poster à l'entrée de sa chambre.

- Julia, je ne sais...

- Chère Maddalena... viens-tu à nouveau m'insulter ?

- Non, bien sur que non, je suis désolée. Mais après m'être retrouvée ici comme ça, après les remarques d'Ercole, je ne savais plus.

- Je comprends, Maddalena, et je te dois également des excuses. J'ai été assez maladroite pour que nous échouions ici. Crois que cela ne fut en rien ma volonté mais de mon fait néanmoins.

- Mais, alors c'est bien toi qui... ?

- Qui a menti à Ercole pour te protéger, oui, mais pas assez bien comme tu vois.

- Et ils t'ont enfermée aussi ?

- Bien sûr, je ne suis pas ici de mon plein gré, moi non plus. Et j'ignore même pourquoi on nous enferme ici, pourquoi on nous traite comme des prisonnières, des bagnardes, condamnées qui sait à perpétuité dans cette mesure décrépite. En as-tu la moindre idée ?

- Oui, je crois que... que je... commença la jeune fille avant de fondre en larmes.

Julia se leva et s'avança vers elle pour la prendre doucement dans ses bras. Elle serra la jeune rousse contre elle et plongea son visage dans sa chevelure.

- Pleure, pleure donc. Laisse-toi aller, il y a bien de quoi avoir peur.

Déconcertée par les propos alarmistes d'une amie qu'elle connaissait plus combative, Maddalena redoubla de sanglots, hoquetant et gémissant. Julia serra plus fort et colla ses lèvres à l'oreille de son amie : "On nous écoute, Maddalena, tu dois me promettre de ne rien me raconter de ce qui s'est passé l'autre nuit tant que nous sommes ici. Quoique je te demande. Et continue à gémir, ajouta-t-elle, constatant que, de surprise, Maddalena s'était tue. Les gémissements reprirent de plus belle, accompagnés de hochements de tête d'assentiment. Julia aperçut alors la femme de chambre de la maison, l'air inquiet, entrant dans la chambre. Elle eut l'impression que celle-ci ne s'était mise en mouvement que quelques instants auparavant, embusquée dans le couloir.

- Si vous voulez passer au salon, je vais vous faire chauffer une coupelle de vin pour vous remettre, fit-elle avec un sollicitude des plus crédible.

Julia décida de jouer le jeu de son mieux et toutes deux se retrouveront ainsi devant l'âtre du salon, Maddalena sirotant d'un air pensif une petite coupe de vin tiède. Julia pensa alors qu'au vu du temps qu'elles allaient peut-être passer ici, elle aurait sans doute eu meilleur compte à ménager leur géôlière et à en faire au moins d'apparences une alliée. Tant pis, conclut-elle, elle aurait à défaut quelqu'un sur qui passer ses nerfs sans scrupules, puisqu'au moins les allégeances de la vieille servante ne faisaient pas de doute.

Julia se tourna à nouveau vers son amie

- Comment te sens-tu maintenant ?

- Un peu mieux... mais j'ai peur.

- Peur de quoi ? De ne pas savoir comment sortir d'ici ?

- Heu... bien... oui, oui, d'y rester trop longtemps.

- Je ne vois qu'une possibilité, Maddalena... Tu as vu l'autre nuit quelque chose d'inconvenant, tu n'en as pas le souvenir du fait des chocs que tu as subi, ou par l'action bienveillante du Seigneur qui a voulu te protéger. Mais il va nous falloir retrouver cette mémoire pour sortir d'ici.

- Mais si je n'avais rien vu ?

- Cela me semble peu crédible. Il y a sûrement quelque chose, mais cela te semble peut-être sans conséquence pour le moment... Laisse-moi donc te guider. Te souviens-tu des personnes avec qui tu étais ce soir-là ?

- Heu... je ne suis plus très sûre, osa Maddalena avec un regard inquiet.

- Bon, tu n'étais de toutes façons pas seule. Une amie ? Une autre courtisane avec qui t'ébattre et semer la panique parmi les invités de Monseigneur ?

- Oui, oui, peut-être bien.

- A moins qu'il ne se soit agi d'un valet ou d'un homme de main pour assurer ta sécurité, un bas du front quelconque ?
- Heu, peut-être maintenant que tu le dis.
- Non, plus probablement une autre courtisane, cela semble t'inspirer plus directement. Bien, de laquelle peut-il s'agir ? Maria, la petite blonde aux taches de rousseurs ?
- Heu, peut-être...
- Non, vous vous seriez trop concurrencées de pâleur et de docilité. C'eut été insipide. Monseigneur a un goût plus sur que cela. Alba à l'inverse l'esclave maure de ce grand ami du Cardinal ? Cela t'évoque-t-il le moindre lambeau de souvenir ?
- Pas... pas vraiment pour l'instant.
- Je le craignais. L'autre Maria, la brune ? Tu sais, celle qui a de si gros seins que le neveu du Cardinal Orsini à failli s'étouffer dessous.
- Je... peut-être...
- Hmm, non, si tu avais été toute la soirée voisine de tels appâts, tu en aurais la mémoire. Hmmm, je sais ! Ne serait-ce pas la petite Émilie, la française avec qui tu t'entends si bien ?
- Heu, oui, p...
- C'est ça, c'est sûrement elle. Chaque fois qu'elle est là, vous êtes inséparables de toutes façons. Bien, nous avançons...

Maddalena lui lança un regard d'incompréhension, signalant en silence qu'il s'agissait effectivement de la vérité. Julia lui fit signe de se rassurer avant de se lancer dans une longue et infructueuse énumération des courtisans romains avec lesquelles l'irlandaise et la française aurait put alors entrer en contact.

Guidée de la même manière entièrement par Julia, Maddalena ne faisait qu'hésiter et confirmer les conclusions de son amie. De longues journées passèrent ainsi et Julia n'eut bientôt plus besoin de feindre la crispation et l'ennui. L'isolement et l'enfermement la rendait folle. Elle qui ne vivait que de bals et de verbe haut, voilà bientôt dix jours qu'elle se trouvait enfermée, seule avec une irlandaise certes charmante mais à la conversation limitée, surtout en les circonstances, et une marâtre assistée de deux valets débiles et libidineux.

Plusieurs fois, la servante fit les frais de sa frustration. Julia en vint même à lui lancer à la tête un chandelier, mais sans grand succès. Le lendemain, la rescapée du lancer de chandelier dut, sous des cris de "Vieille truie à la tête pleine de merde, j'en peux plus de ta face de gnome débile, vas leur dire que je te tuerais s'ils ne nous laissent pas sortir !", fuir le petit pavillon.

Et si rien ne changea ce jour-là, les deux prisonnières reçurent, deux jours après, une double visite qui, si elle les laissa dans un premier temps perplexes leur permit d'espérer à nouveau.

### XIII- Balthazar

Balthazar et Vittoria descendirent la colline à allure réduite, leurs chevaux étaient fatigués et nerveux d'avoir été sellés à nouveau alors qu'ils croyaient le repos venu. Balthazar tapotait nonchalamment l'encolure de sa jument pour la rassurer mais son esprit était visiblement ailleurs.

- Était-il si urgent de partir que nous ne puissions attendre demain ? chuchota Vittoria.
- Vous vouliez que je me réveille, non ? Hé bien nous allons voir si cela fonctionne... Vous comprendrez que cela ne souffre aucun retard. A mon age...

Vittoria acquiesça avec un sourire inquiet puis tourna à nouveau son regard vers la ferme. Elle était

cossue, ce que confirmait les nombreuses bougies que l'on voyait briller par les fenêtres. Plus rien ne bougeait à l'extérieur, il faisait déjà sombre mais on devinait dans la cour et les étages inférieurs une animation importante.

Quelques éclats de voix et bruits de cuisine commençaient à parvenir à ses oreilles, bientôt suivis d'odeurs bien plus savoureuses que tout ce dont ils avaient bénéficié sur la route. Sortant enfin des champs, ils tournèrent sur la route de terre qui prenait fin dans la cour de la ferme. Balthazar arrêta son cheval juste devant l'arche d'entrée de la cour et héla à pleine voix.

Ils n'attendirent pas longtemps avant qu'un jeune garçon arrive en courant.

- Pourriez-vous, jeune homme, annoncer à votre maître la venue de Balthazar de la Serna et de sa très pieuse fille, dit-il, provoquant un sursaut de surprise chez sa toute nouvelle descendante.

Sans un commentaire, le jeune garçon repartit en courant et disparut quelques instants au détour de la cour avant de revenir accompagné d'un homme plus âgé, musclé et habillé simplement.

- Monsieur, dit celui-là, c'est un honneur mais nous n'attendions personne ce soir...

- Je m'en doute, et je m'excuse de notre outrecuidance. Cependant, nous souhaiterions vous demander le gîte et le couvert pour la nuit afin d'éviter à la nature gracieuse et délicate de cette tendre enfant de subir les assauts délétères et anxiogènes de la campagne nocturne et potentiellement assassine.

- ...heu...

- Tout cela bien sur dans la plus grande des fraternités chrétiennes bien entendu, sans cependant qu'elle doive interdire dédommagement ou rétribution quelconque, sous quelque forme que ce soit. Ma préférence irait à une rétribution narrative si bien sur vous avez la grâce de n'y voir aucun inconvénient, hmmm ?

- Je... non, bien sûr. Je... si vous voulez bien confier vos montures à Martin, je vais vous annoncer, fit l'homme, quelque peu destabilisé.

Donnant le bras à Vittoria, elle-même assez peu à son aise, ils suivirent l'homme jusqu'au premier étage du corps de ferme où il les introduisit dans une pièce sobre mais spacieuse où quatre personnes étaient visiblement en plein repas.

Ne laissant pas un instant à leur guide pour les introduire, Balthazar l'écarta de l'épaule et s'approcha de leur hôte.

- Monsieur, fit-il avec une révérence des plus exagérées, je me dois de vous remercier avec la plus grande gratitude de votre exquise générosité. Vous ne pouvez savoir à quel point je suis soulagé de pouvoir éviter ainsi à Doña Vittoria de passer une longue et froide nuit au milieu de la boue et d'irascibles et sales bêtes sauvages. Qu'une fille de si noble naissance, fut-elle exilée de sa terre natale puisse être soumise à de telles épreuves ! Cette pensée même endolorit mon cœur de remords paternels et amers.

- Je... vous en prie, monsieur, cela n'est après tout que charité chrétienne.

- Ah, mais monsieur, si vous saviez comme de telles valeurs se perdent ! Tenez, dit-il en guidant Vittoria vers la table et lui tirant une lourde chaise en bois, il y a de cela à peine un mois, nous étions, hasards de l'exil, à l'approche de Naples. Raisonnant que le Roi de Naples, ainsi que vous le savez bâtard de sa très catholique majesté d'Aragon, dieu le garde, était de sang espagnol, comme l'est notre famille, je ne pouvais que penser qu'il nous accueillerait avec grâce et les honneurs dus à notre rang. Quoi de plus normal ?

- ...

- Mais, voyez-vous, le royaume de Naples est tombé bien bas, continua Balthazar en s'asseyant lui-

même face à Vittoria. En effet, nous rédigeâmes, et je dis nous car ma délicieuse enfant me fut d'un secours certain : sa graphie est des plus remarquables. Elle était en ceci louée comme une des plus prestigieuses pupilles de son tuteur, Alberto de Roja, peut-être le connaissez-vous pour ses sonnets lunaires et éthérées d'inspiration arthurienne ?

- Non, je...

- Ah ! C'est fort dommage, il faudra si nous en avons le loisir que ma petite Vittoria prenne le temps de vous montrer ses talents, et du même coup de vous faire découvrir cette merveilleuse poésie. Mais enfin, comme je le disais, ses talents nous servirent dernièrement à rédiger une lettre d'introduction auprès de sa très napolitaine majesté. Et je vous prie de croire que l'œuvre était très largement digne d'un bâtard royal, et même plus que cela comme la suite de cette péripétie le prouvera.

- Voulez-vous... ? commença le maître de maison avec un geste vers une servante avant d'être à nouveau interrompu par Balthazar.

- Très volontiers, cher maître, répondit Balthazar sans s'interrompre, servez, ma fille est affamée après toute cette route. Et vous aurez ainsi l'honneur de nous avoir servis bien mieux que ce soi-disant roi. De fait, il nous fit en réponse porter une missive griffonnée sur un vélin de misère presque troué, un torchon indigne même du plus bas des Hidalgos, une insulte puante pour les héritiers d'une lignée telle que la nôtre. Mais j'y pense, peut-être voudriez-vous voir la missive en question, vous vous rendrez mieux compte ?

- Je m...

- Vous avez raison ! Gardons de telles distractions pour après le repas. Place tant que nous sommes assis aux beaux discours et à l'esprit, deux éléments dont ce roi méridional manque cruellement. J'en veux pour preuve le texte même de cette pauvre missive, indigent de forme autant que de fond. Les quelques mots maladroits invoquaient comme motif d'un refus immédiat et brutal la présence en quantité d'invités de fort haut rang au sein de la demeure royale. S'ensuivant bien entendu le devoir pour le suzerain d'entretenir leur compagnie plutôt que la mienne. Mais savez-vous quoi ?

- Non...

- Vérification faite, car croyez-moi je ne suis pas homme à me laisser éconduire ainsi sans prendre soin de vérifier qu'au delà de mon orgueil, on ne cherche pas en plus à ternir mon honneur. Comprenez que, dans les contrées d'où je viens, c'est là grave affront, la plus mortelle blessure qu'un noble puisse subir. Ainsi, si le Roi me mentait, il me devait réparation, et au Diable son rang, je ne lui accorderais pas répit avant d'avoir vengé ce nom illustre et très ancien qu'est le mien. Savez-vous d'ailleurs que certains généalogistes lui prêté des origines parmi les compagnons de notre seigneur Jésus-Christ lui-même ?

- Mais ?

- Je sais, cela semble invraisemblable. Mais si cela vous intéresse, je ne manquerais pas de vous raconter ensuite comment j'ai acquis lors d'un voyage en terre sainte la quasi-certitude de ces origines. Pour le moment, laissez-moi revenir à notre insolent napolitain. Je fus dans un premier temps persuadé de son impolitesse puisque de rapides questions auprès des forces vives de la ville de Naples me confirmèrent qu'aucune délégation de rang notable n'avait été vue en ville depuis plus d'un mois. Je me pourvus donc de ma fidèle épée, dit-il en tapotant la lame qu'il avait toujours au côté, malgré les pleurs désespérés de ma trop sensible enfant, pardonnables cependant du fait de la mort récente de ma pauvre épouse. Nonobstant ces pleurs donc, je me dirigeai sans ralentir jusqu'au château royal et faisais appeler le chambellan. Homme de haute naissance et de sang

castillan, celui-ci me fit dès le premier instant excellente impression. Nous nous saluâmes avec grâce et correction puis il m'invita à lui présenter ma requête. Je lui exposais ainsi les motifs de mon mécontentement ainsi que ma volonté de laver l'affront, concluant en lui demandant de me dissuader de ce morbide projet s'il en avait le moyen. Il me demanda en quelle estime je le tenais et je lui répondis que son nom et ses manières m'avaient fait la plus parfaite impression; Il me renvoya le compliment, concluant que seuls de vrais gentilhomme pouvaient se reconnaître ainsi.

J'acquiesçai. Il m'offrit alors sa parole d'honneur que le Roi ne m'avait en rien menti et me demanda alors, par respect pour sa parole, de me désister de ce projet régicide. Bien que passablement estomaqué, je ne pouvais me permettre de douter d'un tel homme et dut ainsi rejoindre ma fille dans un état de perplexité dont vous devez être proche, non ?

- Et bien...

- Et bien ! Je n'aurais pas mieux dit ! Et bien il me fallut plusieurs jours pour percer ce mystère. C'est d'un garde royal en permission que j'obtins la clé de cette trouble affaire. En effet, le Roi de Naples, que j'hésite depuis à affubler du patronyme chrétien, a une bien étrange lubie. Non content de faire bien souvent exécuter ses ennemis et détracteurs, et je pense que sa cruauté est arrivée même à vos oreilles, ce dernier s'est prit de vouloir continuer à les narguer et les rabaisser même après leur trépas. Ainsi fait-il conserver leurs funestes dépouilles dans ses appartements et dîne-t-il régulièrement avec elles !

- Quoi ! Mais...

- N'est-ce pas ! J'ai moi-même eu des difficultés à le croire mais le fait est connu dans tout son royaume !

- Ce que vous me rapporter là est bien incroyable...

- Et pourtant, je vous assure qu'il est inutile d'en douter. Et ce n'est certes pas la plus incroyable de nos péripéties. Mais je vois que même Vittoria a fini de manger, peut-être pouvons-nous passer à coté ?

- Mais vous n'avez pas touché à votre assiette ?

- Ne vous inquiétez pas pour cela, je suis coutumier du fait. Pour tout vous dire, je préférerais si vous m'accordez cette grâce vous entretenir quelques instants en privé avant de reprendre mes récits pour le bonheur de tous.

- Et bien, pourquoi pas, nous pouvons passer à coté quelques instants avant que les autres ne nous rejoignent...

Ainsi l'homme, qui n'avais depuis l'entrée de Balthazar pas placé assez de mots pour dire ne serait-ce que son nom, guida Balthazar dans la pièce attenante dans laquelle un feu projetait une lumière vive et dorée.

Balthazar fit signe de la main à Vittoria et celle-ci suivit les deux hommes, admirant la manière dont son père temporaire avait envahi tout l'espace au point de s'en rendre maître.

La porte se referma sans bruit derrière Vittoria et, un peu gênée, celle-ci alla s'asseoir en retrait, sur une des chaises décorées alignées le long du mur.

Leur hôte s'était lui assis dans un des larges fauteuils faisant face à l'âtre. Il fit signe à Balthazar de prendre place face à lui, souriant bien qu'un peu dépassé par le débit et la présence de son interlocuteur. Il profita encore un instant du silence avant d'interroger son invité.

- Ainsi, vous souhaitez m'entretenir en privé ?

- Oui, je ne sais si je m'adresse effectivement à la personne appropriée mais un ami m'a indiqué ce lieu...

- Tiens donc et quel ami ?
  - Angelo.
  - Angelo, vous dites ? répondit l'homme, mais trop tard pour cacher entièrement une lueur de compréhension. Cela ne me dit malheureusement rien...
  - Ah, peu importe... je suppose que l'urgence de nos préparatifs a pu provoquer une certaine confusion. Toujours est-il que je fus un ami proche de Francesco de Pazzi, Dieu garde son âme, et qu'il est dit, bien que fort discrètement, que vous êtes dépositaire d'une part fort importante de son héritage.
  - Cela est fort possible monsieur, mais pour vous parler plus avant, je vais malheureusement devoir vous demander, comme on dit, de montrer patte blanche dit l'homme, prenant de l'assurance de mot en mot.
  - Ah ! Voilà qui est bien singulier, monsieur. Ma parole ne vous suffirait donc point ?
  - Je crains, monsieur, qu'en de telles affaires, il soit coutumier d'avoir recours à des justifications plus directement matérielles.
  - Mon honneur ne vous semble donc pas suffisant !
  - Monsieur ! Il me suffirait amplement mais je me dois de suivre les instructions laissées par Messer de Pazzi. Comprenez qu'il s'agit là tout autant d'une question d'honneur...
  - Hmm, admettons. Mais que vous faut-il alors ? Francesco ne m'a pas laissé de pouvoir signé de sa main et destiné à la récupération d'un héritage secret, sinon vous pensez bien que j'aurais procédé plus tôt et autrement.
  - Oui, bien sûr, mais il vous a sûrement laissé quelque chose d'autre, quelque chose de directement personnel...
  - Par exemple ?
  - Je ne sais, un héritage familial, un symbole...
  - Monsieur ! A quoi jouez-vous ? Dites-moi simplement la pièce que je dois produire !
  - Hé bien, monsieur, je ne le peux. Voyez, Messer de Pazzi, inquiet de ceux qui viendraient se repaître du cadavre de sa maisonnée, laissa des instructions pour le moins sibyllines. Ainsi, je sais comment reconnaître la validité de la preuve sans pouvoir prédire sa forme...
  - Voilà qui est bien inattendu, ne trouvez-vous pas, Vittoria ? fit Balthazar en se levant, commençant à arpenter la pièce.
  - Si, père, mais n'avez-vous aucune idée ?
  - Non, aucune, je crains qu'il ne nous faille donc abandonner l'affaire et profiter seulement de l'exquis accueil de notre hôte...
- Balthazar commença à s'incliner face à l'homme faisant mine de prendre congé.
- Monsieur de la Serna, attendez un peu, prenez le temps de réfléchir, Messer de Pazzi vous a sûrement laissé quelque chose...
  - Rien que sache.
  - Pas un bijou ? Un sceau ? Un ouvrage ? Quelque chose qui lui ait appartenu ? Ou même à sa famille ?

Toujours réfléchissant et se grattant la tête, Balthazar s'était approché du fauteuil de son hôte et lui faisait face. En un seul mouvement, son poing s'enfonça dans le sternum de ce dernier, qui, soudain blanc et suffoquant, se plia en deux. Balthazar, de la main gauche, le saisit par les cheveux et le redressa. De la droite, il avait sorti sa dague, qu'il posa tranquillement contre la pommette de son interlocuteur. Le visage de Balthazar n'avait pas changé d'expression, son regard restait songeur et

un peu distant. Son interlocuteur était blême et tremblant, mais moins pâle cependant que Vittoria, figée sur sa chaise et dont les mains s'étaient crispées sur les plis de sa robe.

- Cher ami, dit Balthazar, je vais être aussi clair que possible : n'essayez pas d'appeler à l'aide, expliquez-moi les dessous de cette affaire, et nous resterons amis, vivants et détendus.

- Mais... mais... monsieur ! Qu'est ce qui vous prends ? Je n'ai rien à vous raconter ! dit l'homme d'une voix aigüe. Si vous en avez après mon argent, je...

- Non, dit Balthazar en posant sa lame sur l'oreille de son interlocuteur, plaquée le long de la tempe. Ne faites pas semblant.

- Mais enfin, je ne fais semblant de rien !

- Très bien, dit Balthazar. Posant un pied entre ses jambes, sur le fauteuil, il lui renversa la tête et commença à découper très lentement son oreille. L'homme hurla alors que le sang commençait à couler le long de son cou. Balthazar s'interrompt le temps de lui plaquer la main sur la bouche.

- Faites-moi signe de la main quand vous voudrez parler.

- Balthazar, s'il vous plait, arrêtez, gémit Vittoria toujours figée sur sa chaise. Balthazar l'ignora mais alors qu'il recommençait à faire progresser sa lame, l'homme à mit à gesticuler en tous sens. Balthazar releva la main de sa bouche et la dague de son oreille. Il essuya sa larme dans un large mouchoir, qu'il tendit ensuite à l'homme :

- Appuyez fort, les saignements devraient cesser assez vite, conseilla-t-il.

Il s'assit ensuite dans le fauteuil qui lui était attribué, allongea ses jambes et se tourna vers son hôte.

- Bien, c'est maintenant à vous de nous raconter une belle histoire. Nous vous écoutons.

L'homme tremblait encore mais après quelques profondes inspirations, il commença.

- Je suis acteur... C'est un rôle, on m'a embauché pour, c'est tout.

- Qui ?

- Un moine, un des confesseurs qui accepte de recevoir des acteurs, entre autres. Un petit nerveux, cheveux très noirs... Angelo, justement, celui dont vous parliez sans doute...

- Petite cicatrice à la commissure droite des lèvres ?

- Oui.

- Quelles instructions exactes vous a-t-il donné ?

- Je devais m'assurer que vous possédiez bien une bague ayant appartenu aux Pazzi. Avec une pierre noire. Je devais prétexter une vérification pour un héritage. Mais il devait revenir me voir juste avant pour me préciser l'affaire, me détailler votre état d'esprit et la manière de procéder. Et vous deviez venir seul...

- Rien d'autre ?

- Je... je ne crois pas, monsieur.

- Qui étiez-vous censé être ?

- Oh ! Pardon, j'étais un des hommes de confiance de Frederico Montefeltro, le Duc d'Urbino. Enfin... un descendant ou un assistant de, au vu de mon âge.

- Et pourquoi Montefeltro ?

- Et bien, il était censé être l'homme auquel les Pazzi faisait confiance... je dois dire qu'on ne m'en a pas dit plus. N'est-il pas censé être un proche des Pazzi, quelqu'un de confiance ?

- Pas directement, mais il pouvait l'être par des biais trop exaltés et trop sensibles pour que je souhaite les discuter avec vous. Rien d'autre ?

- Non, non, c'est tout.

- Et combien vous paie-t-il, ce moine ?

- Il... il m'a promis la rédemption, et de me trouver une place dans une grande maison...
- Bien, fit Balthazar, soudain plus sec en se levant. Il tira de sa bourse deux pièces argentées et lui tendit. Je vous conseille vivement, à notre instar, de quitter cette bâtisse dans la nuit et la plus grande discrétion. A moins que vous ne souhaitiez découvrir une autre facette de votre ami abbé...

Balthazar allait sortir en même temps que l'acteur, qui continuait à tenir serré contre son crane le mouchoir sanglant, lorsqu'il aperçut le visage de Vittoria. Sur chacune de ses joues coulait lentement une larme et son regard restait fixé sur le fauteuil où, quelques minutes avant, le faux avoué était justement en train de. Balthazar laissa ce dernier filer et s'approcha à petits pas de la jeune fille pour finalement s'agenouiller devant elle. Il lui prit les mains, la forçant à lâcher ainsi sa robe mais elle ne baissa pas le regard.

- Vittoria, je vous présente toutes mes excuses, je...
- Comment cet excrément a-t-il osé ! Comment a-t-il pu me mentir ainsi ? Me faire espérer alors qu'il ne voulait de moi que pour vous amadouer ? Je suis une idiote...
- Ne vous blâmez pas, Vittoria, Angelo a toujours eu un don pour tromper les autres.
- Je vais le tuer, fit-elle, se levant soudain.
- Non, répondit Balthazar d'un ton définitif.
- Et pourquoi non, je vous prie ?
- Parce que comme il le dit si bien, c'est mon ami. Je le tuerais donc moi-même quand le moment viendra, s'il vient. Et parce que vous avez déjà trop tué.

#### XIV- Julia

Le temps était à la pluie, une sale petite pluie fine et déprimante. Julia était postée à la fenêtre et regardait, de l'autre côté du jardin, le palazzo Della Rovere, essayant par la force de son esprit d'en faire surgir un visiteur, n'importe qui.

Elle y était depuis l'aube, sans succès jusque là. Elle n'avait pas le courage de se lancer à nouveau dans une longue et fastidieuse conservation avec Maddalena.

Elle préférait laisser l'irlandaise paresser au lit, ça lui faisait des vacances. Des vacances qu'elle passait à regarder tomber la pluie et à se demander si elle allait s'en sortir, si elle avait fait le bon choix. On sait ce qu'on laisse, jamais ce qu'on va gagner, se disait-elle. Elle laissait un protecteur riche et puissant mais voué à l'abandonner et à la laisser sombrer sans grande compassion dès qu'elle ne plairait plus assez. Et elle y gagnait, outre beaucoup d'incertitude... un peu plus d'incertitude encore, assorti d'espoir, tout au moins essayait-elle, les bons jours, de s'en persuader. Elle ne savait vraiment pas. Elle jouait sa vie sur la bienveillance et la parole d'un garçon de dix-sept ans. Cardinal, banquier et fils de prince : il n'était certainement pas naïf et il savait forcément mentir, ce qui n'était pas seulement rassurant. De toutes façons, il n'y avait plus qu'à attendre, trop tard maintenant pour faire demi-tour.

D'abord, elle ne les vit pas. Puis elle crut qu'il s'agissait d'un mirage provoqué par ses vœux obsessionnels. Mais elle dut se rendre à l'évidence : il s'agissait bien de deux hommes, bravant la pluie en direction du pavillon. Le premier sautillait pour éviter les flaques et semblait accablé par la pluie qui souillait son vêtement coloré, le second marchait à pas lourd, indifférent au déluge tant qu'à la boue. Il était vécu de gris, sobre. Julia reconnut vite Ercole en celui-là. Il lui fallut par contre

attendre que l'homme qui le précédait soit plus prêt pour distinguer son visage. Elle savait le connaître mais n'arrivait pas à l'identifier plus clairement. Puis, sous les boucles blondes, elle aperçut deux yeux bleus et un visage allongé : Flavio ! Que venait faire ce gosse insistant et maladroit ici ? Elle ne lui connaissait pas d'affinités directes avec son protecteur... Bien sur, Flavio était un neveu Orsini, et sa famille, puissante dynastie romaine, comptait plusieurs cardinaux qui œuvraient sans doute souvent en lien avec Monseigneur Della Rovere, mais ils étaient loin d'être alliés, et dans cette affaire ? Cela compliquait singulièrement les choses.

Julia n'eut cependant pas longtemps pour y réfléchir : Flavio venait de franchir la porte d'un bond et commençait à s'ébrouer. Le voyant ainsi se décharger de pluie avec toute la grâce et la retenue d'un jeune chiot, elle se demanda ce qu'espérait la puissante famille Orsini en l'envoyant comme émissaire. Elle avait connu des agents se donnant des allures de maladroit, mais à ce point...

Elle le salua avec retenue, mais la réponse du jeune homme fut au contraire pleine d'enthousiasme voire d'affection et il ne fut pas loin de se jeter à son cou.

Julia avait fait un pas en arrière mais ce fut l'entrée d'Ercole qui ramena Julia et Flavio à plus de sobriété.

Il salua Julia très formellement avant d'annoncer, en gardant le regard fixé sur elle.

- Monseigneur a bien voulu accéder à votre requête et a ainsi fait déranger Monsieur Orsini pour vous tenir compagnie cet après-midi.

- Faites-lui savoir, répondit Julia après une courte seconde d'hésitation, que j'apprécie grandement son geste et que je prendrais garde à ne pas laisser Monsieur Orsini.

- Oh, Julia, tenta d'intervenir Flavio avant d'être interrompu sans précautions par Ercole.

- Je lui transmettrais. Mais je ne vais pas vous déranger outre mesure, je sais que vous avez beaucoup de choses à vous dire et je ne doute pas que le personnel de maison saura prendre soin de vous. Aussi vais-je seulement jeter un œil à votre malade et vous laisser seuls.

- Vous avez certainement raison, Ercole, au plaisir.

Julia se tourna vers Flavio et ressentit un vrai soulagement : le jeune homme était une vraie distraction, une récréation à lui seul. Il semblait un peu emprunté mais impatient de plaire et de faire de son mieux. Elle l'emmena jusqu'au salon et le fit asseoir face à la cheminée, prenant place dans le fauteuil à ses côtés. Heureux de la chaleur, il étendit ses jambes, posant ses pieds bottés et mouillés sur le rebord de l'âtre, et sourit à Julia. Dans leur dos, la gouvernante entra et se plaça avec une discrétion toute professionnelle près de la porte, attendant des instructions.

- Julia, commença Flavio, je me dois de vous remercier pour cette invitation, je suis réellement flatté, je ne pensais que vous me feriez si vite un tel honneur. Enfin, bien sûr, j'ai fait mon possible pour vous faire voir l'estime en laquelle je vous portais mais...

- Mais je n'ai jusqu'à aujourd'hui pas vraiment fait preuve d'intérêt, hmmm ?

- Et bien, oui, enfin je ne savais trop si...

- Vous êtes jeune et souvent très maladroit, Flavio, je me dois de vous le dire.

- Ah. Heu.. Oui, je suppose, mais, heu.

- Ceci étant, c'est un plaisir réel plaisir de vous voir aujourd'hui, vous pouvez me croire.

- Oh, c'est un plaisir partagé ! Et puis, quand j'ai su avec quel dévouement vous vous attachiez à veiller cette cousine de Monseigneur Della Rovere, isolée ainsi, et qu'il me laissa entendre que ma compagnie aurait pu vous être d'un quelconque secours, pensez ! Je ne pouvais que me précipiter.

- Et c'est on ne peut plus gracieux de votre part. Surtout quand on connaît les rapports de votre famille avec celle de Monseigneur. Votre oncle ne va-t-il pas vous en vouloir ?

- Oh, ne vous inquiétez pas, il n'a pas été mis au courant. Non, justement, monseigneur, enfin Ercole plus exactement, m'a fait savoir la vraie raison de votre présence ici. Et comme il ne s'agit en rien d'une question politique, il nous a semblé plus sage de ne pas la compliquer plus que nécessaire.

- Oui, je comprends. J'imagine qu'en grandissant dans une famille telle que la vôtre on apprend vite à faire la part des choses entre les affaires politiques et les affaires plus personnelles ?

- Oui, bien sûr. Enfin... en ce qui me concerne, j'essaie surtout de rester loin de la politique, et c'est uniquement pour cela que j'ai appris à prendre la mesure de telles affaires.

- Hmm, cela doit être difficile de les reconnaître à coup sûr sans s'y impliquer, non ?

- Certes, mais, sans vouloir me glorifier indument, j'ai un certain talent pour cela, et pour savoir quand il est bon de faire confiance aux gens.

- Tiens donc ?

- Oui, vous voyez, par exemple ce bon Ercole, le valet de monseigneur della Rovere, j'ai tout de suite senti l'inquiétude spontanée quand il vous évoquait, son dévouement pour votre bien-être et celle de la malade. Il faut simplement, je crois, savoir le cœur des gens simples, du peuple. Eux ne s'impliquent pas comme les grands dans ces questions politiques.

- C'est certainement une leçon que je chérirais...

- Sans vouloir en rien vous offenser, je crois que cela vous serait d'un certain bénéfice. Je crains, pour tout dire, que la fréquentation de trop de princes n'ait terni votre âme, qu'elle ne vous ait fait oublier que le reste du monde est bien plus simple et généreux que leurs machinations ne vous le laissent penser.

Il fallut de longues secondes à Julia pour répondre. Non qu'elle eut manqué de ripostes mais les circonstances lui interdisaient toutes celles qui se présentèrent spontanément à son esprit. Ainsi fixa-t-elle les braises d'un air absorbé avant de trouver un sourire et une réponse appropriée.

- Flavio, je crois que vous avez plus raison encore que vous ne pensez. Si seulement je pouvais, comme vous m'y invitez, vous rejoindre dans ce monde à la fois plus simple et plus souriant que vous habitez...

- Dites-moi seulement ce qui vous en empêche, Julia, et j'abattrais tous ces obstacles pour que vous puissiez me rejoindre ! S'il vous plait, faites m'en la demande !

Et Julia fut, un instant, vraiment tentée d'obtempérer. Puis elle pensa à ses chances de survie, et à celles de Flavio, le cas échéant. Cela la ramena immédiatement à la sobriété. Et à certains calculs.

Elle fit donc signe au jeune homme de s'asseoir face au feu, dans le grand fauteuil qui était souvent celui de Maddalena, puis signala qu'il serait bienvenu qu'on les serve maintenant.

Julia prit son temps, réfléchit, relançant régulièrement le jeune Orsini d'un demi-sourire enjôleur. Elle détournait les yeux dès qu'il esquissait un geste vers elle ou le début d'une parole. Elle joua avec plaisir ces allers-retours, vocabulaire de séduction qu'elle maîtrisait parfaitement, et cela la détendit plus qu'elle n'aurait cru. Ce qui n'était à l'origine qu'un moyen de temporiser lui devint d'un grand agrément. A nouveau, elle était en contrôle de la situation, elle retrouvait cette emprise qui lui importait tant, cette unique compétence qui lui donnait assurance, pouvoir et valeur. De tenir à nouveau un homme ainsi, elle se sentit respirer à nouveau, effacer les murs de cette prison. Elle soupira.

- Flavio, vous ne pouvez savoir à quel point votre visite m'est déjà bénéfique !

- Vraiment ! ? Mais, nous avons à peine.....

- Vraiment, Flavio, vous pouvez me croire. Et peu importe en ce qui me concerne que nous n'ayons

qu'à peine...

Elle laissa traîner ce dernier mot avec langueur, lui lançant un regard joueur sous des paupières à demi-closes.

- Julia, s'exclama le jeune homme, se tournant vers elle et mettant le genou à terre. Sachez qu'à moi non plus, il n'importe en rien que... que... Votre présence seule me suffit, je ne suis pas de ceux qui, de...

Julia lui prit la main, se penchant en avant. Flavio rougit du décolleté plongeant offert ainsi à son regard et fit d'héroïques effort pour l'en détourner.

C'est alors que la porte du petit salon s'ouvrit et que revint la servante de la maison, portant un plateau chargé de boissons, de pain et de fromages. Flavio rougit et fit mine de se relever mais Julia le maintint des mains et du regard.

- Flavio, fit-elle d'une voix étouffée, si seulement... puis elle tourna le regard vers la servante qui arrivait à leur hauteur pour déposer son plateau.

- Votre attention au bien-être de vos hôtes, et particulièrement à leur intimité, est une fois de plus appréciée.

- Vous être trop bonne, madame, répondit-elle d'une voix froide, je ne vis que pour servir.

- Pensez que d'autres vivent pour plaire, lança Julia à son dos alors qu'elle retournait en cuisine.

- J'y pense souvent, madame, grâce à vous, et me souviens comment on les nomme, conclut la vieille servante d'une voix fielleuse avant de disparaître dans la cuisine. Julia nota que la porte en était restée ouverte entre les deux pièces, ce qui, finalement, la soulagea. Une touche de simplicité bien venue, somme toute. Elle réprima un petit sourire avant de réaliser qu'elle avait laissé Flavio à genoux sans lui prêter attention un peu trop longtemps.

- Comme vous le voyez, s'excusa-t-elle, les conditions de vie ici sont loin d'être idéales.

Flavio ne sembla même pas comprendre ce dont elle parlait, il la fixait avec avidité.

- Si seulement quoi, Julia, osez-vous le dire ?

Ferré et bien ferré, se dit Julia. Elle rosit sans grand effort et fit un instant mine de se détourner.

- C'est difficile pour moi, Flavio, mon cœur aimerait être libre mais, vous le savez, il ne peut l'être comme le vôtre, je ne suis pas née ainsi favorisée.

- Mais s'il était libre, que dirait votre cœur ?

- S'il était libre ? Je ne sais, vous devriez, dit-elle en amenant sa main à elle, tenter de le deviner vous-même.

En finissant sa phrase elle posa la main du jeune homme bien à plat sur son sein gauche. Il devint écarlate et muet du même coup.

- Sentez-vous mieux mon cœur, maintenant, mon ami ?

Il hochait la tête interdit et inquiet.

- Et devinez-vous mieux, à ses vifs battements, où il pourrait souhaiter aller se réfugier ?

Il opina à nouveau, plus fermement maintenant. Doucement, elle guida alors ses doigts un à un pour entourer son sein. Et, plus particulièrement, elle guida son majeur, puis son annulaire, à la naissance de cette courbes pour les y faire tracer les contours d'un petit rectangle de papier, niché sous le tissu. Sur le visage du jeune homme se dessina à nouveau une vive inquiétude.

- Vous êtes inquiet, Flavio, et je veux que vous sachiez que je partage cette inquiétude. Comment donner à nos cœurs ce qu'ils désirent, n'est-ce pas là notre dilemme ?

- Si, si, mais je...

- Je vois moi, que si vous en avez le désir, la solution est à portée de votre main.

- Oh, mais alors...

- Mais alors pourquoi ne pas se précipiter ? Pensez aux apparences, Flavio. Pensez aux regards qui pourraient se porter sur nous, dit Julia avec un rapide coup d'œil aux cuisines, moi courtisane et vous Orsini. Les prédateurs de la cour crieraient à la mésalliance. Il nous faut les approcher avec plus de finesse en un premier temps.

- Je pense vous comprendre, Julia, mais croyez-vous que cela suffise.

- Sait-on jamais en de telles affaires ce qui suffira ou non, mon jeune ami, lança-t-elle avec une sourire canaille. Je sais seulement qu'il s'agit d'un nécessaire premier pas. Un premier acte somme toute.

- Oui, un premier acte, répondit le jeune homme en souriant. J'ai toujours eu l'impression que vous feriez une splendide héroïne de théâtre, Julia, vous en avez la noblesse et la grâce.

- Vous me flattez, Flavio, et je vous en remercie. Je pourrais d'ailleurs vous renvoyer le compliment car on m'a dit le plus grand bien de votre délicatesse et de votre doigté, finit-elle avec un regard amusé vers sa main, toujours saisie de la moitié de sa poitrine.

- Madame, c'est alors avec délicatesse que je volerais de votre bouche un unique baiser.

D'un sourire Julia l'invita à s'exécuter. Elle suivit avec attention les doigts du jeune homme passant sous son corsage en quête de la missive et fut agréablement surprise de leur douceur car ce fut malgré tout, vraiment, une caresse.

Et tout autant ce baiser, son millième pour de faux, lui fut d'une douceur qu'elle n'attendait pas et ne réalisa qu'après coup, ou presque.

- Monsieur, lui dit-elle alors qu'elle se redressait, votre réputation est mensongère en diable : vous valez mieux qu'on croit.

- Madame, répondit-il, les yeux encore flottants, je ne peux malheureusement vous retourner le compliment, votre réputation étant extravagante, au point de provoquer souvent l'incrédulité. Mais je dois par contre dire que de tels doutes ne m'habiteront plus.

Ce fut Julia, qui, la première, détourna ensuite le regard. Il se posa sur le plateau garni de boissons et de nourriture. Elle interrogea de la tête le jeune homme.

- M'accompagnez-vous ?

- Madame, ce serait avec grand plaisir, mais je ne peux rester maintenant, me rasseoir, attendre même en votre compagnie. J'ai goûté au paradis. Comment pourrais-je maintenant me reposer au lieu d'en chercher les clés ?

- Je vous comprends. Puissè-je seulement vous accompagner...

- Madame, sachez que je ne vous admire que plus de rester encore au chevet de votre amie, et que c'est grande joie pour moi d'épauler seul cette tâche.

- Je vous en suis immensément reconnaissante, Monsieur Orsini, et la perspective de votre retour me rends plus supportable ce départ si rapide.

- Je vous reviendrais vite, soyez-en certaine, Julia, dit-il en s'inclinant très bas. Il tourna ensuite les talons et partit à grands pas, la cape oubliée témoin le plus flagrant de son agitation.

A peine avait-il franchi la porte que retentirent de la cuisine des applaudissements sporadiques.

Julia se retourna pour voir Ercole apparaître dans le cadre de la petite porte, frappant lentement dans ses mains.

- Bravo, Julia ! Bravo. Du grand art ! Te sens-tu mieux après avoir ainsi réduit à merci cet enfant, après l'avoir préparé à ce qui sera sans doute la plus brutale et douloureuse déception de son existence ?

Julia se mordit les lèvres en fixant Ercole. L'homme de main vint s'écrouler dans le fauteuil qu'occupait Flavio encore récemment et rapprocha ses pieds du feu.

- Je dois bien dire, répondit Julia, que cette discussion me fut des plus plaisantes, et que le fait de pouvoir manipuler ce jeune homme en fut un plaisir central.

- Et dire que tu t'offusques de mes activités, Julia, fit-il en riant à demi, qui la paille, qui la poutre, je me le demande.

- Moi, je ne tue personne !

- C'est vrai. Mais la mort est parfois miséricorde.

- Oh tais-toi ! Je n'ai aucune envie de ce genre de discussion.

-Mhhh, très bien, Julia. Alors soyons rapides. Je ne peux que constater le peu de progrès avec Maddalena. Malheureusement.

- Il y en a cependant, même si je doute que le fait de te revoir puisse aider. Elle a de toi un effroi presque religieux.

- Elle est jeune et impressionnable voilà tout.

- Elle est aussi compliquée, traumatisée et au bord de la folie, Ercole, j'espère que tu le réalises.

- Oui, et je le regrette, car alors nos recours se réduiront à bien peu de choses.

- Et tu le regrettes ? Tes scrupules n'ont pas toujours assez l'accent de la vérité, Ercole.

- Peut-être est-ce seulement que tu ne l'entends pas.

- C'est vrai, Ercole, je n'entends pas qu'un assassin...

- Suffit ! jeta-t-il en se relevant. Je vais te laisser, je n'ai à mon tour pas envie de cette conversation.

- Tu prendras en partant la cape de Monsieur Orsini, tu veux bien ?

- Ah ! C'est vrai, ton bon cœur te ferait regretter qu'il ne tombe malade avant la mise à mort...

- Crois-le ou non, Ercole, mais je regretterais vraiment qu'il succombe à la maladie avant que j'en ai fini avec lui !

- Mais je te crois, Julia, justement. Si tu savais la tournure que prennent ses conversations en sachant quand tu dis vrai, c'est un tout autre sens et un tout autre plaisir.

Oh, mais je le sais, mon bon Ercole pensa-t-elle, et je ne pourrais y penser plus que je ne le fais déjà lorsque je t'adresse la moindre parole.

## XV- Balthazar

Le soleil se levait avec majesté au-dessus des champs vallonnés de Romagne, baignant les chemins et les crêtes d'une douce lueur dorée. Deux chevaux franchissaient une colline des plus humbles et l'un des cavaliers faillit tomber de sa selle, rattrapé par un sommeil qui guettait depuis plusieurs heures. L'autre cavalier le rattrapa par l'épaule.

- Vittoria, chuchota-t-il, restez encore éveillée une heure et nous nous arrêterons.

- Hmmm, bien sûr, excusez-moi, répondit la jeune fille, se frottant les yeux et se donnant de petites gifles.

Elle se retourna ensuite et scruta la campagne qui se réveillait.

- Ne croyez-vous pas qu'il puisse nous rattraper ?

- Qu'il le puisse, c'est probable, encore qu'il lui faudra sans doute quelques heures pour comprendre vers où nous sommes partis, voire plus si son acteur à réussi à fuir. Mais qu'il le veuille ? Non, pas comme ça.

- C'est-à-dire ?

- C'est à dire que vous avez raison de le chercher derrière vous, mais pas au lever du jour en terrain dégagé. Maintenant qu'il sait que nous ne le croyons plus, quel autre recours ?
  - Je continue à penser que vous le noircissez exagérément...
  - Je ne dis pourtant que la vérité.
  - Comme dans toutes vos histoires, n'est-ce-pas ?
  - Haaa, comme dans celles qui importent en tout cas. Et sachez que même si, dans les autres, j'enjolie parfois, je ne mens cependant que rarement.
  - Oui, père, fit Vittoria avec un sourire malicieux.
  - Oh ! Il a menti d'abord ! Et plus que moi, d'ailleurs. Au moins ai-je eu la correction de me présenter sous ma vraie identité !
  - Vous êtes donc noble ?
  - Oui, mais n'en tirez là aucune conclusion hâtive. Cela a encore moins de sens chez moi que dans la plupart de vos villes italiennes où les marchands et les banquiers ont pris le pouvoir et les descendants des plus hautes lignées n'ont plus qu'à leur servir de soldats, de gendres ou de distraction.
  - Vous regrettez votre rang ?
  - Non, ma lignée, comme bien d'autres, a plus que mérité d'être là où elle est aujourd'hui. J'en suis le meilleur exemple d'ailleurs, me verriez-vous comte ?
  - Hé bien...
  - Moi non plus. Mon seul regret est de savoir nos terres aux mains des maures. Mais avec l'aide de Dieu, elle ne le seront plus longtemps.
  - Tiens, vous avez retrouvé à notre seigneur une place dans votre Panthéon ?
  - Leurs majestés très catholiques Ferdinand et Isabelle se sont donnés assez de mal pour s'assurer de sa présence. Ce serait leur faire affront que de leur refuser, même en parole.
  - Fidèle au roi alors que vous avez abandonné Dieu, je suis surprise !
  - Lui au moins ne prétends pas à l'infaillibilité, ni ne me fis promesse qu'il ne tint !
  - Je n'ai jamais eu la grâce d'entendre promesse de notre Seigneur. Vous êtes bien privilégié d'en avoir un jour été si proche !
  - Grand bien vous face de garder cette distance ! répondit Balthazar de manière définitive avant de se mettre à étudier attentivement le paysage, visiblement peu enclin à reprendre la conversation. Vittoria le considéra un moment, observant son dos qui s'était vouté un peu plus, et la ligne de ses épaules, toujours musclées mais fatiguées et lasses.
- Elle lui laissa quelques minutes de silence avant de relancer :
- Où allons-nous, Balthazar ? d'une voix retenue et polie.
  - A Urbino, mais pas aujourd'hui, la demeure de Messer Frederico est trop loin d'ici.
  - Mais le Duc Frederico n'est-il pas mort ? Je croyais avoir entendu que.
  - Il l'est, il l'est, mais cette demeure et ce Duché restent les siens. C'était un des hommes les plus remarquables qu'il m'ait été donné de connaître, un génie comme il en est peu.
  - Oui, enfin, c'était un condottiere, dit Vittoria sans pouvoir cacher complètement le mépris qu'elle associait au terme.
  - Ah, il était le premier des condottieres, le plus grand de tous, plus grand peut-être même que Colleoni, même si on le statufia moins. Son armée était crainte de tous, et je ne l'ai jamais vu échouer. Il fut longtemps un des alliés les plus solides de sa sainteté et mena pour le Saint Siège bien des combats.

- Ce que je résumerais par : il tua beaucoup et en fut bien récompensé.
- Ah, Vittoria, si seulement le monde était aussi naïf que vous le peignez... Frederico n'était pas un tueur, ou pas seulement malgré les apparences. Savez-vous qu'il n'avait qu'un œil et qu'une moitié de nez, héritage d'un coup d'épée malheureux dans sa prime jeunesse ? Son visage en était certes moins charmant mais cela n'en faisait pas, loin de là, une brute. Car, outre un talent certain pour la politique qui lui permit d'obtenir domaine et titre, Frederico était surtout un esprit fin et cultivé !
- Cela semble bien farfelu !
- C'est ce que disaient tous ceux qui le rencontrait pour la première fois : qu'un soldat au visage si frustré puisse cacher une âme d'artiste, voilà qui semblait abracadabrant ! Et pourtant... pourtant Frederico s'employa à établir sur son domaine autant d'artistes et de savants qu'il pouvait. Il fit édifier une des plus grandes et des plus riches bibliothèques de la péninsule. Et, lorsque les affaires des armes le lui permettait, il entretenait une cour d'un esprit et d'un raffinement que lui jalouaient même les princes de Rome.
- Et c'est pour rendre hommage à cet illustre Duc qui sut transformer le sang des soldats en œuvres et en bibliothèques que nous nous rendons à Urbino ?
- Oui, en tout cas en ce qui me concerne. Mais pas seulement. Vous avez entendu comme moi ce qu'a dit notre ami acteur ?
- Oui, mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'il ne s'agit pas de mensonges, tout autant que le reste ?
- Ce pourrait en être, je vous l'accorde. Mais d'une part, je ne vois pas pourquoi Angelo aurait élaboré des mensonges si approfondis et a priori inutiles, même si sa méfiance habituelle pourrait tout à fait être une justification suffisante. Et d'autre part, je trouve l'idée de Montefeltro en tant que garant de secrets des Pazzi aussi inattendue que convaincante.
- Et pourquoi donc ?
- Parce que Montefeltro était un homme de parole sous la protection du Saint Siège et qui ne fut officiellement impliqué en rien dans la conjuration.
- Mais ?
- Mais toutes ses accointances politiques auraient dû l'amener à participer. Ce rôle de gardien, d'assureur si vous préférez lui conviendrait donc parfaitement.
- Et vous n'y aviez pas pensé ?
- Jusqu'à peu, je croyais, comme tout le monde que toutes les richesses des Pazzi avaient été saisies par le gouvernement Florentin, c'est-à-dire par les Medici, puisque les deux sont conjoints. Mais comme je le disais, l'idée est assez convaincante. Au pire, nous aurons simplement l'occasion de visiter Urbino, ce qui n'est pas si désagréable.

-o-O-o-

Pendant plusieurs heures, ils continuèrent ainsi, sans interruption, ménageant leur monture par une allure modérée mais mettant autant de distance que possible entre Angelo et eux. Ils se rapprochèrent ainsi doucement de la côte, apercevant parfois au loin l'Adriatique et croisant de plus en plus souvent de petits cours d'eau qu'il fallait bien nommer fleuves.

C'est, en milieu d'après-midi, alors que la chaleur les faisait transpirer tous deux, qu'ils décidèrent de stopper. Balthazar amena les chevaux boire au bord de l'eau alors que Vittoria tentait sans grand succès de délasser ses muscles. Il détourna rapidement le regard lorsqu'elle commença à se masser les reins et les fesses, collant le tissu à la chair et en dessinant trop clairement les volumes. Gêné, le

vieil homme rougit. Il était ému de sa beauté, de sa jeunesse, et il s'en voulait de ne pas savoir la considérer plus froidement.

Il s'occupa un moment à installer les chevaux à l'écart, à proximité de hautes herbes qui leur servirait de fourrage. Il essaya de chasser de son esprit toute pensée charnelle. Il se rappela que la jeune fille avait la moitié de son âge, qu'elle pourrait aisément être sa fille. Tout cela n'eut qu'un effet modéré : son cœur ne battait pas moins vite mais son visage était plus rouge, sa honte plus vive d'être ainsi dominé par ses émotions. Alors il repensa à son enfance, à ce qu'elle lui avait raconté et surtout à ce qu'elle n'avait pas dit mais qu'elle avait sûrement vécu. Subi. Cette pensée le ramena à plus de sobriété, lui redonna cette place de protecteur un peu coupable qu'il pouvait tenir bien plus facilement, plus confortablement, dans laquelle il s'oubliait en partie.

Il revint vers elle. Elle était pieds nus, dans l'eau jusqu'aux chevilles et l'observait d'un air suspicieux.

-Balthazar, demanda-t-elle, est-ce que je peux vous faire confiance ?

- Je l'espère, oui. Je ferais en tout cas tout pour.

- J'aimerais me baigner, je suis moulu de toute cette route. Et sale. Et je voudrais moi l'assurance que vous vous comporterez en gentilhomme, que vous êtes, et non en mercenaire que vous êtes également. Qu'en dites-vous ?

Que rien ne me sera épargné, pensa-t-il., Angelo avait peut-être raison, ce voyage est mon chemin de croix vers la rédemption.

- Vous avez ma parole, dit-il. Dois-je vous laisser ?

- Je préférerais ne pas rester seule, et je ne vais de toutes façons pas me dévêtir complètement.

De fait, la jeune fille garda la longue chemise de toile blanche qu'elle portait sous sa robe et qui la couvrait jusqu'à mi-mollets. Elle entra doucement dans l'eau, redescendant régulièrement le long de ses jambes la chemise que l'eau faisait remonter. Balthazar luttant pour éloigner son regard des mollets puis des cuisses qu'il pouvait deviner sous le tissu trempé.

-Je n'ai aucun droit de la regarder ainsi, se disait-il, elle mérite bien plus de respect et de correction, et il essayait de fixer son regard sur un arbre ou un rocher de la rive opposée. Mais inexorablement, poussée par une force invisible sa tête se tournait à nouveau. Vittoria était belle. Pas de cette beauté diaphane qu'il avait vu chez les bourgeoises ou les courtisanes, de ces courbes alanguies et tendres, mais d'une grâce tendue et musclée, pleine de vie. Son dos et ses épaules étaient parfaitement dessinés, plus musclés et plus nets que ceux de bien des soldats. Pourtant, il était surpris de cette force et de ses formes si peu féminines, et surpris tout autant de la grâce que conservait la jeune fille, de la délicatesse de sa nuque plantée entre ces épaules de lutteur. Il resta un moment à l'observer ainsi, perdu dans une transe dont il n'aurait su dire si elle n'était qu'esthétique ou aussi érotique. C'est lorsqu'elle

se laissa entièrement submerger et disparut un instant qu'il se posa la question et rougit à nouveau.

Il se leva et commença à arpenter la berge, essayant de se trouver une contenance. Vittoria se tourna vers lui, seule sa tête émergeant encore.

- Merci de rester me tenir compagnie, Balthazar.

- Ce n'est pas un gros effort... Vous auriez peur, seule ?

- Oui, je ne suis pas habituée à la solitude ni aux grands espaces. A rien de tout ça, en fait. Vous n'avez pas peur, vous ?

- De tout ça, non, mais j'ai peur malgré tout.

- Ah ? De quoi ?

- De vous.

- Quoi ! s'exclama-t-elle en se redressant, la chemise mouillée se plaquant sur le haut de sa poitrine certes menue mais néanmoins très distincte. Je vous fais peur ?

- Parfois, répondit rapidement Balthazar en se détournant, rougissant à nouveau.

- Mais pourquoi donc ? fit-elle en couvrant sa poitrine d'une main et en se baissant à nouveau dans l'eau. Ce ne sont tout de même pas mes misérables exploits à l'arbalète...

- Non, non, rien de cela. Mais je m'étais résolu à vieillir et mourir en vieux soldat réformé, revenu de tout. Je n'étais ni vraiment bon, ni vraiment mauvais, j'avais fait plus ou moins la paix avec mes fautes. Et vous m'entraînez maintenant vers tout autre chose.

- Et cela vous fait peur ?

- La possibilité de me racheter, à vos yeux ou aux miens, m'effraient certes un peu mais c'est celle, surtout, de pouvoir à nouveau fauter, échouer, qui me hante.

- C'est-à-dire ?

- Si, par exemple j'en venais à vous désirer, voire à vous courtiser, je tomberais plus bas que je ne le suis déjà. Et je m'étais fait une raison de ne plus monter, mais aussi de ne plus descendre.

- Vous avez peur de quitter le refuge de l'indifférence en somme.

- Sans doute...

- Et est-ce le cas ?

- Oui, je crois

- Vraiment ? Vous me désirez ?

- Quoi ?! Non ! Non, bien sur que non !

- Je croyais que c'était là votre problème, pourtant, ou était-ce là un exemple au hasard ? demanda Vittoria qui avait ramené ses bras devant sa poitrine et s'était enfoncée dans l'eau jusqu'au menton. Son regard oscillait entre condamnation et jeu, elle-même ne semblait savoir quoi choisir.

- Je vous présente toutes mes excuses, Vittoria, je n'aurais pas du...

- Vous m'avez promis de vous comporter en gentilhomme !

- Et n'ayez aucun doute, ce sera le cas, quelque soient les paroles que nous pouvons échanger.

- Et ?

- Et pardonnez-moi. mais vous êtes belle, Vittoria. Considérez ceci un simple compliment, comme venant d'un vieil oncle, d'un parent éloigné.

- D'un oncle libidineux ?

- Non ! Non, Vittoria, n'en rajoutez pas, ne nous salissez pas tous deux ainsi, s'il vous plait. Vittoria resta silencieuse un moment, observant le vieux mercenaire qui marchait sur la rive sans la regarder, elle descendit dans l'eau jusqu'au nez. Elle réfléchit ainsi un moment et décida pour le moment de tenter une trêve, de ne pas chercher plus l'affrontement à ce sujet. C'était pour elle une nouveauté, de ne pas immédiatement transformer une telle relation, potentiellement sexuelle, sexuée pour le moins, et de plus en plus intime en champ de bataille. Le vieil homme avait l'air sincère, autant dans son compliment que dans sa retenue et son respect. Et puis, elle commençait à bien l'aimer, alors pourquoi non...

- Bon, fit-elle en ressortant la tête de l'eau, retournez-vous, j'ai froid, je vais sortir. Balthazar s'exécuta immédiatement en ne bougea plus d'un centimètre alors que Vittoria sortait rapidement de l'eau, sa chemise collée au corps et enfilant rapidement sa robe épaisse par-dessus.

- Balthazar, si j'avais vingt ans de plus, annonça-t-elle d'un ton joueur mais un peu inquiet, je vous aurais sans doute retourné vos compliments.

Il fallut de longues secondes à Balthazar pour trouver ses mots mais quand il le fit, ce fut avec une mesure de la grâce d'orateur dont il était coutumier.

- Et ç'aurait été, mademoiselle, un trait encore plus bas que ça ne l'est aujourd'hui.

- Bas ? Comment cela ?

- Comme susceptible de m'amener à des idées et des désirs inconvenants, propres à me trainer plus bas que je ne le suis déjà.

- Vous êtes bien sensible, surtout au vu de votre âge et des fréquentations que votre vie de mercenaire a forcément amené.

- Sachez, mademoiselle que ces fréquentations, ces relations, pécuniaires ou non mais jamais vraies, n'ont fait pour moi que rendre plus douloureusement désirables, celles que nous évoquons aujourd'hui...

- Tiens donc j'aurais cru qu'au contraire elles en prendrait la place, que tel en était l'objectif.

- Jamais, non, tout au contraire. Elles m'ont fait aimer plus.

- Avez-vous donc tant aimé ?

- Souvent, oui, et beaucoup, mais ce ne sont pas des histoires pour une jeune fille.

- Hé bien, c'est fort dommage : elles m'intéresseraient plus que vos racontars et vos épopées imaginaires.

#### XVI- Julia

- J'en peux plus ! Je veux sortir, c'est tout ! Je vais...

Julia attrapa Maddalena par les poignets et la pressa contre le mur, dans un étrange mélange de douceur et de force. Elle lui saisit la tête à deux mains, immobilisant sa mâchoire avant de la serrer au creux de son épaule. La jeune irlandaise tremblait, hoquetant de rage. Dès qu'elle fut assurée que son amie ne dirait rien de dangereux,

Julia entreprit de la reconforter. Sous les bretelles de sa robe légère, ses épaules blanches semées de roux tressaillaient toujours et ses mains, au même rythme, serraient convulsivement les manches de Julia à les en déchirer. Julia la serra plus fort et commença à la bercer. Elle avait peur elle aussi.

Peur que Maddalena craque. Qu'elle perde le contrôle, tout au moins, car si elle voulait être assez crédible pour qu'on les libère, leurs observateurs devaient être persuadés qu'elle était vraiment à bout. Et elle s'en approchait dangereusement. De fait. Julia passait

maintenant la plus grande partie de son temps à maintenir son amie a bord du gouffre, à s'assurer qu'elle ne chute pas, mais aussi à s'assurer qu'elle semble avoir tout dit, tout donné. L'équilibre était délicat, et désagréable. Julia se sentait sale. Elle pensait à Ercole, à son rire lorsqu'il lui disait qu'ils se ressemblaient. Julia ne voulait pas croire que cela soit le cas, elle n'agissait ainsi que sous la contrainte,

que parce que sa vie était en jeu.

“ Mais ne l'est-elle pas toujours ? “ entendit-elle Ercole lui demander, moqueur.

Elle le chassa de son esprit et s'agenouilla pour prier pour le pardon de son âme, pour la douleur qu'elle infligeait à sa jeune amie. Elle pria pour éloigner les paroles et le rire d'Ercole. Elle pria pour sa vie et pour sa liberté. Enfin elle pria pour que le moment venu, elle sache mentir comme elle n'avait jamais menti.

Deux jours plus tard, alors que Julia commençait à penser qu'elle ne pourrait plus retenir

Maddalena très longtemps, une visite d'Ercole vint troubler leur routine. Son visage était figé en un sourire en coin peu flatteur et il ne prit même pas la peine d'enlever son manteau.

- Je vois que tu vas bien, Julia, tant mieux.

- Je suis sans doute plus solide que tu ne crois.

- J'en doute, fit-il avec une moue amusée, mais gardons cette discussion pour une autre fois, veux-tu. J'ai entendu dire que notre protégée, par contre, trouvait difficile sa résidence ici.

- C'est une douce métaphore, je t'avais prévenu qu'elle était à bout...

- Elle est certainement plus émotive que nous ne pensions.

- Fah ! Crétin ! As-tu la moindre idée de son passé, de ce qu'elle a déjà subi ?

- Pas la moindre, je dois l'avouer, mon intérêt pour elle est des plus récents.

Julia le fixa un moment, d'un regard dur et brûlant. Elle soupira.

- Saches simplement que l'emprisonnement n'est certainement pas une nouveauté et qu'elle en dut la majeure partie à sa pute de mère.

- Mauvais souvenirs, donc...

- Comme tu dis, Ercole. Toujours aussi délicat à ce que je vois.

- Je n'aime pas les faux-semblants.

- Que...

- Mais c'est avec une certaine délicatesse que je suis venu ici. Pour te prévenir, pour que tu puisses te préparer.

- A quoi ?

- Monseigneur Della Rovere reçoit aujourd'hui des visiteurs importants et, pour des raisons que j'ignore, il souhaite que vous, c'est-à-dire toi et Maddalena, leur teniez compagnie un moment.

- Mais que !

- Je suis aussi surpris que toi, Julia.

- Mais qui ?

- Giovanni de Medici.

- Mon dieu !

- Même plus surpris que toi, semblerait-il.

- Quand ?

- Après le repas, pour une promenade dans le jardin. Ce qui te laisse presque deux heures pour te préparer et t'assurer que Maddalena ne dérape pas.

- Dans son état ! Il serait plus simple de la laisser ici.

- J'en conviens, mais sa présence est spécifiquement requise par Monseigneur. Sans grand plaisir apparemment. J'irais presque jusqu'à dire qu'il en conçoit une certaine rancœur. Et tu sais comment il est dans ces cas là...

- Tu veux dire qu'il va en plus passer ses nerfs sur elle ?

- Il semblerait.

- Et c'est pour m'annoncer cette bonne nouvelle que tu te déplaces ? Tu es bien trop charitable, assassin !

- Tu aurais préféré le découvrir une fois sur place ?

Julia, pour une fois, ne répondit pas. Sa colère, brutalement refroidie, se transforma en inquiétude puis en peur véritable en pensant à la rencontre à venir. A peine la porte refermée derrière Ercole, elle se précipita vers la chambre de Maddalena.

Un soleil timide illuminait le jardin alors que Julia et Maddalena, parées de robes sobres aux riches étoffes observait l'avancée des deux cardinaux. Le contraste était saisissant entre l'agitation sèche du vieux patriarche romain et la bonhomie rondelette du jeune Médici. Julia croisa les doigts et pria de ne pas avoir misé sur le mauvais candidat. Les apparences étaient contre elles, mais que lui importaient les apparences.

Elle fut dès les présentations rassurée, la candeur du jeune cardinal était parfaite : on aurait juré qu'il n'avait qu'un souvenir très vague des deux courtisanes et que leur poitrine l'avait marqué bien plus que le reste de leur personne. Les salutations furent polies et pleines de légèreté, seul monseigneur Della Rovere laissait paraître une certaine tension. Il fut rapidement décidé de profiter du jardin et tous quatre se mirent en chemin nonchalamment, suivis à quelque distance par Ercole et quelques valets. Avec un grand naturel, deux couples se formèrent : Maddalena et le jeune Medici en tête suivis de Julia et son protecteur.

- Hé bien, Julia, je craignais que ce séjour vous soit par trop désagréable mais vous êtes aussi éblouissante que jamais.

- Monseigneur est trop bon de se préoccuper ainsi de mon agrément. Mais je suppose que vos espions vous ont rapporté mon ennui.

- Oui, ponctuellement, mais ce n'est pas leur mission première.

- Et vous rapportent-ils alors avec assez de fidélité les progrès faits avec Maddalena.

- Oui, certainement, progrès malheureusement réduits cependant.

- Monseigneur ! Étant donné les circonstances...

- Tss. Ne hausse pas la voix. Je sais que tu fais de ton mieux, on me l'a rapporté. J'espère que mes espions, d'ailleurs, ne t'ont pas empêchée.

- Non, j'abhorre leur présence mais je ne peux en rien blâmer leur compétence.

- Bien, bien, je te remercie de ton honnêteté. Tu sais, j'ai quelques regrets à te faire subir une telle épreuve. Mais, après tout, comme tu le disais, étant donné les circonstances...

- Êtes-vous enfin convaincu de mon innocence en cette affaire.

- Oui, autant que cela est possible.

- Et de celle de Maddalena ?

- Hmm. Presque. Disons qu'au terme de cette journée, je pourrais tout à fait l'être.

- Une épreuve ?

- En quelque sorte, Julia, oui. Une opportunité risquée mais que j'ai choisi de pousser jusqu'au bout. Regarde, Julia, comme ton amie semble ravie de la présence du jeune Giovanni... Presque soulagée, non ?

- De... de sortir de son isolement, c'est certain. Elle aurait sans cela vite sombré dans la folie.

- Oui, Ercole me l'a rapporté. Pauvre enfant. Ma foi, laissons la profiter de cette exceptionnelle compagnie et profitons, nous, du spectacle qu'ils nous offrent.

Julia resta ainsi au bras de son protecteur pendant leur longue promenade, d'abord à travers le jardin bien entretenu du palais puis le grand parc à flanc de colline depuis lequel ils pouvaient observer en toute quiétude la Cité Éternelle. Pendant tout ce temps, Julia fit son possible pour maintenir une conversation légère tout en priant avec ferveur. Elle priait pour que la jeune irlandaise ne tente rien de stupide. Et plus le temps passait, plus elle était persuadée du désastre imminent, plus elle voyait Maddalena se rapprocher de la chute : la jeune rouquine ne supporterait pas de retourner à sa prison sans avoir rien tenté.

Julia marchait comme une condamnée. Elle priait pour un miracle, persuadée cependant que le

couperet tomberait bientôt. Elle sentait ses jambes faiblir mais souriait malgré tout. L'heure avançait et un sourire carnassier se dessinait sur les lèvres de son protecteur.

En marchant, ils arrivèrent aux ruines d'un petit amphithéâtre de marbre blanc, vestige des premiers siècles de la gloire des Della Rovere. Julia savait que son protecteur appréciait l'endroit, mais surtout pour des représentations privées ou des loisirs nocturnes. Lorsqu'ils arrivèrent en haut des gradins, Maddalena et son compagnon en avaient déjà descendu plus de la moitié. Alors qu'elle allait les suivre, elle fut arrêtée par le bras de son protecteur.

- Attends, chuchota-t-il, j'ai quelque chose à te montrer. Mais en silence.

Avec un sourire particulièrement figé, il la guida non vers le centre de l'amphithéâtre mais le long de sa périphérie où, derrière quelques arbustes, plongeait un escalier de pierre abîmée. Julia s'y engagea à la suite de son protecteur et se trouva rapidement dans un passage sombre et vouté, à même hauteur que la scène. Celui-ci était éclairé de fines raies de lumière et c'est devant une des fentes les produisant que monseigneur Della Rovere s'arrêta. Comme lui, Julia s'approcha et regarda : elle voyait la scène de l'amphithéâtre comme l'auraient vu les semelles d'un spectateur assis au troisième ou au quatrième rang. Son champ de vision était réduit mais elle voyait parfaitement Maddalena et Giovanni marcher tranquillement et traverser la scène du petit théâtre. Arrivée presque au bout de celle-ci, Maddalena jeta un rapide coup d'œil en arrière et, ne voyant aucun poursuivant, s'arrêta pour mieux observer. Visiblement satisfaite de cette apparente solitude, elle arrêta le jeune cardinal. Julia n'entendit pas ce qui se dit alors mais les gestes et les expressions des deux protagonistes étaient bien trop explicites. Julia eut l'impression d'être frappée par la foudre, incapable de réagir, de limiter la casse, de faire quelque chose face au suicide de son amie. Elle observa, paralysée, son amie tenter de convaincre avec fièvre le jeune Medici, observant avec urgence les alentours. Le jeune cardinal semblait vouloir la freiner, semblait ne pas comprendre mais Julia devinait la pitié et le regret dans son regard. Maddalena le suppliait, de le croire ou de l'emmener, mais il était clair pour tout observateur que ce qu'elle voulait lui dire, ce dont elle voulait le convaincre, dépassait bien le cadre d'une promenade d'agrément.

Julia sursauta lorsqu'elle sentit une main se saisir de son bras et l'entraîner fermement. Encore étourdie du spectacle qu'elle venait d'observer, elle suivit son protecteur le long du passage où, au bout d'une courbe épousant celle du gradin, il déboucha derrière un rideau de lierre sur le côté de la scène.

Monseigneur Della Rovere, avec un art consommé, émergea de la végétation en finissant une phrase qu'il n'avait jamais commencé.

- ...particulièrement cette impression d'être immergé dans ces siècles obscurs, comprenez-vous ? Oh ! Vous êtes là, monseigneur, embraya-t-il en se tournant vers le jeune Medici, nous craignons vous avoir perdu au milieu de ces vieilles pierres. Vous me voyez rassuré.

- Je vous remercie, mais je prenais simplement le temps d'admirer ces vestiges. Je disais justement que mon père adorerait sûrement cet endroit !

- Il est dommage qu'il n'ait pas le loisir de venir plus souvent à Rome, je lui ferais bon accueil.

- Que voulez-vous, peut-être le prochain concile l'amènera-t-il à une plus grande appréciation de la Cité Éternelle ?

- Ah, lâcha Monseigneur Della Rovere dans un rire, nous aurons sûrement l'occasion d'en reparler alors !

- Sûrement, reprit Giovanni, mais je crains que la compagnie ne soit alors bien moins charmante.

Julia se força à joindre son rire à celui des deux hommes mais elle ne pouvait détourner le regard de Maddalena, qui, pleine d'espoir, s'agrippait au bras du jeune cardinal. Tous se mirent en route pour rentrer au Palazzo, marchant de front et échangeant des propos sans conséquences. Lorsqu'ils rejoignirent les jardins plus entretenus qui bordaient le palais, ceux qu'elles apercevaient de leur prison bucolique, ils retrouvèrent Ercole, immobile et sombre, planté sous un jeune chêne. De la main, Monseigneur Della Rovere lui fit un petit signe puis il se tourna vers Julia.

- Nous allons devoir vous fausser compagnie, commença-t-il avant de la fixer droit dans les yeux. Je suis désolé, je sais que tu as fait ton possible.

Il n'adressa en se retournant qu'un signe de la tête à Maddalena et invita d'un geste Giovanni à le suivre. Ce dernier fit un rapide salut, aveugle aux grimaces désespérées de la jeune irlandaise qui attendait de lui plus qu'un signe de la main.

Il rejoignit alors son homologue et tous deux se mirent en route, leur tournant le dos, vers le palais alors qu'au loin, sur un fond de ciel rougissant, se découpait la silhouette du Castel San Angelo. Maddalena tremblait lorsque Julia prit son bras pour la ramener à la petite maison. Elle contenait avec difficulté son anxiété et son excitation. Julia n'arriva même pas à lui adresser la parole. Quels mots auraient pu convenir ?

Elle devina plus qu'elle n'entendit Ercole leur emboîter le pas et sa poitrine se resserra. Lorsque les deux femmes arrivèrent devant la porte de la maison, Maddalena s'arrêta. Une larme perla à son œil.

- Julia, j'ai tellement horreur de cette prison, je voudrais tant ne pas y retourner.

Julia, gorge serrée, ne trouva sa voix qu'après quelques instants.

- J'ai fait tout ce que j'ai pu, Maddalena, et je t'ai aimée comme une sœur. Peut-être même comme une enfant.

- Je sais, Julia, répondit-elle, sourde à la tension dans la voix de son amie. Elle s'ébroua et reprit.

- Moi aussi, je vais faire de mon mieux, allons-y.

Julia regarda sa jeune amie pousser la porte, douloureusement consciente du fait qu'elles avaient échangé là leurs dernières paroles. Maddalena disparut dans le salon mais Julia resta sur le pas de la porte.

- Tu es libre, Julia, tu devrais partir. La voix d'Ercole dans son dos était sans émotion, parfaitement calme. Julia se retourna vers lui, des larmes pleines les joues mais le visage parfaitement composé.

- Et te laisser faire ton sale boulot ?

- Oui, il vaut mieux. Pour moi autant que pour toi.

- Et pour elle ?

Ercole la regarda un long moment, sans ciller, silencieux.

- Va-t-en, dit-il finalement.

- Comme ça, simplement. Plus de soupçons me concernant ?

- Monseigneur n'en a plus.

- Et toi ?

- Moi, peu importe.

- Sais-tu que je rêve de te le dire depuis des jours, de nous sauver toutes les deux ?

- Alors dis-le.

- Je vous ai dit tout ce que je savais de cette affaire, Ercole, tout !

- Je te crois Julia.

Ce fut elle, cette fois, qui resta sans voix un moment.

- Va, maintenant, j'ai fait appeler un cocher.

Cette nuit-là, dans ce lit qui était à nouveau le sien, Julia ne dormit pas. Elle repensait à la jeune irlandaise et à ses taches de rousseur. Et pour chacune de ces taches, elle revoyait un moment où, aurait-elle agi autrement, elle l'aurait sauvée. Le sommeil ne la prit qu'à l'aube, et contre son gré alors que sous sa fenêtre un jeune garçon tentait de convaincre un capitaine de bateau de le prendre à son bord. Sans succès.

## XVII- Balthazar

- Je ne peux faire mieux que de vous inviter à patienter ici, monseigneur, je ferais savoir...

- Écoutez bien, reprit Balthazar, il n'est pas question que j'attende plus avant, j'étais un proche ami de Frederico, je ne vois pas comment son fils...

- Je comprends, répondit le jeune homme avec un geste d'apaisement. Passez dans la cour, je vais faire prévenir le Seigneur Guidobaldo. Toutefois, si je puis me permettre, vous devriez profiter de son accueil et des chambres qu'il met si librement à votre disposition.

- Il n'en est pas question, il est évident que, dès qu'il connaîtra mes liens avec son père, et savez-vous d'ailleurs qu'à ses côtés, je participai à...

- Je vais le prévenir, soupira-t-il en se retirant, je vais le prévenir.

- Je crois, Balthazar, lui glissa Vittoria, que cet endroit n'a que trop l'habitude des forts en gueule et en prodige.

Elle balaya du regard la cour du palais qu'on leur avait indiqué. Entourée des hauts murs aux fenêtres sculptées de pierre ocre de la demeure seigneuriale des ducs d'Urbino, celle-ci était peuplée pour moitié de marbres et de statues, témoignages de l'âge faste de mécénat qu'avait initié Frederico, et pour moitié d'artistes et de savants en bruyante discussions, témoignage de l'attention avec laquelle Guidobaldo de Montefeltro suivait les pas de son père. Derrière Balthazar et Vittoria s'étendaient les dépendances du palais, dans lesquelles ils avaient été invités à profiter de l'hospitalité proluxe du seigneur des lieux, bâtiments bas et lourds s'ouvrant sur une petite place d'armes.

Au-delà, la ville d'Urbino, grouillante et riche, alternant commerces, fermes et baraquements.

- Si ça ne vous gêne pas, je vais vous laisser préparer seul cette rencontre et profiter de la ville pour rapiécer et laver nos habits de route.

- Hé bien, faites si vous le souhaitez mais vous risquez de rater le Duc, car je me fais fort d'être reçu rapidement à sa cour.

- Ce ne serait pas très grave, Balthazar, je ne suis pas de celles qu'il souhaitera voir.

Sur ce, elle salua le vieil homme de la main et s'éloigna, le pas léger et bondissant, vers quelques valets discutant à l'entrée du bâtiment dans lequel ils devaient être hébergés. Balthazar se dit une nouvelle fois que, même vêtue plus richement, la jeune fille aurait du mal à passer pour noble pendant plus de quelques instants. Il se prit à regretter de ne pas trouver en elle une partenaire et une égale en truanderie comme il l'avait si souvent fait en son jeune temps. Même la présence d'Angelo l'aurait rassurée, en les circonstances.

Mais il était seul, Frederico non plus n'était plus là et il devait se battre pour être reçu par ses descendants. Décidément, le monde avait avancé sans lui. Nostalgique, tentant de se rappeler les

lieux dix ans avant, il s'engagea dans la cour du petit palais. Il nota immédiatement qu'une seule issue menait au bâtiment ducal lui-même, une double porte voutée devant laquelle deux gardes las étaient postés.

A voir leur posture, pas grand-chose à en tirer. Balthazar se dit qu'il n'essaierait qu'en désespoir de cause.

Il se tourna d'abord vers les autres, répartis dans la cour, ceux qui, comme lui, se trouvaient condamnés à l'attente. Dans un des coins, trois hommes en tenue de savant débattaient vivement.

Assis sur un banc de pierres, un couple figé. Debout derrière une toile, un jeune homme aux cheveux très noirs, et, seul face au petit bassin central, un jeune homme avec des vêtements usés mais de belle tenue. Ce fut sur ce dernier que Balthazar, assez naturellement, se fixa.

Le jeune homme se montra immédiatement chaleureux et prêt à engager la conversation.

- Monsieur, je n'ai pas la chance de vous connaître. Je me nomme Guido, pour vous servir.

- Balthazar de la Serna, monsieur, c'est un plaisir que de trouver ici quelqu'un d'éducation gracieuse.

- Vous me flattez, monsieur, mais je suppose que vous avez simplement comme moi, subi les rebuffades des délégués et satellites de notre hôte.

- Très peu, mais suffisamment pour n'en apprécier en rien le goût. Êtes-vous donc aussi en attente de rencontrer le Duc ?

- Oui. Lui ou quelqu'un de sa cour. Je n'ai pas nécessairement l'ambition de l'entretenir directement.

- Tiens donc, vous seriez donc de ces humbles qui sont prêts à se contenter de ce qu'ils méritent ?

- De fait, monsieur. Cela vous semble-t-il si surprenant ?

- Disons qu'au vu de mon expérience, je croirais plus aisément à quelqu'élan qui feindrait l'humilité pour mieux atteindre ses fins.

- Vous m'accusez de duplicité alors que nous nous connaissons à peine, vous êtes bien singulier.

- Comprenez-moi, comment justifier qu'après tant d'efforts pour accéder à sa cour, vous ne cherchiez pas à rencontrer le prince lui-même, celui qui pourrait sur un coup de tête vous assurer gloire et richesse plutôt qu'une modeste rente ?

- Deux raisons pour cela, monsieur : je veux en premier lieu mener à bien mes travaux. En second lieu, au vu de mon expérience, il est parfois bon d'éviter le contact des princes, ce dernier est parfois dangereux.

- Voilà qui appelle éventuellement des excuses mais d'abord deux questions.

- Seule la première me semble d'un réel intérêt. Laissez-moi vous présenter mes travaux.

Le jeune homme s'inclina rapidement et s'éloigna de quelques pas, se pencha sur un buisson et en sortit un coffret de belle taille. Les bras ainsi chargés, il revint auprès de Balthazar et lui désigna du menton un banc du petit parc. Tous deux s'assirent, l'un les genoux chargés du coffret, l'autre de son épée qui l'empêchait autrement de s'asseoir à son aise.

- Cela va peut-être vous sembler passablement futile, mais laissez-moi vous montrer comment cela pourrait révolutionner les arts et les sciences.

- Vous avez dors et déjà toute mon attention, monsieur.

- Bien sur, je ne dispose pour l'instant que de plans et d'ébauches, c'est pour trouver les moyens de leur réalisation que je suis ici. Voyez, j'ai appris mon art auprès d'un artisan serrurier de haut rang et je veux le développer bien au-delà de ce qui existe aujourd'hui. L'idée m'est venue en entendant un client de mon maître se plaindre d'avoir été dévalisé. Malgré un des coffres les plus sûrs qui soit,

les malfrats l'ont agressé et forcé à l'ouvrir. Et je me suis dit, à quoi bon la meilleure serrure si quiconque peut vous forcer à l'ouvrir.

- C'est certain, et vous avez trouvé moyen d'y remédier ?

- Oui. Regardez, j'ai pensé que s'il était possible de créer une serrure à laquelle serait adjoint un mécanisme comprenant une manière de ressort d'horlogerie, dans le style de ces nouveautés présentées il y a peu à la cour de Milan.

- Votre serrure donnerait ainsi l'heure ?

- Non point, mais en impliquant les deux mécanismes, on pourrait ne la faire s'ouvrir qu'aux heures que l'on a choisi !

- C'est extrêmement ingénieux. Mais le défaut fatal est alors que le propriétaire ne peut non plus ouvrir le coffre selon sa volonté.

- Mais les banquiers sont gens de patience et d'organisation, ils sauront faire avec une telle contrainte ! Et la chose est si nouvelle, si inédite, pensez, une serrure qui connaît d'elle-même le temps et juge d'elle-même de si elle doit être ouverte ou non !

- Dans mon ignorance, je ne peux qu'être impressionné par une telle merveille, encore qu'elle me semble pouvoir heurter certaines oreilles par trop chrétiennes. Mais qu'importe, l'idée semble bien nouvelle. Et du fait, je n'en comprends que moins que vous ne souhaitiez pas avec autant de ferveur en convaincre le prince lui-même.

- Ah. Vous avez certainement de la suite dans les idées. Je pensais que nous nous étions assez éloignés de cette question.

- Malheureusement, pour vous tout au moins, j'ai trop l'habitude de noyer le poisson pour ne pas avoir appris à nager moi-même.

- Très bien, je me plierais donc avec bonne grâce à vos questions. Mon père est mort, par des biais des plus désagréables, d'avoir trop côtoyé les princes et leurs concurrents. D'avoir trop voulu leur plaire et d'avoir trop voulu y gagner.

- Ah... je comprends déjà mieux. Laissez-moi deviner un peu de la suite. Votre accent me semble milanais, votre père aurait ainsi succombé aux affrontements entre Ludovic le Maure et son jeune neveu, non ?

- Hmm, vous avez quand à mon accent raison, mais c'est parce que, suite au décès de mon géniteur, j'ai choisi de fuir ma patrie : Florence.

- Oh, quelle surprise ! J'ai moi-même connu Florence voilà quelques années, peut-être y ai-je connu votre père, qui sait ?

Le jeune homme parut soudain moins à l'aise et hésita quelques instants avant de répondre.

- Il est plus que probable que vous connaissiez au moins son nom, car il est entaché d'infamie comme peu d'autres en ces lieux, mon père se nommait Bernardo Bandini.

Balthazar blêmit et se tût un instant, interdit.

- Et vous lui avez survécu ?

- Pourquoi pas ?

- Oh, j'aurais cru, étant donné les circonstances, que sa famille fût, elle aussi... condamnée.

- La situation n'était pas si dramatique vous savez, les débordements ne furent pas alors ceux que l'on a dit depuis.

- Si, ils le furent.

- Pardon ?

- Les débordements... mais pardonnez-moi, je m'égare alors que nous parlions de votre père.

- Je vous en prie. Vous semblez vous-même avoir été impliqué dans ces troubles. Puis-je vous demander avec quel bord vous étiez engagé ?
- Le fait que je sois ici, aujourd'hui, et non confortablement employé au soleil de Toscane n'est-il pas une réponse en soi ?
- Si, vous avez raison. Mon père aurait apprécié votre esprit. Il est dommage que vous ne l'ayez pas connu à l'époque. Enfin, toujours est-il qu'il fut condamné et que j'ai préféré fuir la ville et les velléités vengeresses des plus hargneux. D'où, effectivement, mon accent.
- Je connais mal Milan. Le maure y a-t-il rétabli l'ordre et la discipline autant qu'on le dit ?
- Il le semblerait mais je ne pourrais en jurer, je vis non à Milan même mais à Piacenza, quelque peu au Sud.
- Ah, Piacenza, voilà de quoi parler ! J'ai tant aimé cette ville. Savez-vous que j'ai dû, pourchassé par deux frères jaloux, y passer une fois tout un hiver grimé en garçon de ferme ?
- J'ai hâte d'entendre cela.

-o-O-o-

Le soir tombait quand Balthazar, d'humeur maussade, rejoint la chambre qu'il devait partager, faut d'être reçu au palais, avec Vittoria. Cette dernière était installée sur une chaise, brochant, un sourire narquois aux lèvres.

- Alors, votre attente fut-elle fructueuse ?
  - Moins que je ne l'aurais souhaité mais certainement plus que vous ne semblez le sous-entendre. Votre lessive le fut-elle ?
  - Autant que j'aurais pu le souhaiter et infiniment plus que vous ne semblez le sous-entendre. Serais-je vous que je m'inviterais à un repas copieux pour avoir le loisir d'en entendre le récit.
  - Croyez-vous que les racontars des lavandières valent mes dernières pièces ?
  - Oui, et il n'est pas utile de dramatiser outre mesure, vous pourriez tout aussi bien considérer qu'il s'agit d'un remerciement. J'ai lavé vos vêtements et, croyez-moi, il y avait de l'ouvrage.
  - Hem, oui, bien, je vous en remercie. Mais je pensais que le Duc nous fournissait gracieusement gîte et couvert.
  - Et ? Cela vous empêche de m'inviter à mieux ?
  - Non, certes non, je vous prie de m'excuser, les contrariétés du jour me font oublier mes manières. Préparez-vous donc à sortir, je vais m'enquérir d'une bonne table en ville.
- Vittoria regarda le vieil hidalgo quitter la pièce avec tendresse. Si elle continuait à s'irriter de ses origines et de sa vision du monde, elle ne pouvait nier que, remis ainsi en action, il avait un certain charme. Particulièrement quand il était un peu déstabilisé, quand sa verve fléchissait et le laissait un peu découvert.
- Elle se pencha sur sa robe et la lissa avec soin. Elle se demanda si une autre eut été plus adaptée et se ravisa en concluant qu'elle ne disposait de toutes façons que de tenues de fille d'auberge, qu'importe donc la couleur.
- Elle soupira, se reprit et tira de son linge une coiffe simple mais de bonne facture. Elle lui redonna forme, l'évalua du regard à bout de bras puis la coiffa, se disant qu'au moins, elle donnerait ainsi l'impression d'avoir fait un effort.

Balthazar revint peu après, un peu plus assuré. Il s'inclina devant Vittoria avec un sourire

chaleureux.

- Vittoria, votre élégance me touche.

- Elle est pourtant bien modeste au regard de toutes celles que vous avez connu.

- Vous vous trompez, je suis surpris, charmé et flatté. Cent doublons d'atour au sommet de sa très catholique majesté n'en ferait pas autant. Puis-je vous offrir mon bras ?

Vittoria acquiesça, à demi mal à l'aise, et vint prendre son bras. Balthazar la mena à travers l'escalier, la salle commune du bas dans le coin de laquelle bouillonnait une marmite d'un gruau quelconque, puis la petite place, à cette heure bien chargée, juste devant le Palais. Ils s'engagèrent ensuite, au milieu d'une foule animée, mêlée de commerçants, portefaix, jeunes nobles, s'invectivant parfois et se poussant souvent. Bien qu'il ne sembla pas se démentir, Vittoria nota que le vieil homme devait avoir le coup de coude efficace, encore qu'il ne s'en tint pas exclusivement au coude, car elle était bien moins bousculée que la moyenne des promeneurs.

Lorsqu'ils s'engagèrent dans une petite rue et qu'elle put longer le mur, elle se trouva même fort bien protégée des remous de la rue. Trop habituée à se frayer elle-même un chemin, elle se sentit dépaysée et profita de l'excursion comme d'une terre étrangère. Elle observa les commerces et nota que la ville était riche et prospère bien que par trop rurale comparée à Venise.

- Balthazar, demanda-t-elle alors qu'ils tournaient dans une rue plus étroite, croyez-vous que cette affaire nous rendra vraiment riche ?

- Non, sans doute pas. J'ai appris que l'argent ne va bien souvent qu'à ceux qui l'ont déjà.

- C'est dommage, j'aurais aimé pouvoir m'offrir des tissus comme ceux qu'il y avait là...

- Lesquels ? demanda-t-il en les arrêtant devant une grosse bâtisse médiévale à la large porte ferrée.

- Les soies et les velours des boutiques que nous longions.

- Oh, riche dans ces proportions là ! Alors pardon, oui, je pense que cette affaire nous rendra riche.

Mais venez, c'est ici.

Il poussa la porte et l'entraîna dans une petite salle enfumée et déjà fort peuplée. Le brouhaha dégageait une atmosphère enjouée et détendue. La pièce ne comptait pas plus d'une dizaine de tables mais toutes étaient pleines. Avant, cependant, que Vittoria n'en fasse la remarque, une femme âgée et replette les aborda.

- Vous voulez ? lança-t-elle du menton.

- Manger, on m'a conseillé votre tonnelle.

- Ah ! Ben tant mieux, t'êtes façons, ce sera ça ou rien parce qu'on est plein. Suivez-moi.

Elle les pilota à travers la pièce puis par un petit couloir longeant les cuisines, à une porte donnant sur ce qu'il restait de jour. Avant même de la franchir, on voyait déjà les collines de Romagne au loin. De la terrasse elle-même s'ouvrait un panorama splendide : sous eux, le reste de la ville ; à leur droite le palais et devant la campagne de Romagne, ses vergers, ses troupeaux et ses villages.

- C'est superbe, laissa échapper Vittoria.

- C'est vrai, mais ça l'sera tout autant assise, répondit l'aubergiste. Posez-vous donc, je vous envoie quelqu'un.

Sur la terrasse que couvrait presque entièrement une tonnelle de vignes, six tables étaient mises, dont deux restaient encore vides. Après avoir interrogé Balthazar du regard, elle choisit selon son goût celle qui était la plus proche du bord.

- Je ne pensais pas que la distance jouerait tant.

- Comment ça ?

- Nous avons chevauché dans ce paysage pendant des jours et il ne m'a jamais fait l'impression qu'il me fait aujourd'hui, vu depuis la ville.

- La nature n'est jamais si belle que vue depuis la culture. Ou bien est-ce la beauté qui ne nait à nos yeux que sortie de la nature ?

- Vous voilà soudain bien philosophe !

- Oh, mais je l'ai été, ne vous ai-je pas raconté comment, grace aux enseignements de mon ami le très célèbre poète Poliziano, je suis devenu pour un temps le tuteur des enfants de Monseigneur...

- Balthazar, arrêtez.

- Mais, je...

- Je n'ai aucune envie d'entendre une autre de vos histoires abracadabrantes. Un peu de simplicité me suffira.

- Très bien, je pensais simplement que cela pourrait nous distraire, mettre un peu d'animation.

- Cela pourrait, certainement, mais pourquoi s'y contraindre ?

Arriva des cuisines un jeune garçon, qui posa d'autorité sur leur table un pichet de vin et deux gobelets avant de leur adresser la parole d'une longue phrase ininterrompue.

- Bien le bonsoir, j'espère que vous êtes bien installés qu'est-ce que vous désirez manger je vous conseille notre nouveauté de la saison qui est une invention florentine récente à base d'œufs qu'ils ont baptisé omelette est-ce que ça vous tente ?

- Qu'en dites-vous, Vittoria, vous êtes tentée ?

- Pourquoi pas, je n'en ai jamais entendu parler.

- Hé bien va... et avant que Balthazar n'ait pu finir sa phrase le garçon était déjà à la porte de la cuisine.

Il haussa les épaules et servit un gobelet à la jeune fille avant de lever le sien.

- A la suite de nos aventures, en souhaitant qu'elles vous apportent la richesse dont vous rêvez.

Vittoria trinquait avec une grimace.

- Vous savez très bien que ce n'est pas pour l'argent que je vous ai suivi.

- Je sais. Je ne sais pas pourquoi vous nous avez suivi d'ailleurs, pas exactement, donc il me semble plus sûr de vous souhaiter la fortune, cela vous fera toujours usage.

- Mais vous me disiez penser à des fortunes toutes autres.

- Oui, je pensais aux fortunes qui meurent les princes. Des fortunes de l'ordre de celle que nous cherchons, si tant est qu'elle existe.

- Et vous pensez que nous échouons ?

- A la trouver, peut-être pas. A la garder, certainement.

- Et pourquoi donc, je vous prie ?

- Parce qu'il nous faudra pour l'avoir nous faire remarquer de princes, si ce n'est déjà le cas. Et ils voudront alors cette fortune pour eux. Ne pouvant leur résister, nous transigerons pour une part qui sera fortune pour nous mais ne le sera point en regard de ce que nous aurons trouvé.

- Et si je vous disais qu'il est peut-être moyen de nous en saisir sans faire tout le foin que vous dites.

- Je vous traiteras d'éternelle naïve et je vous écouterai avec cette émotion qui me devient si rare : l'espoir.

- Je sais où et comment est gardé ce que nous cherchons, et donc le moyen potentiel de nous en saisir.

- Grande naïve ! Parlez, je suis pendu à vos lèvres.

- Peu après midi, donc je vous ai laissé au Palais et je me suis rendue à nos appartements. J'ai

regroupé votre linge, que, soit dit en passant je ne pensais pas si rapiécé, puis le mien. J'ai emprunté un panier et j'ai disposé sur le dessus celles de vos affaires qui pouvaient encore passer pour noble. Je me suis alors dirigée vers l'entrée du palais réservée aux domestiques, entrée à laquelle était posté un garde qui n'y fut sans doute pas placé pour sa vivacité d'esprit, ou plus exactement si, on a du supposer qu'il ferait moins de bourdes là qu'ailleurs. Merci jeune homme, fit-elle avant de s'arrêter un instant.

En effet, le garçon de cuisine venait de leur apporter un plat de bois couvert d'une épaisse crêpe d'œufs, de légume et de viande, ainsi que de deux miches de pain. Vittoria huma, sembla apprécier et commença à manger. Après quelques bouchées, elle reprit, non sans avoir fait passer l'omelette avec un gobelet de vin.

- Je m'approche donc du benêt, lui colle sous le nez une de vos chemises et, me repentant d'une telle cruauté, lui explique que je dois laver les affaires de mon maître, qu'il exige le meilleur et que j'aimerais donc être pointée dans la direction du meilleur lavoir de la ville. Incapable de répondre, il panique. Je lui suggère que les lavandières du duc savent sûrement. Il est soulagé, acquiesce et me fait entrer en me recommandant à Manuela, sa bonne amie et nonobstant chambrière du palais.

Vous devriez manger, c'est très bon.

- Excusez-moi, j'étais doublement abasourdi de votre duplicité et de votre loquacité.

- J'ai travaillé toute ma vie en taverne, cela suppose une certaine capacité à écouter mais aussi à faire parler et sur tout à piloter même les plus enflammés dans des directions plus favorables à la paix et au commerce.

- Certainement, mais je ne vous pensais pas...

- Grand naïf ! Mangez donc. Je vais abrégé le reste puisque vous en avez maintenant saisi la méthode. J'ai donc sympathisé avec les chambrières du Palais sur le thème éternel, et non feint, ce qui distingue vos méthode des miennes, de la sympathie des petites gens pour ceux qui comme eux subissent des maîtres capricieux. Bref, j'ai passé l'après-midi à blanchir la part de votre linge qui était récupérable, et cela a beaucoup aidé à mon crédit, en compagnie de deux chambrières de longue date du Duc d'Urbino. Oui, au point d'avoir d'abord longuement servi sous Messire Frederico

- Vous êtes extraordinaire

- Non, justement. Je mise sur l'ordinaire et cela me réussit parfois. De nos discussions, pour ce qui vous concerne, il ressortit que tout ce qui relève des richesses du Duc sont très en sureté dans une cave gardée du Palais, trésor y compris. Qu'outre ce trésor, on y trouve nombre d'autres secrets, dont un coffre confié par les Pazzi il y a fort longtemps en des circonstances dramatiques. Que ce coffre a été récemment réclamé par un Abbé en tout point semblable à votre ami Angelo. Que ce dernier ne possédait qu'une des trois clés et qu'il a donc été renvoyé d'où il venait. Que depuis, le Duc se méfie de toute demande relative à cette affaire qui ne soit pas justifiée avec une clarté exemplaire.

Pendant toute la fin du repas, le sourire satisfait de Vittoria répondit au silence estomaqué de son compagnon. La première cruche en appela une seconde, qu'on accompagna de dragées. Il faisait doux et tout était bien.

Lorsqu'il naquit, en Février 1454, sa marraine, fort versée dans les tarots et les horoscopes prédit qu'il inscrirait son nom dans le sang et dans la postérité. Son père s'en réjouit, voyant là le signe que son fils rendrait à sa maison son prestige perdu. En effet, Bernardo di Baroncelli était le second fils d'une famille à la noblesse ancienne mais à la fortune asséchée.

Très vite persuadé par son père de l'exceptionnelle gloire qui lui était promise, il se battit dans l'orgueil. Dès son plus jeune âge, il se forma ainsi avec passion au métier des armes.

Il avait à peine quatorze ans quand, grâce à l'appui de son père, il fut intégré à la garde du Roi de Naples. Il s'y prit de passion pour la jeune Antonietta de la Plata, fille cadette de son capitaine.

Orgueilleux en diable, il fit savoir à tous qu'il la prendrait pour épouse, avant d'avoir même abordé le sujet avec le père, ou même l'intéressée. Il fut, comme il raconta ensuite bien des fois, reçu froidement par son capitaine le soir des mêmes annonces. Il tint front au vieil homme et lui déclara que ce serait plutôt à lui de lui baiser les pieds. Qu'il veuille bien offrir à une oiselle de si peu d'avenir le destin qui était le sien, voilà ou était l'honneur et le privilège.

Le vieil homme vit rouge et gifla Bernardo par deux fois. Le jeune homme lui cracha au visage. Tout était dit.

Le capitaine laissa à Bernardo une journée pour présenter de plates excuses publiques, conditions auxquelles il lui laisserait la vie sauve et ne le contraindrait qu'à l'exil. Le jeune homme sortit comme un prince, sans un mot de plus.

Au matin, on trouva le corps du capitaine, sans vie. Il avait été assailli sauvagement pendant une de ses rondes. Il fallut tout ce qu'il restait de fortune aux di Baroncelli pour payer les juristes permettant d'étouffer l'affaire. Nombre de rumeurs coururent mais nul jugement ne fut rendu, nulle enquête poursuivie.

Quelques mois plus tard, Bernardo revint à la charge après de la mère de sa belle. La veuve que la misère guettait, car le Roi de Naples n'était certes pas connu, et à raison, pour sa générosité, lui fit savoir qu'elle ne lui accorderait sa fille qu'en échange d'une dot des plus généreuses.

Bernardo, ruiné déjà, se mit en quête d'un bienfaiteur.

Il le trouva en la personne de Jacopo de Pazzi. Le vieux banquier, venu à Naples négocier les droits de mines d'Alun, accepta de le recevoir une demi-heure. Bernardo lui vanta ses compétences et son destin avec ferveur. Il fit preuve de conviction au point que Jacopo, sans le prendre au sérieux, commença à imaginer les usages qu'il pourrait en avoir. Pour finir, le jeune homme avança une somme qui, en regard de ses ambitions, semblait plus que modeste. Jacopo accepta, laissant deux ans au jeune homme pour faire la preuve de son destin et le rembourser.

Les noces furent somptueuses si ce n'est joyeuses.

Mais au bout de deux ans, la fortune n'était pas au rendez-vous. La réputation des Baroncelli avait fort souffert de la mort douteuse du vieux capitaine et rares étaient ceux qui voulaient encore bien faire affaire avec eux, sans compter ceux qui menaçaient directement de venger le vieil homme.

Certes Bernardo avait loué sa lame en diverses affaires, non des plus reluisantes, mais cela avait à peine suffi à nourrir sa famille et à satisfaire aux exigences de sa jeune épouse. Celle-ci venait de lui apprendre qu'elle portait leur enfant quand le fondé de pouvoir de Jacopo de Pazzi se rappela à leur bon souvenir. Il se nommait Francesco, neveu du précédent.

Il faut croire que les deux hommes se plurent car Bernardo se confia au banquier et celui-ci lui fit

une proposition : s'engager à son service et quitter Naples pour Florence. Là, à n'en pas douter, il rachèterait sa dette et gagnerait de quoi vivre confortablement.

Non que Bernardo eut beaucoup le choix, il accepta.

Francesco le logea dans un petit hôtel, propriété de longue date de sa famille, où son fils put voir le jour sous le soleil de Toscane et à l'abri du besoin. Il l'employa à divers coups de main, à Florence et ailleurs, appréciant autant son talent enthousiaste que son relatif anonymat aux yeux des grandes familles florentines. Les deux hommes en devinrent amis et Bernardo, appelé alors Bandini, fut aperçu plus souvent qu'à son tour à la table du jeune banquier, partageant ses loisirs autant que ses ambitions. C'est ainsi qu'il en vint, avec quelques autres, à espérer, puis à préparer, la chute des Médicis. Y voyant d'abord un nouvel avatar des innombrables guerres marchandes florentines, Bernardo changea bientôt d'avis : Frederico de Montefeltro, le premier des Condottieres, participait, et le Saint-Père lui-même donnait son aval. Plus qu'une conspiration, il vit là le destin qui lui était promis : la gloire et la postérité.

Il s'engagea corps et âme dans la conspiration, revoyant avec Francesco chaque détail, recrutant les hommes qui devraient agir.

La date fut choisie, puis le lieu. Les conjurés agiraient lorsque les Pazzi recevraient à dîner les deux frères, Lorenzo et Giuliano. Et si un imprévu devait advenir, il se rabattrait sur le lendemain, prétextant d'une visite de Monseigneur Riario au Piazza Medici.

Une semaine avant la date choisie, Francesco, après que Jacopo lui ait fait entendre son avis sur une telle entreprise, fut pris d'une telle frayeur qu'il confia à Bernardo une envie puissante de renoncer à l'affaire.

Bernardo s'effraya, craignant de voir s'échapper sa destinée. Les deux hommes parlèrent longuement. Francesco confia les craintes qu'il avait pour sa fille et pour sa famille, les doutes que Jacopo avaient éveillé. Bernardo, malgré ses rodomontades, ne put totalement éteindre ces craintes. Aussi finit-il par proposer au jeune banquier d'assurer l'avenir des siens quoiqu'il advienne, qu'il mette en sureté suffisamment de fonds pour que rien ne leur arrive.

- Des fonds seuls seront insuffisants, répondit Francesco, ils seront saisis si nous ne trouvons le moyen de les mettre hors de portée même des plus puissants.

Ils débattirent ainsi de celui à qui il saurait confier de tels biens. Un seul nom les mit d'accord : Frederico de Montefeltro, le Duc d'Urbino. Sa parole valait Or et rares étaient ceux qui avaient pouvoir sur lui. Francesco prépara un coffret le soir-même et affréta un messenger. Mais avant qu'il partit, Bernardo souleva un dernier point.

- Suffira-t-il donc, Francesco, que quiconque se prétende de ta propre famille, pour qu'on lui remette ceci ? Ne faut-il pas s'assurer que le Duc d'Urbino ne puisse être trompé ?

Francesco réfléchit.

- As-tu vu les processions de Pâques à Florence, Bernardo ? Les trois pierres ramenées des croisades par mon illustre ancêtre ? Je t'en confierais une, je garderais la seconde et j'enverrais la troisième à mon cousin Borso, à Venise. Adviendrait-il malheur qu'il suffirait à mon épouse ou à ma fille d'en porter deux à Urbino pour retrouver son bien.

Avec l'approbation de Bernardo, il en fut fait ainsi. Une semaine plus tard, Bernardo commença à se demander si Francesco n'avait pas eu raison.

Le soir prévu, en effet, Lorenzo seul se présenta, et excusa son jeune frère. Le coup fut reporté, il ne s'agissait pas de ne couper qu'une tête de l'hydre médicéenne pour être détruits par l'autre. Le napolitain pria toute la nuit pour qu'il lui soit donné au matin de frapper Giuliano. Il était une des deux lames désignées. Lorenzo devait aller à Montesecco, le plus expérimenté des conjurés, et lui se chargeait du cadet.

Au matin, les deux tueurs se rendirent au Palazzo Medici, dans la suite du Cardinal Riario. L'entrevue fut cordiale, Lorenzo se montrant particulièrement prévenant envers Montesecco, mais il y manqua à leurs yeux un élément crucial : Giuliano, toujours absent. Désespérés, les conjurés se retrouvèrent dès la fin de l'entrevue pour statuer. Les troupes étaient en place, autour et dans Florence les partisans prêts à soulever la foule, tout était en place et il allait falloir abandonner faute d'opportunité.

Francesco était blême. Bernardo cramoisi. Le cardinal Riario proposa d'abandonner, y voyant un signe de Dieu. Bernardo s'emporta, décrivant avec détails l'incapacité physiologique du Cardinal à la procréation. Francesco hésitait, conscient de ce que lui avaient coûté, à lui et à sa famille, les préparatifs, les engagements, les troupes...

- Mais où frapperons-nous ? Il est évident qu'ils se méfient.
- A l'église, c'est Pâques, ils ne peuvent pas être absents.
- Quoi ! Vous voulez faire œuvre de mort dans la demeure du seigneur !
- Monseigneur, user de votre habit et de votre titre ne vous gênait pas tant ce matin.
- Je suis d'accord avec monseigneur, renchérit Montesecco, je n'œuvrerais point pendant la messe. C'est trop mettre mon âme en péril que d'agir ainsi sous le regard du christ.
- Tout guerrier que vous êtes, vous n'êtes pas mieux burné que l'autre enrobé !
- Mon orgueil n'est pas tel qu'il surpasse la crainte de Dieu, jeune merdeux. Je ne vous salue pas, vous ferez sans moi.
- Bernardo ! Nous avons besoin de lui !
- Foutaises, votre bras vaut le sien et le mien vaut mieux encore. De toutes façons, comment les prêtres de Riario pourraient-ils rater, placés comme ils le sont ?
- Mais ils ne sont pas entraînés pour...
- Taisez-vous, Riario, Bernardo a raison, Lorenzo sera sous leur main et ne se doutera de rien, ils ne peuvent le rater.
- Mais ...
- Fermez une bonne fois pour toute votre claquoir à merde. Nous frapperons quand le calice sera levé, il est trop tard pour reculer. Bernardo et moi nous chargerons de Giuliano.

Lorsque les cloches sonnèrent pour inviter le peuple de Florence à prendre place pour l'office, tout étaient en place mais Giuliano manquait toujours à l'appel.

- Crois-tu qu'il soit malade ? Ou mort déjà, et qu'on nous l'ait caché ?
- Nous ne pouvons parier là-dessus, Francesco, autant parier qu'ils meurent tous deux de maladie dans la semaine ! Il faut qu'il arrive, la cathédrale est déjà pleine pour moitié.
- Allons le chercher !
- Quoi ?
- En amis dévoués, allons le chercher au Palazzo Medici, nous assurer chrétiennement qu'il ne rate

pas le Saint Office.

Ainsi fut fait. Alors que les grands de la ville prenaient place au plus près de l'autel, Lorenzo à leur tête, Bernardo et Francesco, au pas de course, portaient pour le Palais Médici. Ils trouvèrent Giuliano à deux rues du Palais, le teint pâle et le pas lent. Les deux hommes s'inquiétèrent de sa santé, Francesco allant jusqu'à le soutenir et lui offrir son bras. Ce faisant, l'un comme l'autre prirent soin de tâter son surcôt et de s'assurer de l'absence de toute armure ou autre maille. Rassurés, ils devisèrent librement en pressant le pas jusqu'à l'office.

L'église était pleine et ils se glissèrent le long du mur, à gauche de l'entrée. Bernardo s'assura de rester au plus près de Giuliano. Il voyait devant eux le dos de Francesco qui semblait gagné par la nervosité. Sa main droite se crispait convulsivement et il sautillait d'une jambe sur l'autre. Bernardo se contraignit à ne vérifier qu'une seule fois l'emplacement de sa dague et à rester calme et attentif. Le moment vint où le prêtre se saisit du calice et l'éleva vers les cieux. Bernardo y vit sa propre élévation, la réalisation, enfin, de son destin. D'un geste fluide et maintes fois répété, il plongea la main sous son manteau, se saisit de sa dague et en un seul mouvement se tourna et plongea la lame dans la poitrine du jeune prince Médici. Il eut un instant de trouble, à la surprise incrédule du jeune prince, vite interrompu par Francesco. Le bousculant et se ruant sur Giuliano avec une rage démesurée, l'écume aux lèvres, le jeune Pazzi frappa avec tant de désordre et de haine qu'il se blessa de sa propre lame.

Bernardo se reprit rapidement et se tourna vers la nef. Il vit là-bas un grand désordre et, laissant son conjuré à son acharnement morbide, il se tailla un chemin à travers la foule paniquée. Par dessus les têtes, il aperçut un instant le visage de Lorenzo, défait peut-être mais trop certainement vivant. Il jura et redoubla d'efforts mais la masse des croyants lui faisait obstacle et ne visait, elle, qu'à s'éloigner de cette explosion de violence.

Il atteint l'autel pour voir la porte de la sacristie, défendue dague en main par le poète Poliziano, se refermer sur Lorenzo. Il hésita un instant à se ruer sur le poète dont il ne doutait pas de triompher. Mais il ne pourrait abattre la porte maintenant barrée de l'intérieur. Peut-être y avait-il moyen de trouver un autre accès ? Il se précipita vers l'escalier menant aux tours et aux galeries. A peine avait-il atteint le premier palier qu'une rumeur monta de la nef. Il jeta un regard par dessus le balcon : Poliziano s'était repris et, verbe haut, dénonçait l'infamie pratiquée en la demeure même du seigneur, l'avènement de la barbarie dans cette cité qui se targuait de grandeur et de civilisation. A l'autre bout de l'église, Francesco de Pazzi, le regard fou, dague en main et vêtements trempés de sang, se tenait sur le corps mutilé du prince, illustrant et appuyant les mots du poète.

Une colère saisit la foule et elle marcha sur Francesco, qui ne dut son salut qu'à son arme et au soutien de quelques partisans qui lui ménagèrent voie de fuite. Eut-il commis son crime moins près des grandes portes qu'il eut, comme les prêtres complices, été saisi dans l'instant et soumis au châtement de la foule.

De cette foule se dégageait une force si massive et si animale que Bernardo abandonna sur le champ tout projet meurtrier pour n'en garder plus qu'un : survivre. Il monta dans le clocher et s'y blottit du mieux qu'il put. Pendant de longues heures, des rumeurs et des cris de haine continuèrent à lui parvenir des rues comme de la nef. Il attendit la minuit pour tenter une sortie. Plus personne en l'église mais des groupes parcouraient encore les rues. Anonyme sous son capuchon, il parvint à l'hôtel où il résidait mais ce dernier, propriété des Pazzi, était occupé par une troupe gueularde décidée à en vider la cave. A la fenêtre de l'étage était pendu un neveu de Francesco.

Bernardo resta un moment dans la rue, tentant sans approcher de saisir une image de sa femme et de son fils. Après plus d'une heure, il fut hélé par un des malandrins et contraint de prendre la fuite. En traversant la ville, il ne put que constater la fureur de la populace à l'encontre des Pazzi et de leurs partisans : pendus aux fenêtres, maisons dévastées, palais pillé... Et derrière la foule, à chaque fois, ou à sa tête, des partisans habituels des Médici, encourageant à la haine et identifiant ceux des partisans des Pazzi qui tentaient d'en réchapper.

Il courut, il se cacha et courut encore tout au long de la nuit. C'est peu avant l'aube qu'il parvint, alors que la ferveur populaire baissait enfin, à franchir les portes de la ville.

Une semaine plus tard, il atteignait Urbino, coupable en sus de ses précédents crimes de vol de monture.

Le Duc Frederico l'accueillit froidement. Il lui fit savoir le mécontentement de sa sainteté quant aux nouvelles florentines, ainsi que le peu de goût que lui, Duc d'Urbino, avait de se voir associé à un assassin recherché à travers tout le pays. Ainsi, Bernardo ne reçut ni le gîte ni même le couvert mais seulement un cheval frais et une bourse remplie. Abandonné ainsi par ses alliés et inquiet de la célérité de ses poursuivants, il se mit en route sans hésiter.

Dix jours après, il atteignait la Sérénissime où, avec la retenue et la modération dont il avait toujours fait preuve, il chercha un navire à même de le porter le plus loin possible de l'Italie. Pour une somme sensiblement égale à celle dont il disposait encore, un jeune capitaine de galère de la famille Constantini lui offrit de l'emmener jusqu'à Constantinople. Le lendemain, Bernardo Baudini quittait le continent pour la Sublime Porte. Il trouva à Constantinople quelques emplois sous-payés d'homme de main ou d'escorte qui lui permirent de survivre tant bien que mal.

-o-O-o-

Après presque deux ans, il désespérait de ne trouver de rôle plus à sa mesure. Il finit par se convaincre qu'il ne commettrait pas hérésie en vendant ses services à l'infidèle. Ainsi commença-t-il à faire le siège du palais du Sultan, demandant avec ses quelques mots d'arabe à être recruté dans les armées de la Sublime Porte. On le faisait attendre avec la plus grande politesse, parfois même dans les Jardins mais le lieutenant des Janissaires ne semblait vouloir faire mieux que noter son nom et le saluer.

Un autre que lui aurait abandonné mais, reçu en un tel palais, Bernardo s'entêtait au contraire et rêvait d'un destin glorieux à la tête des armées infidèles. Il vit sa fortune enfin faite quand, un jour, le lieutenant vint le trouver accompagné de deux de ses hommes et lui fit signe de le suivre. Émerveillé, Bernardo pénétrait enfin dans le Palais. Fontaines, ors et jardins intérieurs se succédaient, assauts de richesse et de raffinement. Il faillit défaillir lorsqu'on le fit entrer dans la salle du trône où, sous un dais d'or et de plumes, siégeait le Sultan.

Son escorte le fit stopper à vingt mètres de l'estrade où, comme eux, il s'agenouilla. Un des nombreux dignitaires s'avança. Il était âgé et vêtu de rouge et d'or, un turban chargé de pierreries confirmant son importance. Il s'adressa au lieutenant puis, comme il l'espérait, à Bernardo, en italien.

- Il vous est demandé, devant sa Majesté, de donner votre nom.

- Je me nomme Bernardo di Baroncelli Bandini, Altesse.

Le dignitaire opina lentement, puis se tourna vers le sultan qui opina lui aussi. Alors le dignitaire fit signe de la main qu'on lui porta un rouleau de parchemin. Il le déroula avec emphase, se redressa et entreprit de le lire à voix haute.

- De par la volonté du grand Sultan Mehmet II, commandeur des croyants, sage parmi les sages, puissant parmi les puissants, et afin que sa générosité et sa magnanimité envers ceux qui savent lui montrer respect et déférence, il est ordonné que soit remis entre les mains du seigneur Barbo, ambassadeur de la république de Venise, le meurtrier ici présent : Bernardo di Baroncelli Bandini. En échange de quoi, la république...

Bernardo n'entendit pas même le prix auquel il avait été vendu, il avait l'impression que son cœur avait stoppé. Il était rouge et au bord de l'inconscience lorsqu'il pensa qu'il lui fallait continuer à respirer. Il releva les yeux : un autre homme s'était avancé entre lui et le sultan. Ambassadeur vénitien sans doute. Il parla un moment en arabe, s'inclina très bas puis, en reculant, fit signe à Bernardo qu'il l'accompagne.

Encerclé ainsi de janissaires, il dût bien se résoudre à obéir.

-o-O-o-

Un mois après, il passait en jugement à Florence. Les passions étaient depuis longtemps retombées et l'affaire fût menée dans le calme. Un clerc entendit d'abord les confessions de Bernardo. Celles-ci furent rapides et sèches, car le jeune homme n'apprécia que peu d'être traité avec si peu d'égards. On le menaça de la question sans obtenir bien meilleur résultat.

Avant, cependant, qu'on l'y passât, Lorenzo demanda à le rencontrer. Comme en toute autre chose, il fut obéi. L'entrevue eut lieu dans un salon du palais de la Signoria. Bernardo, les mains liées, fut introduit auprès du Prince dont il avait tué le frère. L'assassin était flatté, exalté encore une fois de la présence des grands.

- Messer de Medici, je suis flatté de cette entrevue.

- Messer Bandini. Je ne peux exactement vous retourner le compliment mais je ne pouvais ne pas vous rencontrer.

Eut-il connu les ressorts de sa personnalité que Lorenzo aurait pu lire dans les yeux de son interlocuteur une jubilation malade : lui, Bernardo Bandini, forçant la main du plus grand des Princes ! Lorenzo de Medici ne pouvait éviter de le rencontrer !

- Que puis-je faire, prince, pour mieux vous agréer ?

Lorenzo, préparé à un entretien éprouvant, eut un mouvement de surprise.

- Seriez-vous assez aimable pour m'expliquer ce qui vous fit assassiner mon frère ?

- Ah, votre frère... croyez bien que je m'associe à votre douleur. Transmettez mes condoléances à votre famille, si vous le voulez bien. Au moins est-il mort les armes à la main, ou presque...

- Ce qui, à nous banquiers, n'est pas grande consolation...

- Vous êtes bien mieux que banquier, vous êtes prince ! Croyez d'ailleurs que j'aurais à choisir préféré vous servir que m'acquiescer avec ces Pazzi qui, malgré leur noblesse ne savent réaliser leurs ambitions.

- Et pourquoi eux plutôt que moi, alors ?

- Ah, et bien, cela remonte à mes années napolitaines. Je m'étais, voyez-vous, attiré les foudres du Roi, dont vous connaissez comme moi les méchants travers. Une sombre histoire de famille où j'avais, par mes talents de bretteur, trop brillé pour son agrément. Dans les difficultés en lesquelles je me trouvais, un homme m'a secouru : Jacopo de Pazzi. Ainsi, le jour où il en appela à mon aide, je ne pus lui refuser. Mais veuillez croire qu'il s'agissait là d'honneur, si j'avais dû agir seulement selon l'estime que j'avais de lui et de vous...

- Et bien ? Si vous le pouviez ? relança Lorenzo, dont la patience se trouvait ébranlée de manière visible, visible à tous sauf à Bernardo, emporté par son récit et ses rêves.

- Et bien, je vous aurais servi avec fidélité et talent. Un prince tel que vous mérite les meilleurs à son service. J'aurais même été prêt à feindre l'amitié pour vous rapporter tous leurs plans.

- Et crois-tu que cela m'aurait servi mieux ?

- Ah ! Comment pouvez-vous en douter ! N'ai-je pas été le seul de cette conjuration à non seulement réussir, mais aussi à en échapper !

- Si, si, et croyez que je me l'oublie pas. Mais vous semblez bien sûr de pouvoir m'apporter des nouvelles de conjurations, complots, secrets, que sais-je...

- Mais bien sûr, mon prince, j'en connais plus d'une, et toutes de grande envergure car je ne me mêle point de foutaises ! Ah ! Tenez ! Regardez seulement cette bague, dit-il en brandissant la main au nez du Prince Médici.

- Hm mm, bonne facture, probablement florentin, Guidoni à mon avis. Mais pierre exécration ce qui rends l'ensemble sans valeur.

- Sans valeur ! Si vous saviez ! Il s'agit là du tiers de la clé des trésors des Pazzi. Ce qu'ils avaient de plus précieux, ils l'ont confié à Montefeltro, qui ne le rendra qu'au détenteur de deux de ces bagues !

- Hmmm. Le problème vois-tu, c'est que nous avons déjà saisi tous les biens des Pazzi, ainsi que leurs livres de banque, et il n'en manque pas grand-chose.

- Ah ! C'est que vous avez été fait ! Car je peux vous assurer du sérieux de l'affaire, Francesco lui-même...

- Me confierez-vous cette bague, messer Bandini ?

- C... certes, mon prince, si une si modeste offrande peut m'attirer vos grâces.

- Je t'en remercie.

Le prince observa quelques secondes cette bague, la tourna entre ses doigts et la glissa ensuite dans son aumônière. Il releva enfin la tête vers les hommes de main qui l'avaient accompagné.

- Angelo, fit-il, tu t'assureras que notre ami a raconté tout ce qu'il connaissait de vrai et d'important qui pouvait nous intéresser et, lorsqu'il aura les idées claires, tu l'amèneras, avec tout le respect dû à son rang, aux délégués de la Signoria pour qu'ils en usent mêmement.

Sur ce, Lorenzo de Medici sortit, sans même un geste pour l'homme qui avait mis fin aux jours de son cadet et qui ne l'avait lui-même raté que grâce à un poète, signe faste des muses veillant sur le jeune prince.

Bernardo en conçut une grande rancœur, ce qui lui rendit que plus longs et plus pénibles les moments passés avec Angelo. Mais il finit par raconter à celui-ci tous les détails qu'il connaissait, sur les affaires des Pazzi, de Florence, de l'Italie et du monde. Il fut ensuite livré à la justice florentine et condamné sans hésitation, et sans même que Lorenzo ait à peser de manière visible.

Bernardo Bandini di Baroncelli fut pendu devant la foule rassemblée, dernier des conjurés dont la fin fut mise en scène au bénéfice du règne qu'il avait voulu abréger.

Ultime et posthume hommage à cet affamé de gloire, c'est de la main d'un jeune artiste que son corps pendu fut immortalisé en croquis puis en fresque sur le mur de la Signoria, un certain Leonardo da Vinci.

Le sang à la postérité, Bernardo Bandini avait reçu ce qui lui avait été promis.

## XIX- Julia

Son dos et l'arrière de son crâne frappèrent ensemble le bois de la porte dans un bruit sourd. Dans ses yeux se lisait la crainte et la tension également mêlées. Il n'osait pas bouger.

- Ne prenez pas cet air de faon acculé, Flavio, vous étiez prévenu, lui glissa Julia avec un sourire moqueur. Et puis ça n'est quand même pas la première fois que vous vous faites entreprendre par une courtisane quand même !

Toujours statufié, Flavio n'esquissa pas la moindre réponse.

Julia recula d'un pas, libérant le jeune homme.

- Non... reprit-elle, son sourire se fondant progressivement en une expression d'incrédulité cachant mal un certain amusement. Ne me dites quand même pas que...

- Non. Non, finit par lâcher Flavio, rougissant, non, bien sûr que non. Ma sœur... Non. c'est seulement que j'imaginai, j'espérais quelque chose de plus... de plus authentique.

- Flavio ! s'exclama Julia, aussi amusée que satisfaite, vous avez l'âme d'une vraie jeune fille ! Mais vous n'imaginiez tout de même pas que...

- Non, non, bien sûr, se reprit-il, visiblement blessé, c'est simplement une façon que je ne...

- Attendez un instant. Vous me plaisez beaucoup, ne vous y trompez pas et ce n'est pas ce que je remettais en cause. Mais je suis une courtisane, issue de rien, et vous l'héritier d'une très ancienne et très noble famille romaine. Nous n'aurons jamais l'occasion de plus que quelques moments de plaisir, de jeux.

- Et pourquoi pas si vous m'aimez aussi ? lança-t-il, défiant.

- Mais Flavio, à quoi rêvez-vous ? Votre imagination va vous heurter le cœur, protégez-le mieux que ça, faites au moins ça pour moi.

- Julia, l'arrêta-t-il, solennel, mettant genoux en terre. Il n'est plus question de protéger mon cœur que d'une seule manière, en exauçant ses vœux. Voilà longtemps que je vous ai reconnue pour celle que vous êtes : la dame de mon cœur. Il n'y en aura pas d'autre. Voulez-vous m'épouser ?

Julia eut sur l'instant du mal à retenir un « non ! » retentissant, spontané et vital. Elle resta interdite pendant quelques secondes, cherchant le meilleur moyen de manœuvrer son bouillant prétendant.

Elle obtint une larme avant de lui répondre.

- Flavio, Flavio, je ne veux refuser mais je ne peux accepter...

- Vous pouvez, Julia, s'il vous plait...

- Mais je connais votre famille... Qu'en dirais votre sœur ?

- ...

- Et vos parents ?

- ...

- Je ne dis pas ça pour vous faire de peine, soyez-en assuré, mais nous devons nous contenter de ce qui est possible.

- Je pourrais les convaincre ! Je vous aime assez pour cela, je leur ferais accepter que l'amour doit passer avant leurs ambitions et leurs calculs politiques !
  - Ne me donnez pas de faux espoirs, Flavio, ce serait cruel.
  - Ce ne sont pas de faux espoirs, croyez-moi, je finirais par les convaincre quel que soit le temps qu'il faudra !
  - C'est dangereux, vous le savez bien.
  - Dangereux pour qui ? Vous croyez qu'ils me menaceraient ?
  - Dangereux pour moi, Flavio. Croyez-vous qu'ils hésiteraient à me remettre à ma place, ou pire ?
  - ... je serais prudent. Je ne dirais pas qui vous êtes avant qu'ils acceptent. Et ils accepteront.
- Julia, enfin, se jeta dans ses bras avec toute la candeur d'une jeune amoureuse.
- En attendant, fit-elle, profitons de ce à quoi nous avons droit, et elle l'entraîna vers son lit.

-o-0-o-

Flavio avait quitté sa chambre depuis peu et Julia était appuyée contre le rebord de la fenêtre. En dessous d'elle dans la lumière froide de l'aube, au bord de l'eau, un jeune garçon tentait pour la centième fois de convaincre un capitaine de le prendre à son bord. En vain, une fois de plus. Elle se demanda si elle devait en rire ou en pleurer. Elle se sentait en équilibre instable, saltimbanque suicidaire. Elle avait choisi de tout risquer et se prenait à le regretter par moments : elle pouvait encore tout abandonner et prendre une confortable retraite, entretenue et choyée pour un temps par son jeune Orsini. Pour un temps.

Et ensuite ? Ensuite vieillir, puis mourir seule, avec seulement le souvenir de quelques années de gloire.

Mais que gagnerait-elle de plus de toutes façons, à continuer sa course en avant ? Quelques années de gloire en plus, aussi vides et brillantes que les précédentes ? Quelle différence ?

Elle repensa à sa grand-mère : « On tombe toujours du côté où on penche » aimait-elle à répéter. Et Julia avait toujours penché vers le luxe et le risque... Alors après tout...

La porte résonna de deux coups brefs et violents, sortant Julia de ses dialogues intérieurs. Elle soupira et observa la porte quelques secondes avant de s'entourer d'une vaste robe de chambre de velours, souvenir frivole d'un amant de haut rang.

Face à la porte maintenant, elle hésita à nouveau. Elle était surprise que son visiteur n'ait pas encore frappé une seconde fois. Elle attendit encore. Rien. S'il était encore là, il était singulièrement patient. Elle se détourna de la porte le temps de glisser dans sa manche gauche un stylet, puis, assurée qu'il était efficacement caché, elle ouvrit.

Ercole.

Il semblait occulter toute l'ouverture de la porte, être plus grand et menaçant encore qu'en ses souvenirs. Elle en fut convaincue lorsqu'elle vit l'expression de son visage. Il semblait bouillir de l'intérieur, contenir sous ce masque figé une colère intense.

- Le bonjour, Julia, dit-il en inclinant la tête avec raideur.
- De même, Ercole, de même. Que me vaut une visite aussi matinale ?
- Il faut que nous parlions. Maintenant.
- Maintenant ? Et pourquoi me plierais-je à tes caprices, assassin ? Rien ne nous lie plus que je sache...

- JULIA ! hurla-t-il en frappant du poing la porte avec une telle violence que Julia recula d'un pas. Interdite, elle ne put tout d'abord détacher les yeux de l'endroit où la main d'Ercole avait frappé : sa chevalière avait laissé une marque profonde et très nette : on en devinait le dessin. Lorsqu'elle revint à son interlocuteur, elle dût faire un effort pour ne pas trembler et elle croisa les bras pour retrouver de la dextre la fermeté rassurante de son arme.

- C'est la deuxième fois que tu viens ici sans t'annoncer. Vas-tu me prendre de force comme tu l'as fait pour Maddalena ?

- Je t'ai dit que je venais parler. Seulement parler.

- Alors je te préviens, je n'accepterais pas une telle violence.

- Tu me provoques et ensuite tu te plains ? Je te reconnais bien là. Mais ne t'inquiètes pas, je ne te ferais aucun mal, tu as ma parole.

- C'est très bien, mais vaut-elle assez pour miser ma vie ?

- Crois-moi, elle garantit ta sécurité infiniment plus que l'arme ridicule que tu caches.

Julia recula doucement, sans quitter Ercole des yeux, jusqu'à s'asseoir sur son lit. Elle recula encore jusqu'à être adossée au mur et sortit de sa manche le stylet, qu'elle posa délicatement sur ses jambes croisées.

Alors seulement elle fit signe à Ercole de prendre le fauteuil au coin de la pièce. Il entra à pas lourd, referma et s'assit, raide, les bras alignés sur les accoudoirs, le regard brulant. Du fond de son lit, Julia le relança :

- Alors, quels étaient ces débats urgents ? Des remords soudains, une inquiétude pour ton âme ou simplement un besoin irrépressible de te vider les couilles ?

- S'il te plait, s'il te plait, répondit-il, blême, mets en sourdine tes provocations quelques minutes...

- Oh, pauvre meurtrier, tu as besoin de réconfort, de tendresse maternelle, sinon quoi ? Tu me tueras comme les autres ?

- Ta gueule, Julia ! Ta gueule ! Ça ne t'a pas calmé de te faire sauter toute la nuit par l'autre freluquet ! Ça ne t'a pas calmé ! finit-il en se levant à moitié.

- Me suffire ? Lui ? Là, tu m'insultes ! Si seulement tu l'avais vu... Car c'est de cela qu'il s'agit, non ? Ercole resta mutique, mâchoire crispée.

- Tu devrais baiser plus souvent, Ercole. Tu tuerais peut-être moins, d'une part, et d'autre part, ta jalousie trouverait des cibles plus appropriées. Tu as passé la nuit devant chez moi ? demanda-t-elle, le danger audible sous son ton contrôlé.

Et Ercole ne répondit pas plus. L'évidence, cependant, se lisait sur son visage.

- J'espère au moins que tu as tout entendu, espion de merde, que tu as pris ton plaisir à imaginer ce que nous faisons. Ça ne t'a pas suffi de me garder prisonnière, il faut que tu continues ?

Il bougea un peu, se tortillant, sa colère retombant, hésitant maintenant à répondre.

- Mais puisque tu aimes entendre, laisse-moi te raconter au moins ce qu'il s'est passé.

- Non, Julia, je ne viens pas pour...

- Tais-toi et écoutes ! Il a commencé par refuser. Il voulait que je l'aime avant de le baiser. Moi, je ne voulais que le baiser mais je sais lui mentir. Il a cédé avant même que je passe la main dans sa ceinture, je l'y ai trouvé déjà raide comme le vit d'une statue. Et largement doté, ce qui fut compensation pour son inexpérience. Car il baise mal. Ou plutôt, il ne baise pas, il se laisse baiser. Je l'ai pris contre le mur, là, près de la fenêtre, puis dans le fauteuil où tu es, en lui tournant le dos, ce qui m'évita pendant un moment l'effort de grimaces extatiques. Il a pris son plaisir à cet endroit même, j'espère que ce n'est plus humide...

- Julia ! Je ne... commença-t-il en se levant.

- Attends, fit-elle en tendant la main vers lui, attends la fin de mon histoire. Elle va te plaire. Car ça ne m'a pas suffi, je lui ai dit que je n'avais jamais connu d'amant aussi imposant que lui, ce fut le moindre mensonge de toute la nuit, et je l'ai pris dans ma bouche pour le relancer. Il s'est contorsionné en couinant comme un ver jusqu'à ce que je l'amène à mon lit et que je le baise jusqu'à laisser sa trace dans mon matelas. Il a crié son plaisir à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire toi, et j'ai fait de même. C'est un charmant garçon mais un amant lamentable, je lui préfère mes doigts... J'en étais d'ailleurs là quand tu es venu m'interrompre. Un instant, j'ai cru à un candidat meilleur que mes digitaux amis mais ce n'était que toi. Et l'envie que j'ai de te baiser est, disons-le, inexistante. M'ayant frustrée, déçue et espionnée, tu comprendras que ma réception ne soit pas des plus enthousiastes.

- Très bien, répondit Ercole, qui était maintenant blanc, vidé de sa colère. Je venais pour t'aider mais si il en est ainsi...

- Et maintenant je t'ai menti en face sans même que tu t'en aperçoives.

- ...

- Et là, je ne mens pas, pas vrai ? demanda-t-elle, une satisfaction cruelle se lisant dans ses yeux.

- Tu... quand ? Ercole avait rougi d'un seul coup. Il la fixa, immobile. En lui un orage enflait.

Julia attendit, elle l'observait attentivement, guettant ses réactions. Il se leva sans un mot, marcha jusqu'à la porte, revint au fauteuil et se tourna vers elle. Il lui sembla immense, il la surplombait, tout de noir, son profil illuminé par le petit matin. Un demi. sourire apparut sur ses lèvres et il posa la main sur la garde de sa dague d'un geste très naturel.

- Quand ? redemanda-t-il, mais cette fois de manière décidée, la fixant dans les yeux.

- J'ai très envie de te baiser.

Ses mots restèrent un instant suspendu en l'air. Lorsqu'ils s'éteignirent, on eut dit que le mouchoir d'un duel avait chu et Julia et Ercole se jetèrent l'un sur l'autre. Les tensions et les haines, le mépris et l'admiration furent autant de combustibles pour leur ébats. Le sang d'Ercole coula quand accrochée à lui, le dos contre le mur, elle lui planta dans les reins quatre de ses ongles. Celui de Julia quand, à quatre pattes sur le lit, il lui mordit l'épaule. Ils crièrent tous deux, et à plusieurs reprises, un plaisir jamais feint.

C'est vrai, se dit Julia, on baise souvent bien mieux ceux que l'on hait bien fort que ceux qu'on aime qu'un peu.

Elle avait retrouvé une respiration normale mais la sueur maintenant refroidie collait toujours les draps à sa poitrine. Ses pieds dépassaient, à l'autre bout du lit, et encadraient le visage d'Ercole couché en travers du lit. Tête bêche, les deux amants s'observaient, souriant tranquillement et hésitant à rompre ce silence, cette paix que les mots ne leur permettaient jamais. Délicatement, il vint poser sa main sur sa cheville et laissa courir ses doigts au bas de son mollet. Elle observa les coutures qui recouvraient ses phalanges, on y lisait un passé de combats, de blessures et de défaites. Ce fut finalement Julia qui ouvrit la première la bouche mais avant qu'elle eut prononcé le moindre son, Ercole l'interrompit d'une pression sur la cheville.

- Attends. Avant que nous ne recommencions à... je veux que tu saches combien il est important que tu me mentes.

Julia rit de bon cœur.

- C'est bien la première fois ! Mais au risque de te décevoir, je ne pense pas en être capable systématiquement.
- Peu importe, Julia, c'est le principe qui importe, la liberté.
- Tu as raison, je me sentais emprisonnée en ta présence...
- Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est certainement vrai, mais je parlais de moi. Tu m'as libéré, Julia.
- Explique-moi mieux, je ne suis pas sûre de saisir.
- La solitude est une prison. Et jusqu'à peu, jusqu'à toi, j'étais seul à pouvoir mentir, jamais une relation à égalité avec qui que ce soit. Plus encore avec ceux qui savent, qui me connaissent. Tu n'imagines pas...
- Si, je suppose que si. Tu sais, dans de moindres proportions, je n'en suis parfois pas si loin. Mais j'ai des amies pour sortir, au moins parfois, de cette...
- Folie ?
- Supériorité ? Maddalena en était parfois une... Tu n'as personne ? Pas d'amis ? D'amies ?
- Non, plus maintenant. Il y a longtemps... oui, dont certains si capables de mentir, ou si incapable de se fixer sur une vérité, qu'ils étaient un refuge...
- Ils sont morts ?
- Certains. La plupart je crois. Professions à risque. D'autres se sont rangés, j'ai perdu leur trace, sauf un, Angelo. Mais c'est un cas particulier, il ment presque tout le temps. C'est irritant pour moi, plus encore que pour le reste de ceux qui le connaissent...
- L'ai-je déjà rencontré ?
- Peut-être, il fréquente parfois le palais Della Rovere. Un petit abbé.
- Un ecclésiastique menteur de plus ! Peu de chances que je l'ai remarqué. Mais effectivement, la pêche est bien pauvre.
- Hmm.
- Pourquoi ne pas en trouver d'autres ?
- Je sais quand on me ment, Julia. Il me faut trouver des gens qui ne me mentent pas, au moins assez longtemps pour m'attacher à eux, les apprécier. Et je n'en trouve pas. J'aimerais dire que je suis du coup pessimiste mais je suis de fait réaliste. Inévitablement.
- Tu devrais fréquenter de meilleurs menteurs, ou des gens plus honnêtes, fit-elle en souriant.
- J'essaie, sourit-il en réponse, mais je n'ai trouvé que toi. J'espère que tu comprends l'importance que tu...
- Je comprends, Ercole, mais s'il te plaît, pas de grande déclaration, j'en ai ma dose. Et, aussi bien que je te comprenne, il y a encore trop de sang qui nous sépare.
- Ah. Le répit touche donc à sa fin... Reprenons, donc, soupira-t-il en se redressant sur un coude. Julia ramena ses jambes sous elle et s'enroulant dans le drap, s'installa en tailleur, confortablement.
- Pourquoi es-tu venu me voir, Ercole ? demanda-t-elle avec un sourire en coin.
- Ercole, en réponse, rit.
- Je suppose qu'il est maintenant inutile de t'avouer les sentiments qui justifient ma préoccupation quant à ton devenir.
- Oh, tu pourrais. A moins qu'ils ne soient à tes yeux si clairs que cela soit inutile
- Elle l'observa puis rit à nouveau, sans retenue.
- Non, tu as raison, ils ne l'étaient pas en arrivant. Mais je croyais que tu ne voulais pas de grande déclaration.

- Oh, c'est là que nous nous dirigeons ?

- Non, tu as raison... Ta manière, tes insultes, ta colère t'ont rendue désirable. Tes compétences, ton talent t'ont rendue admirable à mes yeux. Pour ce qui est du désir...

- Nous avons exploré cette voie, oui, poursuivit-elle en riant doucement.

- Pour ce qui est de l'admiration, disons que je ne pouvais accepter ton humiliation sans réagir.

- Et, chevalier servant, tu es venu me sauver ?

- Hmm, non. Ou plutôt si, mais mes méthodes ne sont pas celles d'un chevalier.

- C'est vrai, rit Julia, il ne baise normalement la princesse qu'après l'avoir sauvée. Ton plan était ?

- Crier jusqu'à ce que tu te reprennes, je suppose.

- Tu crois que ça aurait fonctionné ?

- Ça ne marche pas si mal quand tu m'insultes, toi.

- Je n'aurais pas cru...

- Et pourtant... Mais je voulais aussi comprendre. Comprendre comment tu as pu tomber si bas.

- Avec beaucoup de soin.

- Pardon ?

- Je suis tombée si bas avec beaucoup de soin et d'attention. Et avec beaucoup de publicité. Ta venue est, en ce sens, un véritable hommage à mon talent.

- J'aurais du avoir plus confiance donc. Mais je me réjouis d'avoir été trompé une fois de plus. Ceci étant, pourquoi ?

- Ah... pourquoi... je pourrais te mentir, ou non, et dans les deux cas tu te réjouirais. Que préfères-tu ?

- Ne pas savoir. Choisir de te faire confiance ou non, sans certitude, tout comme toi...

Julia plissa les yeux, toujours souriante. Elle balança la tête d'un côté puis de l'autre et se leva finalement. Sans la moindre pudeur, elle traversa la pièce entièrement nue et sortit d'un billet un flacon de vin et deux gobelets. Elle les remplit, dos à Ercole qui admirait ses fesses. Elle revint vers lui et lui en tendit un.

- A la confiance, trinqua-t-elle.

- A la confiance, répéta-t-il en haussant un sourcil.

Ils burent sans se presser.

- J'ai besoin que ton employeur me fasse vraiment confiance.

- Je ne suis pas sur que ce soit même possible.

- Je prends le pari. Si il me sait désespérée et totalement à sa merci, si il vient me chercher par pitié.

- Hmm hum. Éventuellement. Mais pourquoi vouloir tant revenir à lui. Tu pourrais aisément trouver un autre protecteur.

- Intérêt. Et vengeance.

- Un bon mélange, opina-t-il. Un intérêt spécifique ?

- Tu sais pourquoi Maddalena est morte ?

- Oui. En grande partie... Enfin non, j'ai une idée générale, je n'ai pas cherché à connaître les détails. Tu crois qu'il y a beaucoup à prendre ?

- Ton employeur ne tue pas gratuitement. C'est, d'une certaine manière, un homme de principe. Donc oui, je pense que le jeu en vaut la chandelle.

- Tu en mesures les risques ?

- Oui. Oui. Et j'ai peur, ne t'y trompes pas. Mais je n'ai pas envie de pardonner. Pas cette fois. Je dois vieillir.

- Oui, mais ça te va bien. Je t'envie.
  - Et qu'est-ce qui te retient, Ercole, qu'est ce qui te retient ?
- Ercole rit doucement.
- C'est la question qui m'occupera pour les jours à venir, n'en doutes pas.

Julia finit son verre en observant Ercole. Il avait ce charme dangereux qu'elle avait toujours apprécié, mais aussi une profondeur insoupçonnée. Elle espérait qu'il fasse le bon choix, le choix d'elle, et surtout pas le plus mauvais, celui qui pourrait lui coûter la vie. Elle avait fait le choix de la confiance, surprenamment, *alea jacta est*...

## XX- Balthazar

Des lieues de poussière, encore des heures de route, mais seul cette fois. Balthazar était surpris, il avait si vite repris l'habitude d'être accompagné, de deviser au long du chemin. Il avait, les premières lieues, tenté de parler à son cheval, pour compenser. Sans succès. Il était passé à Dieu et s'était vite aperçu qu'il préférerait la conversation de sa monture, aussi morne soit-elle. Deux jours après son départ, il ne lui parlait plus que pour l'encourager, pour la pousser à supporter la cadence infernale qu'il lui imposait. Il ne savait pas vraiment pourquoi il était si pressé. Pour ne pas laisser Vittoria seule ? Pour savoir si Cécilia était encore là ? Pour prendre de vitesse ses ennemis ? Rien de tout ça. Rien de rationnel. Pur plaisir, sans doute. Plaisir d'être en vie, en selle à nouveau, simplement vivant. Les coutures de la selle lui marquaient les cuisses et les mollets, ses doigts étaient rouges du contact des rênes et son dos lui semblait devoir rester raide à jamais mais il était heureux. Le vent lui fouettait le visage, il avait quelque part où aller et quelque part où revenir.

Les lieues passèrent sans regrets, il fut assailli par trois routiers, mauvais combattants et mauvais chrétiens, qu'il laissa plus pauvres qu'il ne les avaient trouvés mais instruits de quelques nouvelles prouesses martiales. Je devrais vendre mes leçons plus cher, se dit-il alors. Pour un tel enseignement, ils n'ont pas payé bien cher.

Il fut interrompu une seconde fois, mais par une troupe de nonnes, errant sur la route, leur couvent victime d'une armée désœuvrée. Il les escorta quelques heures, jusqu'au premier village puis, lassé de leurs bondieuseries ininterrompues, il les laissa derrière lui sans même un salut.

Le lendemain, il arrivait en vue de la Sérénissime République, apportant avec lui une première et inhabituelle chute de neige. Ce fut les épaules blanchies de neige qu'il passa la porte de l'auberge de Maître Fabio. Autant que la chaleur, l'odeur, si familière et rassurante, fut un choc physique.

Du fond de la salle, le gros Fabio le salua de la main. Balthazar resta un instant interdit. Était-ce ainsi qu'on l'accueillait après une absence de ... trois semaines ? Seulement ? Il n'en revenait pas. Il avait l'impression d'être parti depuis des années et pourtant les habitués avaient à peine eu le temps de remarquer son absence. Il s'assit à la table la plus proche, épousseta la neige qui le couvrait encore et héla une serveuse qui lui tournait le dos. Elle vint poliment prendre sa commande et il regretta qu'elle n'aie pas plus de piquant.

Ce fut finalement Fabio qui lui apporta sa cruche de vin et s'assit à demi sur le tabouret lui faisant face.

- Alors, comment s'est passé ton évasion amoureuse au bras de ma Vittoria, vieux brigand ?
- Amoureuse ! Vittoria ! Me croiras-tu si je te dis que rien d'amoureux ne vit le jour entre nous ? Rien !

Fabio rit à gorge déployée.

- Je te retrouve bien là, Affabulateur sans égal, conteur sans retenue ! Quel est l'histoire cette fois : un roi l'a soustraite à ta main, emmenée en orient et fait reine malgré toi ? Ou fut-il révélé qu'elle n'était pas humaine, te privant soudain de toute velléité à son monstrueux égard ?
  - Oh, répondit le vieil hidalgo en se forçant à un enthousiasme qu'il ne ressentait que peu, c'est à la fois moins merveilleux et plus grandiose : nous fumes entraînés dans une affaire mêlant le Saint-Père, ses princes, Laurent le magnifique et le Sultan Bayezid !
  - Celle-là s'annonce bonne, fit le tavernier en riant, garde-la donc pour ce soir, je m'engage à t'abreuver tant que tu garderas voix !
  - C'est affaire entendue, tavernier de mon cœur mais pourrais-tu avant m'aider en quelque affaire ?
  - Je ne sais, je ne connais ni Sultan ni Pape.
  - Oh, tu te sous-estimes, et sur-estimes ma question par là même. Te souvient-il du soir juste avant que je parte ?
  - Si je m'en souviens ? Celui-là juste avant que ma meilleure serveuse disparaisse elle aussi ? Comme si j'y étais, que je m'en souviens !
  - Bien, alors dis-moi, les deux bas-du-front qui me suivaient, tu les as revus ?
  - Deux lourdeaux, du style à gagner leur vie en vendant des genoux cassés ? Ouais, ils sont repassés une ou deux fois. Faudrait demander à Anna, mais je crois qu'ils ont demandé après toi. Anna ! Viens par là !
- Une jeune serveuse à l'air timide arriva à toutes jambes. Elle gardait le regard au sol et les mains dans son jupon. Elle attendit immobile que Fabio la questionne.
- Dis-nous, fillette, y a pas deux benêts pesants qui auraient demandé après un certain Balthazar, dans les semaines passées ?
  - Si, maître Fabio, deux mange-merdes. Un la gueule cassée. Les deux à pas avoir l'air de vouloir tellement rigoler. Enfin, pas au sujet de ce m'sieur Balthazar en tout cas.
  - Et t'as rien remarqué d'autre ?
  - Ben, ils boivent sans avoir besoin d'être poussés. Du coup, Matteo les a entrepris. Plusieurs fois. Il a fait le grand jeu, du genre à finir la nuit chez eux.
  - Matteo, fit Balthazar, sourcil levé.
  - Un petit jeune. Doigts agiles. Son truc, c'est les dés. Je le fais bosser à l'occasion. Et si il a fini la nuit chez eux, c'est qu'il les a bien essorés. Et qu'il y avait de quoi essorer, parce qu'il ne prends pas ce genre de risques pour rien.
  - Et tu crois qu'il y a moyen de le rencontrer, ce Matteo ?
  - Oh ben si je lui demande... il devrait même bien pouvoir t'emmener jusque chez eux, va ! Balthazar, sourire en coin, répondit doucement :
  - Ça me plairait assez. Je pourrais même lui jouer son aide aux dés, à ce gamin.
  - Ah ! Je te retrouve bien là ! Je prends les paris ! Mais méfie-toi, ce garçon est une fouine.

- Je m'incline, dit le jeune homme, je t'emmènerais gratuitement.

Dans la pénombre de l'arrière-salle, on ne distinguait de son visage que l'éclat de ses yeux. Par son gabarit et son visage, il semblait enfant. Par son regard et sa manière de jouer, on lui aurait donné plus d'années que Balthazar lui-même. Les deux hommes s'étaient affrontés pendant près de deux heures, sous le regard fasciné de Fabio. Les mises avait atteint des sommes telles que s'il avait perdu, le vieil hidalgo n'aurait eu assez du restant de ses jours pour s'offrir les services du jeune garçon. Ce dernier avait gagné beaucoup. Balthazar s'était bien défendu et avait usé de toutes les roueries que des années de taverne lui avaient enseigné mais à peine à mi-partie, il était évident qu'il ne s'en sortirait pas. Et pourtant. Pourtant le jeune homme avait choisi de tout remettre en jeu. Et il avait perdu. Fabio en était resté bouche-bée. Balthazar avait seulement ri, soulagé. Il avait resservi un verre à son adversaire. Matteo finit son verre, pensif.

- Quand veux-tu y aller, grand guerrier ?

- Dès que j'aurais fini mon verre.

- Quoi ! Mais il fait nuit, les rues sont pleines de neige et nous ne les trouverons jamais chez eux à cette heure, c'est du temps perdu !

- Nous les attendrons, je suis patient.

- Tu les attendras ! Je ne compte pas passer la nuit transi au fond d'une ruelle misérable.

Sans un mot et avec à peine un sourire Balthazar se leva et fit signe à Matteo de le précéder. Le garçon s'exécuta et, de l'auberge, le guida à travers rues, ponts et ruelles jusqu'à un quartier plus pauvre encore que celui où Balthazar logeait encore quelques semaines auparavant. Matteo lui désigna sans un bruit une pauvre mesure de brique, encastrée tant bien que mal dans le coin d'une ruelle puante.

- Comme tu peux le voir, chuchota-t-il, c'est éteint et désert. Je vais donc te laisser y faire le pied de grue comme un grand garçon que tu es.

Balthazar acquiesça sans prendre la peine de répondre. Il n'aimait pas Matteo et l'idée d'attendre avec lui lui était désagréable. Il avait connu trop de joueurs professionnels. Angelo pour commencer. Engeance détestable et fausse. Dès que le jeune garçon eut passé le coin de la rue, il partit à sa suite. Lorsqu'il passa prudemment le même coin, le jeune guide était déjà au bout de la rue, détalant à toutes jambes. Il est sacrément pressé, se dit-il, je me demande qui il va prévenir. N'ayant ni l'intention ni les moyens de le suivre, Balthazar s'installa enroulé dans sa cape dans une encoignure de porte plus profonde que les autres et à portée de vue de la petite maison de brique.

La lune crut puis déclina.

Elle allait disparaître derrière les toits quand, chantant à tue-tête, les deux hommes apparurent. Le moins abîmé des deux avait au bras une fille, à peine consciente de trop de vin. Balthazar les laissa passer et les suivit de loin, à pas de loup le long des murs. Dès que le premier eut ouvert la porte pour inviter sa compagne à pénétrer, il se jeta à grandes enjambées sur le second et lui asséna sur l'arrière du crane un coup sec du pommeau de sa dague. Le craquement lugubre de l'os résonna bien fort dans la nuit et le galant se retourna. Il secoua la tête, ébahi, alors que son compère s'écroulait sur le pas de porte.

Balthazar, de la pointe de sa dague lui fit signe de rentrer et d'emmener le corps avec lui. La fille leur tournait le dos et s'assit plus loin dans la pénombre de la maison, ignorant tout de ces évènements. Le lourdaud tira son compère sans quitter la dague des yeux.

Quand Balthazar à sa suite franchit le seuil, la lumière jaillit d'un coup. La fille reposa son briquet et se tourna triomphante dans le halo de la bougie. Elle passa du sourire au choc en apercevant l'arme pointée, puis à haine fervente, débarrassée de toute peur par l'alcool. Elle se leva, balbutiante, pleine de colère et se jeta sur Balthazar. Le vieil homme dû s'écarter pour ne pas l'embrocher. Elle vint s'écraser sur le bras qui tenait cette dague qu'elle ne quittait pas des yeux. Le lourdaud, comprenant sa chance, lâcha soudain son compère dont le crane percuta le sol avec un son plus lugubre encore que le précédent.

Balthazar le vit arriver et eut le temps d'éviter le premier coup, destiné à sa mâchoire, en se projetant en arrière. Il entraîna avec lui la jeune femme agrippée à son bras et ce fut elle qui reçut le second coup de poing. Elle hurla et tenta d'envoyer un coup de pied au lourdaud. Il esquiva et la gifla vigoureusement. Elle en lâcha Balthazar et lui tourna le dos. Il la saisit alors par la taille et lui pointa la dague sous la gorge.

- Arrêtez immédiatement, tous les deux ! intima-t-il.

La fille hésita un instant et se mit à hurler. Elle se retourna dans un mouvement désordonné et Balthazar dû à nouveau s'écarter pour ne pas l'égorger. Lorsqu'elle se jeta sur lui, il la reçut d'un revers de la main droite. Lestée de sa lourde dague, celle-ci arrêta net la jeune femme qui s'écroula d'un bloc sur le coté.

Balthazar releva les yeux juste à temps pour apercevoir le tabouret que le lourdaud essayait de lui asséner sur le haut du crâne. Il ne l'évita qu'à moitié. L'assise lui percuta l'épaule gauche avec un bruit sourd et continua sa trajectoire jusqu'à percuter joue et oreille.

Balthazar s'effondra.

Pendant quelques instants, il n'y eut plus rien que le bruit de son crâne résonnant. Voile noir, il ne sentait plus ni épaule ni tête. Puis une douleur soudaine à la cuisse le ramena à la conscience. Il rouvrit les yeux : le lourdaud était à cheval sur lui, le genou planté dans sa cuisse et le giflait à la volée. Sa tête valsait de droite à gauche. Il voyait le plancher plus que son adversaire. Il vit sa propre main. Il tenait toujours sa dague. Ce sont les plus vieux réflexes qui sauvent parfois la vie, se dit-il. Il hésita le temps de deux claques supplémentaires, il n'entendait même pas ce que le lourdaud hurlait. Il n'arrivait pas non plus à arrêter son regard assez longtemps pour viser, le lourdaud bougeait trop, à moins que ce ne fut seulement sa tête. Il n'avait plus qu'un point fixe. En un mouvement, sa main vint coller sa dague au genou du lourdaud et remonta le long de la cuisse sans ménagement. Il sentit le tissu céder sous sa lame, puis la la peau lorsque la lame s'arrêta d'un coup à l'entrejambe.

Les coups cessèrent immédiatement. Sa tête arrêta de valser et il put distinguer le visage du lourdaud, blanchissant à vue d'œil, encadré de ses deux bras levés. Balthazar dut se concentrer pour articuler une simple mot : " debout ", et la douleur irradiait de sa mâchoire à tout son coté gauche. Il faillit refermer les yeux. Il serra les dents et la douleur était plus insupportable encore. Au moins une dent cassée, nota-t-il quand il put recommencer à respirer.

Le lourdaud commença à se relever et Balthazar essaya de le suivre. Il dut s'interrompre lorsqu'il essaya de prendre appui sur sa main gauche. Son épaule était en feu.

Il fit signe au lourdaud de s'écarter et de s'asseoir sur la paille au fond de la pièce. Il se mit à quatre pattes et se releva enfin, titubant. Il s'assit enfin face à l'homme qui tentait d'arrêter le sang coulant le long de sa cuisse.

- A la moindre bêtise, je te fais la peau, dit-il en gardant les yeux rivés sur lui le temps d'échanger dague contre épée. Traînes tes deux compères jusqu'à la paille, que vous me fassiez tous face.

L'homme s'exécuta et, en le regardant faire, Balthazar réalisa deux choses : il ne resterait pas conscient beaucoup plus longtemps et son épée était trop lourde pour qu'il espère en faire grand-chose dans cet état. Il lutta contre la douleur pour ne rien laisser paraître.

Dès que la manutention fut finie, il pointa sa lame vers le lourdaud.

- La dame, Cécilia de Pazzi, que vous escortiez, où est-elle ?

- On l'a gardée un moment, répondit l'homme, regard haineux. Il y a un peu plus d'une semaine, il est revenu la prendre.

- Qui ?

- L'abbé.

- Quel abbé ?

- Un petit, chafouin, qui joue aux cartes. Qui gagne aux cartes.

- Et qu'en a-t-il fait ?

Le lourdaud se figea.

- Je l'ai tuée. La voix, sèche et moqueuse, venait de la porte, dans le dos de Balthazar, mais il l'a reconnu immédiatement. Elle ne servait plus à rien et elle voulait te tuer, faire un scandale.

Balthazar se leva d'un bloc, se tournant vers la porte. Un voile rouge recouvrit son champ de vision et il lui sembla que sa tête était aussi lourde que du plomb. Il se rassit, mais face à Angelo cette fois.

- J'attendais que tu reviennes, commença ce dernier. Tu as toujours été trop orgueilleux, tu ne pouvais rester dans l'incertitude.

- Tu ne l'as pas tuée, je ne te crois pas.

- Si, Balthazar, et ce pour une seule raison : je veux le trésor des Pazzi pour moi. Tu le voulais pour elle. Elle est morte. Tu vas donc me le laisser.

- Jamais ! Je te tuerais avant ! cria Balthazar et ses cris firent résonner son crâne d'une douleur nouvelle.

- Balthazar, répondit Angelo avec un petit rire de gorge, je te connais, oublies-tu ? Je sais très bien que sans une jolie fille pour te donner une raison d'agir, tu sombreras à nouveau dans le vin et l'inaction.

- Si tu l'as tuée, je ne te le pardonnerais jamais.

- Me pardonner ! Enfin, Balthazar, te rends-tu compte de ce que tu racontes ?

- Je te tuerais, fit encore le vieil homme en se levant. Il tituba.

- Assieds-toi, et écoutes. Je vais te faire une proposition, une dernière. Tu me confies tout ce que tu connais sur cette affaire et je te laisse assez d'argent pour te payer dix ans de taverne.

- Je te rentrerais mon épée dans le fondement jusqu'à ce que tu demandes pardon à Dieu, sac à merde. Voilà ma proposition.

- Ah. Bien. Je craignais quelque chose dans ce genre. Tant pis. Toi, fit-il en désignant le lourdaud encore conscient, casse-lui le bras.

Malgré la douleur omniprésente de son crane et de son épaule, Balthazar tenta de se tourner vers son adversaire. Il pointa l'épée devant lui et le lourdaud hésita, un instant seulement, jusqu'à ce qu'une main retienne l'épée du vieil homme. Matteo était en effet sorti de l'ombre et empêcha Balthazar de tenter quoi que ce soit. Le lourdaud posa son bras sur la table et se saisit des restes du

tabouret.

La dernière chose que Balthazar entendit avant que la douleur lui fasse perdre conscience fut la voix moqueuse d'Angelo.

- Et par pure charité chrétienne, je vais même payer ta retraite, Balthazar.

## XXI- Cécilia de Pazzi

1477-1478

Cécilia de Pazzi naquit au milieu de l'hiver 1477, alors que quelques flocons de neige vivaient une existence éphémère sur les toits du palais de sa famille. Son arrivée en ce monde fut l'occasion de festivités généreuses et publiques. L'héritier de la grande dynastie marchande avait une héritière : l'avenir des Pazzi était assuré. Francesco offrit un banquet au petit peuple de Florence et son oncle Jacopo une grand messe. Seule sa mère, Clara, restait retenue. On supposa que la grossesse l'avait affaiblie et tout fut fait pour qu'elle retrouve le sourire.

Ainsi, pour le bien-être de sa mère, Cécilia vécut ses trois premiers mois hors de Florence, dans un domaine arboré et bucolique des collines de Toscane. Cécilia grandit et forçit et survécut à ses premières fièvres. Elle fut ramenée en ville à la fin de l'hiver, pour être baptisée dans la chapelle familiale devant les représentants des plus grandes familles de la capitale toscane. Elle n'en retint que l'eau froide, les dentelles dont on l'affubla et les reflets des cierges sur les dorures de la chapelle.

C'est à partir de ce retour à Florence que Cécilia commença à être confiée à une nourrice. Celle-ci, au teint brun et aux odeurs de farine, fille de boulanger, se lia à la jeune enfant et passa de longues journées à lui parler de tout, de rien, au point que sa voix devint plus familière à Cécilia que celle de sa mère elle-même.

De fait, les absences de cette dernière allaient croissantes. Cécilia ne pouvait deviner qu'elles étaient liées à celles de son père, individu abstrait et lointain qu'elle n'identifiait pas encore. Elle ne comprit pas non plus pourquoi tant de cris et de pleurs ce jour d'Avril où son père fut ramené ensanglanté de la cathédrale. La tension était telle qu'elle pleura cependant jusqu'à ce qu'on vienne la chercher, la bercer, la calmer. Mais le répit fut de courte durée. Elle fut vite retirée des bras de sa nourrice pour ceux de sa mère. La tension de celle-ci était telle que Cécilia se remit à pleurer en silence. Sa mère l'embrassa et la berça quelques secondes.

La porte vola alors en éclat et sa mère eut un sursaut tel que Cécilia commença à hurler.

Soudain, sa mère la brandit à bout de bras, l'éloignant de la chaleur de son corps. Ses hurlements redoublèrent.

- Par la grâce de Dieu, épargnez mon enfant, cria sa mère.

Ce furent ses derniers mots, alors que l'épée du premier soldat menant l'assaut lui passa à travers le corps. Elle ramena Cécilia à elle et s'effondra sans bruit.

Pendant un long moment, Cécilia resta ainsi sur le corps de sa mère, réchauffée d'abord par son sang imbibant ses langes.

Cécilia continua à pleurer doucement, attendant qu'on s'occupe d'elle. Elle ne vit pas son père, entraîné dans la rue malgré ses blessures, tendre la main vers elle alors qu'il disparaissait.

Mais ce geste ne passa pas complètement inaperçu. Un homme vint vers elle et se pencha. Il sourit

et Cécilia arrêta de pleurer. Il la prit dans ses bras.

- Alors, chuchota Angelo, c'est donc toi l'héritière ?

Il l'observa, la berça et elle tendit la main vers lui.

- Certains cependant prétendent que tu serais une petite bâtarde, un fruit du pécher ?

L'homme fit un tour sur lui-même, vérifiant que les hommes qu'il avait accompagné avaient tous quitté la pièce.

- Je suppose que cela t'importe peu, hein ? soupira-t-il. Moi-même, hors une curiosité aussi habituelle que malsaine, peu m'importe. Tu restes l'héritière. Malheureusement pour toi.

Il l'observa encore un moment, se signa et, très délicatement, lui brisa la nuque avant de la reposer sur le corps de sa mère.

Ainsi mourut, le 7 avril 1478, Cécilia de Pazzi.

## XXII- Balthazar

Le monde était jaunâtre et flou. Le monde était également douloureux, de manière sourde et constante. Balthazar cligna des yeux et essaya de voir plus clair. Le jaunâtre se fit net et fissuré mais guère plus informatif. Il baissa les yeux et se découvrit recouvert de couvertures grises, dans un lit rudimentaire de bois épais. Il essaya de bouger et une douleur aiguë lui remonta le long du bras droit. Doucement, de la main, il écarta la couverture. Son bras droit était maintenu dans une attelle aux bandages grisâtres et à l'odeur forte. Avec beaucoup de difficulté, il dégagea entièrement son bras et le tâta. Sa main semblait en bon état bien que totalement dépourvue de force. Son avant-bras, invisible sous l'attelle, lui sembla très maigre et, lorsqu'il tenta de sonder plus avant sous les bandages, la douleur faillit le faire défaillir. Il respira profondément et sentit sa tête bourdonner. Il trouva encore la force de ramener la couverture sur lui avant de perdre connaissance à nouveau.

Lorsqu'il se réveilla, la fois suivante, quelqu'un le secouait doucement par l'épaule. Il ouvrit les yeux. La lumière était douloureuse. Il se concentra et reconnut le visage rougeaud de Fabio. Ses lèvres bougeaient. En y prêtant attention, Balthazar réussit à distinguer ses mots.

- ...bon de te voir ouvrir les yeux. Bianca m'avait bien dit que tu lui avais parlé hier mais tu semblais avoir replongé.

Balthazar ouvrit la bouche avec difficulté. Ses lèvres étaient sèches et collées, sa langue pâteuse. Il toussa et la douleur revint, conquérante, à travers sa tête et son bras. Il inspira et tenta quelques mots.

- Je ne me souviens pas...

- Tu parles ! s'écria le gros Fabio, larme à l'œil. Tu parles ! Damné soit ce mauvais docteur qui prédisait ta perte ! Qu'il bouffe du soufre en enfer !

- Où suis-je ?

-. Oh, oh, oui, bien sûr, bien sûr, tu n'étais pas conscient, bien sûr. C'est un des lourdauds et Matteo qui t'ont laissé devant ma porte. Au petit matin. Ils ont attendu que j'ouvre la fenêtre et ils sont partis en courant. Le lourdaud t'a décoché un dernier coup de pied, il avait l'air de regretter.

- Regretter ?

- De te laisser vivant, je veux dire. Et riche. Ils ont laissé de l'argent. Il faudra que tu m'expliques.

- Charité...

- Charité ? De la part de ces deux-là. Te fous pas de ma gueule !
- Mais où ?
- Oh, oui, bien sûr. T'étais pas beau à voir. Du tout. Tout cassé, je t'ai monté ici tant bien que mal. C'est l'ancienne chambre de Vittoria, je me suis dit que ça te ferait plaisir. Et avec ton argent, j'ai embauché un docteur, un charlatan pire que les autres, mais il a bandé tes blessures.
- Beaucoup ?
- Ah ben t'avais la gueule bien de travers, le bras à l'envers, l'épaule violette et la cheville comme un melon. Mais c'est quand la fièvre s'y est mise qu'il a commencé à jeter l'éponge. Je l'ai foutu dehors, il doit encore avoir les oreilles qui sifflent, fit Fabio en riant grassement.
- Et ?
- Et c'est la petite Bianca qui a pris le relais. Sa grand-mère est rebouteuse, je me suis dit que c' était pas pire et je l'ai laissée te remplir d'herbes. Il semblerait même que ça aie fini par marcher, juste quand je commençais à désespérer.
- Depuis quand ?
- Trois semaines ! Trois semaines à te nourrir à la cuiller et à te torcher le cul, j'aime autant te dire qu'elle les a mérité, les quelques pièces qui restaient après le passage de l'autre incapable.
- Oui.
- Ben dis, ça me fait bien bizarre de te voir demi-muet comme ça. J'espère que ça va pas trop te durer parce que je suis bien impatient de t'entendre raconter ce qui t'es arrivé, tiens.
- Fatigué.
- Ben mon con, trois semaines à pioncer et te voilà abattu après à peine dix mots. On peut dire qu'ils t'ont pas raté, dit-il, et il y avait un tremblement dans la voix joviale du gros aubergiste. L'homme n'avait pas quitté la pièce que Balthazar referma les yeux et sombra dans le sommeil.

Pendant la semaine qui suivit, il réussit de jour en jour à rester plus longtemps éveillé, à parler un peu plus. Il remercia Bianca à plusieurs reprises mais celle-ci semblait toujours gênée de l'attention qu'il lui portait. Le dimanche, Balthazar put s'habiller et, boitant vigoureusement, réussit à descendre jusque dans la salle commune en s'appuyant sur l'épaule de Fabio.

- Ça mérite une cruche de mon meilleur, vieux menteur, déclara ce dernier en faisant signe à un garçon de salle.
- Hmf, il va quand même falloir quelque temps pour que je me déplace seul, grogna Balthazar.
- Oh, tu devrais te réjouir de marcher et de parler, déjà.
- Tu as raison, pardon Fabio, je te dois beaucoup. Mais je pense à Vittoria, et au reste, et j'enrage de ne rien pouvoir faire pour le moment. Mais dis-moi, qu'as-tu fait de mes affaires ?
- Je les à jetées.
- Quoi ! Mais ! Sauvage ! Affameur !
- Hé, des vieilles nippes pleines de sang, tu vas quand même pas commencer à m'en faire un opéra, non !
- Mais pas les nippes, lourdaud, le reste !
- Oh, commence pas à me traiter de lourdaud, dis. Et de reste, pour ton information, il n'y en avait pas !
- Comment ? Mon épée ?
- Rien du tout.
- Ma dague ?

- Non plus.
- Ma bague ? Une chevalière ?
- Rien du tout, je te dis : juste quelques pièces jetées en vrac sur ta poitrine. Même plus de ceinture. Ni de bottes, d'ailleurs.
- Je vais le tuer, soupira Balthazar, la tête entre les mains.
- Matteo ?
- Non, Angelo. Encore que, sur la lancée...
- Qui ?
- Laisse, mieux vaut que cette partie ne te concerne pas. Tu en as déjà fait beaucoup.
- Bah, c'est bien normal, va. Et puis ça me rappelle un peu ma jeunesse, ça me redonne un petit goût d'aventure. Je me disais, d'ailleurs, tu crois pas que ça mériterait de remettre la main sur cette petite fouine merdeuse de Matteo ?
- Hmph. Non, c'est gentil mais ça m'étonnerait pas mal qu'il ait quoi que ce soit d'intéressant à raconter. Et puis, je voudrais pas mettre en danger ta couenne.
- Oh, ma couenne, pfff. Puis on sait jamais. Et même si lui n'a rien à raconter, nous on a peut-être des trucs à lui dire, non ?
- Héhé, tu n'as pas tort, Fabio, pas tort, mais une vengeance futile et risquée, en ce moment, c'est pas tellement ma priorité. Donc non.
- Hmpp, soit. Passons, je t'en reparlerais plus tard. En attendant, comme tu m'as l'air plutôt en état, j'ai autre chose pour toi : du courrier.
- Du courrier ! Et c'est maintenant que tu me le dis !
- Eh ! Quoi ! Je veille sur ta santé ! Et vu ton état, je préférerais être sûr que tu sois en état d'encaisser.
- Tu te prends pour mon père ?
- Dieu m'en préserve, rit Fabio, Dieu m'en préserve. Et même si mon âge me permettrait à l'inverse de me prendre pour ton fils, je m'en garderais également. Compte-moi donc seulement comme admirateur bienveillant.
- Admirateur !?
- Évidemment ! Pourquoi crois-tu que je t'abreuve à l'œil depuis si longtemps ?
- Hé, parce que j'attire la clientèle, tiens !
- Oui, pour ça aussi, répondit Fabio avec un sourire tendre, mais si ce n'était que pour ça, une ou deux filles girondes dansant sur les tables marcheraient tout autant.
- ... Bon, et ces lettres !
- Ah, les lettres. Bianca ! héla-t-il. Bon, pour te rassurer tout de suite : la première est là depuis une semaine mais la seconde seulement depuis hier.
- Je te souhaite simplement que ce ne soit rien d'urgent.

Fabio ne prit pas la peine de répondre. Bianca était revenu avec deux plis et les lui tendit. Il transmit le premier à Balthazar. Ce dernier eut un regard irrité en direction du second courrier mais se retint finalement et ouvrit le pli qu'il avait en main.

L'écriture en était soignée et inscrite dans un carré parfaitement tracé. Au bas de la page, un sceau riche au lion de Saint-Marc qu'il ne reconnut pas. Il lut attentivement et s'immobilisa.

Surprise d'abord : l'archevêché de la Sérénissime, sur la recommandation de son patriarche lui attribuait une rente à vie pour services rendus. Joie ensuite en réalisant le train de vie que la généreuse somme mensuelle lui permettrait. Colère enfin, contre Angelo qui tentait si directement d'acheter son retrait, et contre lui-même qui un instant avait été tenté. Plus qu'un instant même.

Il jeta le courrier sur la table et tendit la main vers le second.

Celui-ci était écrit d'une main bien moins sûre et beaucoup plus court. Vittoria s'inquiétait de lui et lui demandait la marche à suivre.

Il brandit la feuille en direction de Fabio qui s'était pendant ce temps plongé dans le premier courrier.

- Tu peux me confirmer qu'il s'agit de l'écriture de Vittoria s'il te plait.

- Aucune chance, répondit Fabio sans relever les yeux de la missive ecclésiastique.

- Ça me ferait quand même plaisir que tu y jettes un œil, si le reste de mon courrier n'est pas trop fascinant.

- Pas la peine, mon vieux, elle ne sait pas écrire. Par contre, celle-là mérite le détour. Tu penses que c'est une vraie ?

- Je connais pas tellement les sceaux de l'église mais je parierais bien que oui.

- Hé, c'est le pactole, alors ! Fêtons ça. Bianca, mets nous une cruche du meilleur !

- Non, pas la peine.

- Quoi, pas la peine ? Tu vas refuser un coup à boire ?

- Ça me réjouit pas tellement, c'est un piège.

- Un piège ? Qué piège ? Les clercs de l'archevêque vont te rouer de coups quand tu iras chercher ton dû ?

- Non, non, rien de ce genre, c'est...

- C'est quoi ? Il est où le piège ?

C'est moi, le piège, se dit Balthazar, ma faiblesse. Angelo me connaît trop bien. Et j'ai peur qu'il ait raison. C'est tellement facile, tellement proche...

- Mais réponds-moi. Parce que ce que je vois, moi, c'est un pactole sans contraintes qui n'attend qu'une chose : que tu trouves quelque chose à faire avec.

- Ce que je vois moi, c'est l'obligation de pointer ici une fois par mois.

- Et c'est grave ? Vu ton rythme ces dernières années, ça me semblait pas traumatisant.

- Ben si, justement, j'ai autre chose à foutre.

- Ah,.. l'amour.

- Oh, ça va, hein !

- Pff, t'es bien tendu ! Toujours dans le tout ou rien ! T'as qu'à aller leur prendre une avance de trois mois, ce sera toujours ça de pris.

- Une avance ?

- Ben écoutes, ce serait quand même pas un exploit. En plus, avec la gueule que tu traines ces jours-ci, ils vont avoir envie de te soulager, en bons chrétiens qu'ils sont.

- Fous-toi donc de ma gueule !

- Oh ! Dis ! Moi je te trouve juste moyen de profiter de ta sale gueule cassée, faudrait pas non plus me la mettre sur le dos.

- Mhhhf. Je remonte, je suis fatigué, faut que j'y pense, fit-il en se levant. Et merci. Et pardon.

-o-0-o-

Une semaine avait passé et Balthazar boitait moins. Il commençait aussi à se resservir de son bras. Il aurait dû s'en réjouir mais il ne pouvait détacher son esprit de la missive de Vittoria. Il ne savait que lui répondre. Lui dire qu'il avait échoué, que Cécilia était morte et lui estropié et dépouillé. Il

n'osait pas. Il ne pouvait se discréditer ainsi à ses yeux. Et il ne voulait pas non plus lui mentir, pas ainsi, pas maintenant.

Ainsi, malgré l'humour et les encouragements de Fabio, il traînait ses sombres pensées à longueur de journée. Il ruminait la journée, buvait le soir et, les bons jours, se lançait dans le récit d'une de ses effarantes aventures.

Ce mardi, il était encore tôt mais la taverne était bien pleine et il venait de commander une première cruche. Il vivait à crédit mais, de manière inédite, il se savait solvable. Lorsqu'il vit approcher Fabio, il pensa que celui-là venait une nouvelle fois l'inciter à aller chercher sa rente. Mais le tavernier avait aux lèvres un sourire trop victorieux pour cela.

- Vieux grognon, fit-il en s'asseyant, j'ai un cadeau pour toi.

Balthazar leva un sourcil et encouragea d'un geste le gros homme à poursuivre. Fabio sourit et fit à son tour signe en direction du fond de la salle. Un homme massif se dirigea vers eux, précédé d'un jeune garçon.

- Je te présente Ludovico, un mien neveu. Tu connais déjà Matteo, par contre.

Le jeune Matteo semblait passablement inquiet mais il se reprit en s'asseyant face à Balthazar, très droit, le menton en avant.

- Je crois, continua Fabio, que le jeune Matteo a quelque chose à te rendre.

Matteo jeta un regard au gros homme resté debout derrière lui. Ce dernier opina et lui tendit un paquet volumineux. Matteo fit glisser le paquet vers Balthazar qui l'ouvrit : il contenait sa ceinture, sa dague, son épée et ses bottes. Le vieil homme sourit.

- Je crois aussi que le jeune Matteo tenait à s'excuser.

A nouveau, il se tourna vers Ludovico, qui à nouveau opina.

- Pardon, articula-t-il du bout des lèvres.

- Et pour finir, reprit encore Fabio, je crois qu'il voulait aussi répondre aux questions que tu pouvais avoir.

Une troisième fois, le jeune garçon se tourna et une troisième fois, Ludovico opina. Balthazar l'observa un instant, tordit la bouche, réfléchit et enfin lança.

- Qu'as-tu fait de ma bague ?

- C'est le Maudit Abbé qui l'a gardée.

- Maudit ?

- Il œuvre pour le démon. Il m'a laissé mon âme si j'acceptais de le servir.

- Pour le démon ?

- Je connais les signes. Mon maître en magie me les a confiés. Il les tient de Joseph d'Arimatie ! Et l'abbé me l'a confirmé !

- Il a gagné ton âme au jeu par hasard ?

- Pas par hasard ! Il a la chance et le talent du malin.

- Pour cela au moins, nous nous accordons. Et pourquoi cette soudaine volonté de repentir ?

- Ludovico m'a demandé.

- Et Ludovico est plus convaincant que le démon ?

- Il travaille pour la République, répondit Matteo, comme si cela mettait fin à tout débat.

- Mais encore ?

Matteo resta silencieux et se tourna vers Ludovico qui, cette fois, n'opina pas. Balthazar, courroucé, soupira et se prit la tête à deux mains.

- Connais-tu les plans de cet Abbé Maudit, par chance ?

- Pas vraiment

Ludovico toussa.

- Enfin, il ne m'a rien dit de sûr mais il était sur le départ. Et il a dit à un de ses hommes de le retrouver à Urbino avec tout ce qu'il fallait.

- Quand ?

- Je ne sais pas

Ludovic toussa à nouveau.

- Non, je ne sais vraiment pas ! Il donnait l'impression d'aller d'abord ailleurs mais je ne sais pas où. Il partait à cheval par contre, pas en bateau.

- Bien... tu as autre chose à dire ?

- Non, non, répondit-il avec un regard nerveux en arrière, mais méfiez-vous de cet Abbé, parce que le démon le protège sûrement de sa magie la plus noire.

- Hmm, j'y prendrais garde, merci. Et merci également, ajouta-t-il en direction de Ludovico. Fabio fit également signe de la tête et les deux hommes s'éloignèrent. Il se tourna ensuite vers Balthazar et sourit.

- Alors, qu'en dis-tu ? Il t'impressionne, ton vieux tavernier ? Te voilà ré-équipe et informé sur tes ennemis !

- Il fait quoi, ton neveu ? demanda le vieil hidalgo sèchement.

- Il travaille pour la république, répondit Fabio en reculant, pris au dépourvu.

- Police secrète de la Sérénissime, quelque chose comme ça ?

- Quelque chose comme ça.

- Et qu'est-ce qui te fait penser que j'ai besoin d'aide! explosa-t-il, de voir la pègre locale trainée dans mes affaires ! De leur devoir quoi que ce soit ! Je suis encore capable de...

- Oh, cria le tavernier qui avait viré au rouge, tu préfères rester dans ta merde ? Tu préfères rester accoudé à un cruchon comme un vieux mendiant ? Tu te crois encore invincible ? T'as vu ton état ? Tu crois que tu t'en serais sorti tout seul ? Oh, reviens sur terre ! T'as plus vingt ans, vieux con ! Balthazar resta coït, le regard fixe. Fabio se leva, jeta son torchon sur la table et lui tourna le dos ostensiblement, rejoignant son comptoir.

Balthazar resta là, regard toujours fixé là où s'était trouvé Fabio, pendant presque une heure. Ces simples phrases tournaient dans sa tête. Il pensait à Vittoria, à Angelo, à Cécilia et à Clara. Il n'avait plus vingt ans et il était un vieux con. Celles qu'il aimait étaient mortes, il ne les sauverait pas, quelques soient les exploits qu'il puisse réaliser. Il ne lui restait que quelques amis. Il lui restait Fabio. Il lui restait Vittoria. Il lui restait Angelo. Il comprit pourquoi ce dernier n'avait pas voulu qu'on le tue. Il se demanda s'il aurait le jour venu le courage de le tuer, s'il oublierait son âge et la réalité, assez longtemps pour se prendre encore pour un héros, un rédempteur, un justicier.

Peut-être le regard de Vittoria, peut-être ses attentes suffiraient encore pour un moment à lui rendre cette jeunesse, cet aveuglement. Peut-être lui ferait-elle encore quelques semaines, quelques mois, oublier la mort qui approchait, et la solitude qui l'accompagnerait dans la tombe.

### XXIII- Julia

- Attends-moi ici, veux-tu, demanda-t-il avec dans la voix cette douceur qui lui venait spontanément à son endroit.

Julia jeta un regard boudeur à son environnement. La taverne n'était ni propre ni sale, ni élégante, ni

vulgaire, elle était remarquablement dépourvue de tout caractère, de tout intérêt. Si elle n'y avait été amenée ainsi, elle aurait certainement refusé d'y rester plus de quelques secondes : trop en dessous de ses exigences, mais pas assez pour être scandaleuse.

- Rappelle-moi pourquoi je dois attendre ici, lança-t-elle, joueuse, à Ercole.

- Parce que je ne mettrais pas longtemps à revenir de chez Monseigneur, et parce que personne d'important ne risque de t'y trouver, ou de nous y trouver ensemble, d'ailleurs.

- Très bien, je m'incline devant ton inégalable rouerie, fit-elle, moqueuse. File donc, je t'attendrais.

- Je me demande à combien d'hommes tu as dit ça, Julia.

- Très peu, finalement, rit-elle. Je préfère en général leur faire comprendre dès le départ que je ne les attendrais pas. Mais je t'attendrais, goûtes-en le privilège pendant tes œuvres impies.

Sans un mot, mais avec un sourire franc, Ercole la salua bien bas et se dirigea vers la porte. Il ne put, avant de la franchir, se retenir de lui jeter un dernier regard. Elle l'observait aussi mais détournait le regard dès qu'il se retourna. Il partit enfin, souriant et décidé.

Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour parvenir aux portes du Palazzo Della Rovere. Les gardes le laissèrent, comme toujours, entrer sans poser la moindre question. Il fila directement vers le salon de réception. Là, arpentant à grand pas un tapis épais, le Cardinal Della Rovere l'attendait. Il haussa un sourcil irrité à l'entrée de son employé et lui fit signe de s'asseoir.

Ercole resta silencieux et obtempéra.

Le cardinal continua à marcher, s'arrêtant un instant devant la fenêtre, puis repartit.

- Angelo est de retour, lâcha-t-il enfin.

Ercole, habitué aux errements du cardinal, prit garde à ne pas répondre. Il fallut quelques minutes avant que le petit homme nerveux ne reprenne.

- Je l'ai fait attendre car je voulais que tu sois là. Il m'a déjà fait savoir qu'il rentre bredouille mais je ne le crois pas. J'ai toujours su qu'il me trahirait, comme tous les autres. Qu'en penses-tu ?

- Je ne l'ai pas encore vu, monseigneur, il m'est donc difficile de me faire une opinion.

- Mais tu connais l'homme ? Tu l'as fréquenté ? N'est-il pas aussi traître que je pense ?

- Il l'est, monseigneur, comme la plupart des hommes. Comme tous ceux de ses talents. Mais je suis étonné qu'il veuille vous trahir maintenant. La couronne de Saint-Pierre est à portée de votre main.

- Le crois-tu ambitieux ?

- A sa manière, monseigneur, certainement.

- Et qu'ambitionne-t-il ?

- L'excellence, monseigneur.

- L'excellence ?! Voilà bien une idée farfelue pour un tel serpent !

- Dans son domaine, monseigneur. Il veut, je crois, toujours être le premier, toujours avoir un coup d'avance, ne jamais être manœuvré lui-même, toujours manœuvrer les autres.

- Si il compte me manœuvrer moi pour satisfaire son orgueil, je jure sur tous les saints de lui faire rendre gorge de ma main propre !

- Rien ne prouve qu'il le veuille, monseigneur.

- Rien, soit, mais si il pense comme tu dis, ne crois-tu pas que le premier des cardinaux soit la plus belle proie qu'il puisse viser ?

Ercole retint un sourire en entendant le cardinal se classer lui et tous ses semblables dans la même race de serpent qu'Angelo. Il toussa.

- Peut-être, monseigneur. Je vous le dirais quand il vous aura répondu.

- Hmmph, j'oubliais que tu n'étais pas conseiller par ton intelligence mais par ton oreille. Mettons

donc tes remarquables talents en œuvre.

Le cardinal signala d'un geste vif à un serviteur et celui-ci fit peu après entrer Angelo dans le petit salon. Vêtu d'une robe propre rehaussée de broderies discrètes à la mode orientale, il semblait calme et composé, onctueux. Il salua son supérieur genou à terre et baisa son anneau de manière ostentatoire. Ce dernier lui répondit d'un rapide signe de tête et reprit ses déambulations.

- Cher ami, commença-t-il, vous avez passé bien longtemps à parcourir ce pays pour moi, sans que j'en obtienne grands nouvelles. Qu'en est-il donc de vos progrès ?

- Et bien, entama l'abbé avec un regard de défi à Ercole, immobile dans son fauteuil, l'affaire est bien engagée mais loin d'être conclue. Je suis en mesure de vous confirmer l'existence du trésor des Pazzi. Et d'autres que nous le cherchent.

- Qui ?

- Les Pazzi de Venise, en premier lieu, mais également les Médici et certains des héritiers de notre très saint et très regretté Père Sixte.

- Lesquels ?

- Je ne suis malheureusement pas encore sûr, Monseigneur, mais j'y œuvre.

- Est-ce tout ce que vous nous ramenez ?

- Non, non, bien sûr que non. J'ai également obtenu la description des clés qui nous ouvriront les coffres d'Urbino.

- Les coffres d'Urbino ? Et pourquoi donc ? Je n'ai pas de querelle avec le Duc, ni l'intention d'en chercher, ne vous déplaît.

- Justement, Monseigneur. Le Duc est dépositaire du trésor. Mais il ne le livrera que si on lui soumet les clés idoines. Et il le livrera alors à n'importe qui.

- Et vous avez ces clés ?

- Pas encore, Monseigneur, mais j'en suis proche.

- Tout ce que vous me ramenez donc, c'est un tas de rumeurs vagues, rumeurs finalement très proches de ce que je sais déjà. Vous êtes décevant, cher ami.

- Je ne demande qu'à m'amender, Monseigneur. Laissez-moi retrouver ces clés pour vous, je ne vous décevrais pas.

- Et avec cela, vous m'amènerez le trésor des Pazzi ?

- Je ne vous décevrais pas, Monseigneur.

- Et combien cela me coûterait-il, brave abbé ?

- Moins de deux mille scudos, Monseigneur.

Le cardinal siffla. Il traversa trois fois la pièce avant de répondre.

- C'est sans doute votre culot qui vous sauve, cher ami. Venant de tout autre que vous, une telle demande aurait coûté cher. De vous... elle donne presque envie d'y accéder. Quelles garanties m'offrez-vous pour une telle somme ?

- Les clés sont dans les mains du Marquis de Ferrare, arrivées là par des biais inattendus que j'ai enfin pu débrouiller. Avec un telle somme, je me fais fort de recruter les plus habiles des monte-en-l'air de la Cité Éternelle et de ramener ces clés avant deux mois.

- Très bien, je suis prêt à vous croire sur ceci, tout au moins. Mais quelles garanties d'y gagner à l'arrivée plus que ce que j'y investit ?

- Monseigneur ! Vous avez entendu parler par d'autres que moi de ce trésor ! Les Pazzi n'étaient-ils pas aussi riches que les Médici ?

- Le montant du trésor n'est certes pas ce qui m'inquiète, abbé, vous me méprenez volontairement. Vous emmènerez Ercole avec vous quand vous vous en irez à Urbino, et il manipulera seul ce trésor.

- Monseigneur, je suis votre obligé.

- Votre argent sera prêt dans quelques heures, vous pouvez profiter du jardin en l'attendant.

Sur ce, le cardinal fit signe par dessus son épaule et Angelo sortit en s'inclinant. Ercole n'avait pas bougé. Il se composa une mine pensive et surprise. Le cardinal se retourna et l'observa.

- Alors ?

- Il est doué, Monseigneur, il ment aisément. Et beaucoup.

- Il m'a menti ?

- Il vous ment toujours, Monseigneur, sauf votre respect.

- Compte-t-il me trahir, Ercole, ne fais pas l'imbécile plus que nécessaire.

- Je ne pense pas, Monseigneur. Tout au moins, pas en ce qui concerne le trésor des Pazzi. Il ment sans interruption quant aux moyens qu'il emploie et quant aux pistes qu'il suit, mais il semble déterminer à œuvrer pour vous.

- Es-tu sûr ?

- Autant que je peux l'être, Monseigneur.

- Et quant à ces autres qui chercheraient le trésor aussi ?

- Foutaises et menteries, Monseigneur. Entièrement.

- Mmmm, ce n'est certes pas ce que j'attendais, mais je ne vais pas me plaindre de bonnes nouvelles. Une fois n'est pas coutume. Tu peux disposer. Mais reste à portée, je pourrais avoir à nouveau besoin de toi.

Ercole se leva et salua rapidement.

Arrivé dans le jardin, il hésita un moment. Il pouvait apercevoir Angelo depuis la porte. Le petit Abbé attendait patiemment. Il semblait détendu, mais Ercole le connaissait assez pour savoir que ce n'était pas le cas. Il décida finalement de ne pas le confronter là mais, sortant par la petite porte, il alla se réfugier dans un de ses postes d'observation favori. De là, il n'avait aucune chance de rater Angelo.

Alors que les heures passaient, il pensa à Julia qui l'attendait. Il ne doutait pas qu'elle lui ferait savoir son mécontentement, mais le jeu en valait largement la chandelle, elle-même ne pourrait pas dire le contraire.

La nuit était tombée lorsqu'Angelo sortit du Palazzo Della Rovere. Ercole se dit que Monseigneur Della Rovere avait certainement voulu montrer à Angelo qu'il ne vivait que de sa bienveillance et de ses caprices. Le petit abbé n'en semblait pas tellement affecté, il avait le pas léger et l'air enjoué. Dès qu'il fut à une distance suffisante, Ercole commença à le suivre. Il ne prit aucun risque, connaissant le talent de sa cible pour ce genre d'affaires. Pendant presque une heure, les deux hommes traversèrent ruelles, ponts et quartiers riches puis pauvres. Angelo les emmena finalement, par maints détours, dans un des quartiers les plus déshérités de la ville, et frappa à la porte d'un presbytère. Adossé à une petite chapelle décrépite, il ne payait pas de mine, mais Ercole le connaissait : sous l'escalier de la petite cuisine se trouvait une trappe. Par celle-ci, on accédait à une série de caves abritant un des ateliers de recel des plus importants de la ville.

Ercole jura doucement. Il ne pourrait suivre Angelo plus loin, il n'avait plus qu'à espérer que ce dernier ressorte par le même endroit. Tassé dans un coin de porte, il n'eut, à sa grande surprise, pas

à attendre bien longtemps. L'abbé ressortit en sifflant, si provocateur qu'Ercole se demanda si il n'avait pas été repéré. Mais la nuit était épaisse et il était loin et bien caché. Ainsi conclut-il qu'il s'agissait simplement de la manière qu'avait Angelo de dissuader les malfrats du quartier. La poursuite reprit et Angelo s'éloigna du centre de la ville, remontant vers les quartiers plus cossus du nord. Les deux hommes passèrent ainsi sous les murailles du Castel San Angelo et suivirent les quais. Les rues se faisaient plus larges, et les lumières plus rares : Ercole se rapprocha de sa proie. Il était encore à une dizaine de mètres lorsqu'ils débouchèrent sur une petite cour entourée d'arcades. Lorsqu'Angelo s'engagea derrière les premières colonnes, Ercole se lança. Il fit de son mieux pour courir sans bruit mais ne réussit pas complètement, quelque chose d'humide et glissant le fit trébucher et sa semelle frappa la pierre avec plus de bruit qu'elle n'aurait du.

Alors qu'il était presque à portée de l'abbé, dague en main, celui-ci commença à se tourner. Ercole profita de sa carrure et percuta Angelo de plein fouet, dague droit devant lui à hauteur de ventre. Angelo finit de tourner sur lui-même alors même que la dague rencontrait ses côtes et finit contre une porte. Ercole tenta de l'immobiliser là mais, avec un adresse d'anguille, Angelo roula entre ses bras et trébucha en s'éloignant.

Alors qu'Ercole allait frapper à nouveau, se rapprochant en longeant le mur, il aperçut un éclat de métal dans la main de son adversaire. Il recula légèrement et commença à se redresser, dague devant lui, alors qu'Angelo faisait de même. Le visage de ce dernier était sincèrement surpris. Les deux hommes se replacèrent au milieu du petit passage couvert par les arcades. Lorsque la faible lumière de la lune éclaira le visage d'Ercole, l'abbé sourit, un sourire prédateur et mauvais.

- Ercole, siffla-t-il, j'aurais du me douter. Personne n'est aussi stupidement loyal...

Ercole tenta une nouvelle attaque et se fendit mais Angelo ne prit aucun risque et sauta en arrière, évitant de justesse la lame.

- Combien veux-tu, Ercole, combien te paie-t-on pour m'abattre ? continua-t-il en reculant.

- Tu devrais recommander ton âme au seigneur, Angelo. Blessé comme tu l'es, tu ne t'en sortiras pas.

- Blessé ? Blessé ? ironisa le petit homme. Ah, Ercole, tu devrais savoir que même pour rencontrer mon protecteur, je ne me départis pas de mon buffle. Tu l'as certes bien perforé, mais je suis à peine touché. Tu perds la main. Tu devrais tuer plus souvent !

- Ne t'inquiètes pas, je vais m'en sortir. Une anguille de gouttière comme toi ne me...

Ercole ne finit pas sa phrase. La lame d'Angelo lui entailla le bras et alla se ficher dans une porte avec un bruit aigu. Quand il se reprit, Angelo était déjà en train de courir à toutes jambes vers le coin de la rue. Ercole se précipita. L'avance de l'abbé n'était pas très grande mais il était agile. Il bifurqua dans la première ruelle et vola au dessus des ordures entassées. Plus lourd, Ercole s'enfonça jusqu'au genou dans la merde mais il ne freina pas pour autant et se tailla un chemin jusqu'au bout de la ruelle. Angelo était encore à portée de vue. La rue était grande et dégagée.

Ercole refit presque tout son retard. Angelo bifurqua à nouveau. Ercole entendit des cris alors même qu'il bifurquait. Une femme était couchée à terre, elle commença à hurler. Au dessus d'elle, un jeune homme, la pantalon sur les genoux, interposa courageusement son érection. Il fit signe à Ercole d'arrêter mais ne réussit pas même à le freiner. Le poing, alourdi par la dague, le cueillit en plein menton et il rejoignit au sol sa compagne de jeux du soir. Ercole arriva au bout de la ruelle. Un petit embarcadère empiétait sur le fleuve. A son extrémité, Angelo constatait comme lui qu'aucune autre issue n'existait. L'abbé se retourna vers Ercole, qui sourit, le regard dur. Angelo s'inclina, lui fit un clin d'œil et, sans hésitation, plongea dans les eaux noires qui les entouraient.

Ercole reste sans voix un instant, puis elle lui revint en force :

- Tas de merde ! Fils d'une chèvre et d'un mangeur de chats ! Pute soumise de tous les gardes du Saint-Siège ! Suceur de tous les gardes du grand Turc !

-o-O-o-

- C'est la première fois que j'étais déterminée à attendre réellement. On peut dire que tu en auras profité jusqu'au bout ! Dois-je te jeter mon pichet au visage ?

Ercole mit devant elle genou à terre, inclina la tête puis la releva avec un sourire en coin.

- Tu pourrais me jeter ton pichet au visage, je l'ai mérité.

Julia obtempéra avec un large sourire. Ercole, après un instant de surprise, rit. Il s'essuya dans sa manche puis se releva pour s'asseoir face à elle. Elle commanda un nouveau pichet de vin et l'interrogea du regard.

- J'ai raté Angelo. Ce qui signifie également que je suis potentiellement considéré comme un traître par notre cher Della Rovere.

- Belle performance ! Et que nous vaut cette imbécilité ?

- Angelo est rentré faire son rapport au cardinal. Il lui a menti autant que d'habitude. J'ai laissé le cardinal penser qu'Angelo lui était fidèle. Et qu'il n'avait pas trouvé de clés du trésor.

- Tu as menti à Della Rovere ?

- Deux fois.

- Bravo ! Ça se fête ! Le vieux fienteux n'a que ce qu'il mérite !

- Jusque là, oui, tout allait bien. Mais ensuite... ensuite j'ai pensé que je pouvais m'offrir Angelo. Je l'ai suivi. Il est allé dans le Trastevere, chez Marciano, le receleur. Puis il est parti à travers la campagne. Et j'ai tenté ma chance.

- Comment as-tu pu rater ce petit tas de bouse chiasseuse ?

- Il est agile.

- Pfff, toi aussi, et il est plus petit que moi... Alors quoi ?

- Il porte un cuir. Même sous sa veste brodée, celle qu'il met pour aller chez Della Rovere. Et un cuir épais. Crois-moi, j'y ai mis de l'entrain. Mais ça l'a sauvé. Il s'est enfui.

- Il court plus vite que toi ?

- Non, mais il sait nager, avoua Ercole en baissant la tête.

- Mon con, tu t'es bien fait moquer. Quelle merderie ! Il t'a reconnu ?

- Oui.

- Merderie de merderie ! Effectivement, tu méritais le pichet ! Tu comptes faire quoi ?

- Disparaître. Changer de tête. L'attendre à Urbino.

- Et Marciano ?

- Quoi Marciano ?

- Il y a peut-être un lien ?

- Hmmpfff. Peu de chances. Et quand bien même, Marciano est pas le genre à balancer ses clients.

D'autant que dans le milieu, Angelo se traîne une sacré réputation.

- Même avec mes seins sous le nez et un paquet d'or sur la table ?

- Julia !

- Quoi, Julia ?

- Tu ne vas pas ? Pas ?

- Je ne vais pas quoi ? Pas faire de mon mieux ? Pas utiliser mes meilleurs armes ? Pas coucher avec un vieux porc si ça nous permet de reprendre la main ? Reviens sur terre, Ercole. Le miracle de l'amour ne va pas me transformer en nonne !
- Non, mais, je...
- Mais rien du tout, Ercole ! Tu fais tes conneries, soit. Et je ne t'en veux même pas. Je suis même complètement prête à les assumer. Ce qui est nouveau, et que tu devrais apprécier à sa juste valeur. Mais n'essaie pas de me faire la leçon. Jamais. Parce que ça, je ne suis pas prêt de l'accepter. Compris ?
- Compris, acquiesça Ercole. Je continue à faire l'assassin et tu continues à faire la pute. Et je me débrouille pour faire avec.
- Et pour me parler mieux que ça. Maintenant que ce volet est clos, il fait quoi ce Marciano ?
- Recel, extorsion, enlèvements, faux, incendies, toute la gamme.
- Gros bonnet ?
- Pas mal, oui. Du genre à avoir notre bon cardinal comme interlocuteur officieux dans les moments les plus difficiles.
- A mes oreilles, ça sonne comme : quelqu'un qu'Angelo n'irait voir que pour lui demander quelque chose d'important. Tu crois qu'il a les moyens de se payer ses services ?
- Il a obtenu deux mille scudos de Della Rovere cet après-midi.
- Haha. Ça devient intéressant comme piste de rattrapage, non ?
- Je dois avouer que vu comme ça. D'autant qu'Angelo avait plus la somme sur lui quand je l'ai serré. Ça se serait senti.
- Voilà donc un plan qui marche, sourit Julia. Tu crois qu'il me faut un décolleté plus marqué ou ça ira avec un comme ça.
- Ça devrait aller, sourit Ercole après avoir contemplé l'objet du délit longuement, mais il va falloir aussi de l'or sur la table...
- Le tien, Ercole, c'est toi qui a merdé. Mais je te promets de le rentabiliser au mieux.

#### XXIV- Balthazar

- Mais le Duc d'Urbino, bien sûr, ne voulut pas me croire, beuglait Balthazar. Il demanda que je fasse preuve de mon talent et de mon statut. Je lui ris au nez ainsi qu'il convient face à une demande aussi incongrue et commençais à lui faire, par le menu, le récit de mes légendaires affrontements avec les plus grands combattants de ce monde, ou au moins de ce continent. Je commençais donc, à tout seigneur tout honneur, par mes échauffourées face à son redoutable père. Saviez-vous que, si ce dernier perdit son œil, ce fut face à moi ? De fait, nous étions d'une jeunesse qui aurait dû nous interdire de porter armes autres que factice, mais notre fougue défaisait sans effort notre immaturité. Ainsi, armés de lances trop grandes pour nous, nous nous lançâmes l'un contre l'autre, joutant comme l'auraient fait Arthur et Lancelot. Mais ses talents ne valaient pas les miens et il fut des plus maladroits : ma lance glissa sur son pavois et le frappa là, exactement là, à la pommette, traçant dans sa joue et son œil un sillon profond. Je dois dire à son crédit qu'il ne cilla pas. Enfin, son autre œil ne cilla pas. Ce qui est grand exploit à cet âge, et mérite que l'on porte en hommage à son courage un nouveau godet. Pour Frederico de Montefeltro, hurla-t-il en ponctuation avant de lever son gobelet face à la salle hilare.

Au fond de celle-ci, confortablement assis dos au mur, Maître Flavio soliloquait en souriant. Au

moins, marmonnait-il, il a repris du poil de la bête. Il ne va pas tarder à se remettre en chemin. Même avec ce qu'il boit, il lui reste bien de quoi mener ses affaires à bien. Et puis, avec ce qu'il a pris, c'est pas un mois de délai qui va poser problème, hein. Mais faut quand même que je réponde à la petite Vittoria, elle doit s'inquiéter...

- Je proposais de la même manière au bon Duc d'honorer la mémoire de son père. Mais savez-vous ce qu'il fit ? Il me souffleta, assurant que je ne méritais de traiter son père ainsi. Je ne pus que rire. Et accepter son défi, bien sur, mais agrémenté à ma manière. Car savez-vous que le Duc est piètre bretteur ? L'affaire est connue, il fit toute son enfance honte à son père de ne pouvoir triompher sur le champ de bataille. Avec toute cordialité, donc, je lui proposais d'affronter plutôt que lui ses trois meilleurs hommes. Cela me semblait, comprenez-vous, plus correct. Il... il... bégaya-t-il alors, le regard fixe.

Un homme cria qu'il lui fallait à nouveau une cruche de vin. Un autre qu'au contraire, c'est un seau d'eau qu'il lui fallait. Et chacun commanda aux serveuses le remède qui lui semblait approprié, chacun espérant obtenir en premier son remède miracle.

Flavio, lui, suivit le regard de Balthazar. Ce dernier fixait la porte et dans le cadre de celle-ci se découpait une silhouette, jeune, féminine et visiblement vêtue avec soin. Il ne pouvait en distinguer les traits mais le vieil hidalgo l'avait visiblement reconnue. Elle avança d'un pas et se tint, très droite, contre le mur de l'entrée, en retrait de la masse écoutant les exploits fantastiques du vieil homme.

La cruche arriva la première et Balthazar, sans la regarder, s'en versa un gobelet. Il reprit alors son récit, mais dépourvu cette fois de la flamme et l'enthousiasme qui faisait d'habitude son succès.

- Le Duc, donc, accepta, heureux de pouvoir échapper à une correction pourtant méritée. Ses trois meilleurs combattants étaient, il faut le dire, impressionnants : une brute de deux mètres armée d'un gourdin, un fantassin armuré et un arbalétrier. J'aurais pu, c'est certain, protester de l'inégalité d'un tel armement, mais cela n'est pas dans mes manières, d'autant que j'étais bien certain de pouvoir triompher. Savez-vous comment ? demanda-t-il, la diction s'épaississant.

La foule cria que non, sauf quelques uns, proposant de ci de là des solutions passablement vulgaires et supposant au vieil hidalgo des attributs virils démesurés. Celui-ci sourit mollement, hocha la tête en dénégation et conclut.

- Vous ne sauriez l'entendre ce soir, vous me croiriez saoul, tant ce combat dépassa tous ceux que je menais précédemment. Ainsi, je vous le donnerais à entendre demain, quand, reposé et attentif, vous serez mieux en mesure de l'apprécier.

Plusieurs auditeurs hurlèrent, traitant Balthazar d'affabulateur et d'aguicheur. Cette fois-ci, le vieil homme ne leur répondit pas. Il attira à lui le seau d'eau précédemment commandé et plongea en entier la tête dedans. La foule hurla de plus belle, hilare.

Flavio se leva et se dirigea vers la jeune fille restée près de la porte. Il put enfin distinguer son visage mais ce dernier ne lui évoqua rien. Elle n'avait jamais auparavant franchi la porte de son établissement, de cela il était certain, mais c'était tout ce qu'il pouvait en dire. Il la salua poliment, remarqua qu'elle avait elle aussi les yeux fixés sur Balthazar et l'invita à profiter d'une table à l'écart de l'agitation. Elle accepta d'un hochement de tête, et, mâchoire crispée, ne lâcha pas un mot tout le temps que mit Flavio à expulser manu militari deux ivrognes d'une petite table. Elle attendit, toujours très droite, qu'il ait fait semblant de nettoyer la table et s'assit.

- Faites-moi signe si vous voulez quelque-chose, princesse, lui lança finalement l'aubergiste avec un sourire à demi moqueur.

Elle ne lui répondit pas, son regard était revenu à Balthazar qui, ruisselant, reprenait son souffle au milieu des braillards qui lui offraient gobelets et cruchons. Il les refusa tous et fit signe à une des serveuses. Celle-ci revint avec un quignon de pain et une terrine entamée. Balthazar engouffra le tout avec concentration et méthode, ignorant les sollicitations des soulards qui, petit à petit, trouvèrent d'autres centres d'intérêt et le laissèrent en paix. Lorsqu'il eut fini, il se leva lentement et, constatant qu'il tenait debout, de saisit de son épée et se dirigea vers la jeune fille. Il put lire dans ses yeux une colère non-feinte lorsqu'il s'assit.

- Cécilia, commença-t-il, c'est, croyez-le s'il vous plait, un plaisir inattendu de vous revoir.

- Je ne peux pas vous en donner autant, répondit-elle d'une voix sèche.

- Il aurait pour cela fallut que vous me croyiez mort, sourit-il.

- Non, vous vous trompez, car je vous croyais mort.

- Ah, s'interrompit-il. Et bien moi aussi, figurez-vous, voilà peut-être de quoi nous rapprocher.

- Vous me croyiez morte ? C'est ridicule, n'essayez pas de m'amadouer !

- Vous êtes extraordinaire, rit Balthazar. Et que vous faisait penser que mon trépas était advenu ?

- Mon confesseur me l'a annoncé.

- Ah. Je comprends mieux. Si par hasard, il portait le nom doux et trompeur d'Angelo, je vous informerais du fait que cette insupportable vermine m'a annoncé la même chose à votre sujet.

La jeune fille resta sans voix quelques instants, hésitant visiblement entre les hurlements, le déni et le dialogue. La dernière option l'emporta mais le combat fut long et, ainsi que Balthazar le lut sur les traits de son visage, douloureux.

- Vous connaissez mon confesseur ? Mais comment ?

- L'affaire est longue, et complexe. Même si je devais vous la résumer au plus court, cela mériterait que nous ayons de quoi boire. Que préféreriez-vous ?

- Ne croyez-vous pas que vous avez assez bu ?

- Assez, certainement, mais un cidre ou même une cervoise ne feront que me remettre d'aplomb, répondit-il en faisant signe à une serveuse. Mais m'expliquerez-vous en attendant ce qui amène une jeune fille de bonne famille dans un tel bouge à une telle heure ?

- J'ai appris que vous étiez vivant, par mes valets que vous avez sans raison rossés. Que vous ayez fuit mes demandes légitimes et soyez mort m'était déjà assez difficile à supporter, mais que vous soyez vivant dépasse ce que je peux endurer. Je viens donc vous demander sur votre honneur de mettre fin à vos jours ou de laver la dette que vous avez envers moi !

- Vous avez un sacré toupet. Est-ce votre confesseur qui vous a mis de telles idées en tête ?

- Mon confesseur n'a rien à voir là dedans. Je ne l'ai pas revu depuis qu'il m'a appris votre mort, trois jours après notre dernière rencontre.

- Il n'aura pas trainé à m'enterrer.

- Il m'a dit de me faire discrète car des gens mal intentionnés avaient eu vent de mon existence et en voulaient à mon héritage. Est-ce vrai ?

- Oui, ce qui est surprenant d'une certaine manière, venant de ce ramassis d'ordures.

- Comment pouvez-vous !

- Les gens mal intentionnés, ce sont, principalement, Angelo lui-même. Et en de telles affaires, il compte effectivement pour plusieurs.

- Mais c'est un abbé, vous ne pouvez pas...

- Si, si, l'interrompit-il d'un geste de la main, je peux. Je connais Angelo depuis plus de trente ans, et je ne saurais par où commencer pour vous narrer ses méfaits. Et peu importe d'ailleurs.

- Mais il m'importe, à moi ! Croyez-vous que je vous fasse donc confiance, après avoir fui face à mes prières ?

- Vos prières, vos appels à l'aide, étaient dans mon souvenir surprenamment musclées, non ?

- Vous avez tué ma mère !

Il y eut dans le réflexe de Balthazar toute l'expérience de décennies de combat, toute la rapidité d'une réputation à l'épée qui n'était pas qu'usurpée. Sa gifle résonna sans même que la jeune fille ait vu sa main bouger. Elle en resta estomaquée.

- Je vous interdis une fois pour toutes de proférer ce type d'accusations, lâcha-t-il les mâchoires serrées. Et vous voudrez bien excusez mon incorrection, mais elle était, en l'occasion présente, plus que méritée. Reprenons donc.

Cécilia ouvrit la bouche, ne réussit à prononcer le moindre mot, la referma, essaya à nouveau et baissa finalement la tête, une larme coulant sur sa joue. Balthazar soupira.

- Si j'ai quitté Venise, Cécilia, c'était dans l'intention de vous ramener votre bien. Il se trouve que j'ai été fort mal conseillé et que l'affaire est plus complexe que je ne pensais. Mais veuillez croire que, malgré les circonstances de notre première rencontre, mes intentions restent bienveillantes à votre égard.

- Je n'y comprends rien, je n'y comprends plus rien, hoqueta-t-elle. Vous allez m'aider ?

A nouveau, Balthazar soupira, mais plus longuement cette fois, et plus profondément.

- Vous pensez vraiment être Cécilia de Pazzi ? demanda-t-il finalement.

- Mais, mais bien sûr. J'ai été sauvée par un clerc lors du massacre de ma famille et amenée en secret à Rome. On m'a ensuite élevée à Venise, sous la protection de l'église, pour que je puisse un jour reprendre ma place. Je peux le prouver, le cardinal Della Rovere a tous les papiers.

- Je ne doute pas que vos protecteurs, quelqu'ils soient, puissent produire des papiers des plus convaincants. J'ai cependant une objection à cette version des faits.

- Et laquelle, je vous prie ?

- J'ai vu mourir Cécilia de Pazzi, dans les bras de sa mère. De mes yeux. Et, avant que vous ne protestiez, il s'agit sans doute, parmi tous mes souvenirs, de celui qui est le plus fidèlement ancré dans ma mémoire. Malheureusement.

- Mais, mais, non, je, balbutia la jeune femme, la colère montant dans son regard affolé. Ce n'est pas, je, non. Je suis Cécilia de Pazzi, je...

- Attendez. Attendez, l'interrompit à nouveau Balthazar, le regard cette fois apitoyé et fatigué, je suis prêt à vous proposez quelque chose. Je suis prêt à admettre que vous puissiez, par un artefact fantastique et inconnu, être Cécilia de Pazzi. Je suis même prêt à considérer que votre parole vaut en cela la mienne. Qu'il y a, en d'autres termes, une chance sur deux que vous ayez raison.

- Mais non, je.

- Laissez-moi finir. A ce titre de demi-fille de Clara de Pazzi, je m'engage à vous remettre donc la moitié de ce trésor caché, de cet héritage secret des Pazzi.

- La moitié ? Mais si vous pensez que je ne suis pas Cécilia de Pazzi, pourquoi me donneriez-vous quoi que ce soit ? Et si vous le pensez, alors, comment pouvez-vous me priver de la moitié de mon bien alors que...

- Si vous finissez cette phrase, jeune fille, non seulement ma proposition sera caduque, mais vous finirez en plus cette soirée dans le canal devant cette taverne, répondit Balthazar d'une voix épuisée mais parfaitement calme.

Cécilia resta une nouvelle fois sans voix. Elle déglutit, jaugea le vieil homme un moment : il

semblait au bord de l'écroulement, décrépît, incapable du moindre exploit. Elle repensa cependant à la vitesse de sa main lorsqu'il l'avait giflée.

- Et si j'accepte, qu'est-ce qui me prouve que vous ne disparaîtrez pas ?

- Vous n'avez qu'à venir avec moi.

- Où ? Quand ?

- A Urbino. Dès demain si vous le souhaitez. Je suis prêt à partir.

- Demain ?

- Quelque chose vous retient ?

- Non, non, rien. Mais qui me dit que vous ne disparaîtrez pas, une nouvelle fois ?

- Tenez, dit-il, prenez mon épée. C'est ce à quoi je tiens le plus. Et je vous attends demain à l'aube, ici même.

La jeune fille se saisit de l'épée avec appréhension, la manipulant du bout des doigts. Son regard passa de la lame au vieil homme. Elle semblait ne savoir que faire ni de l'un, ni de l'autre.

Finalement, elle sembla se décider, se leva et, sans saluer quiconque, se dirigea à pas rapides et inquiets vers la porte. Balthazar l'observa jusqu'à ce qu'elle referme derrière elle le lourd battant.

- J'espère que tu dormiras mieux qu'elle. Parce que vu ton état, être à l'aube sur une cheval, ça va me faire pas mal rigoler.

- Tu as écouté tout ça ? sursauta Balthazar en se tournant vers l'aubergiste, appuyé contre le mur derrière lui.

- Offf, tout... non, mais je pense que j'ai eu l'idée générale donc prends pas la peine de me raconter, va.

- Et ?

- Et t'es quand même pas bien correct. Je vais leur dire quoi, moi, aux clients, quand tu seras pas là demain soir pour leur raconter la suite de tes aventures ?

- Bah, je...

- T'es pas tellement un gars sur qui on peut compter, mon vieux.

- Je suis désolé, je veux pas être ingrat.

- Laisse, va, je préfère te savoir sur les routes. Je commençais à m'inquiéter pour toi, à tourner en rond ici, à rien faire de mieux que boire et raconter des histoires à dormir debout. Vaut mieux que tu reprennes la route et que tu les vives, tes aventures.

- Ouais, vaut mieux. Faut que j'en profite tant que j'ai assez de vie pour ça.

- Oh, rit Flavio, c'est pas toi qui l'a, la vie pour ça, c'est les filles que tu suis ! Elles seraient pas là, t'aurais jamais quitté cette auberge, mon vieux !

## XXV- Julia

Julia se sentait ridicule. Sa tenue aurait parfaitement convenu à un dîner chez un prince ou un cardinal. Portée ainsi dans les bas-quartiers, elle était ridicule ou provocatrice, mais certainement pas adaptée. C'est pourquoi elle avait accepté qu'Ercole l'accompagne. Elle n'avait pas envie de sa présence. Elle ne lui faisait pas confiance pour se taire, pour rester à sa place et la laisser faire. Elle était persuadée qu'il se sentirait obligé d'intervenir à un moment ou à un autre, au moins de montrer son désaccord. Et elle savait que l'affaire se jouerait sans doute à peu de choses, et qu'elle lui demanderait certainement une débauche de charmes.

Elle soupira, se disant qu'elle n'avait de toutes façons plus le choix, et frappa.

Il ne fallut pas plus d'un instant pour que le judas s'ouvre.

- Vous avez dû vous tromper d'adresse.
- Je ne pense pas, répondit-elle avec assurance.
- Hé hé, si vous y tenez, je vous ouvre, mais faudra pas vous plaindre.
- Je viens voir Marciano, et je me passerais volontiers de vos remarques idiotes.
- Vous venez voir qui ?
- Marciano.
- Connais pas.
- Très bien, je vais attendre que ça vous revienne.
- Vous lui voulez quoi ?
- Lui faire des propositions trop fines pour tes oreilles poilues. Maintenant ouvre !

L'homme l'observa encore quelques instants puis ouvrit la porte. Il était grand et surprenamment beau, se dit-elle, dans un style vulgaire et violent. Il l'observa des pieds à la tête et avec un sourire noirci et troué, lui fit signe d'entrer.

Lorsque Ercole voulut la suivre, il interposa un bras.

- Je crois pas que t'aie rendez-vous avec le patron, toi. T'as l'air trop louche. Tu attendras la dame ici.
  - Si j'attends ici, il va falloir que je m'occupe. Et le quartier est triste. Alors, à part te sortir les tripes et te les faire bouffer, je vois pas d'échappatoire.
  - T'as qu'à essayer ça, ça devrait nous occuper un moment, répondit le portier en portant la main à sa ceinture.
  - Ercole, s'il te plaît, attends-moi ici sans faire d'histoires, je ne serais pas longue.
  - Il n'en est pas question.
  - Puisque la dame te demande, tu vas pas faire d'histoires, mon grand.
  - Julia...
  - S'il te plaît, je suis très capable de m'en sortir.
  - Je te fais même un place ici au chaud, si tu veux. On parlera tripes à l'air, ce sera sympa.
- Ercole fixa un moment les yeux de Julia, incertain encore. Elle ne cilla pas, restant sereine, détendue. Elle lui tendit sa cape finalement et il acquiesça discrètement.
- Z'avez qu'à descendre l'escalier, puis suivre la lumière, vous pouvez pas tellement vous tromper.

Effectivement, le petit escalier humide la mena à un simple couloir souterrain au bout duquel une grande pièce, baignée d'une riche lumière dorée, abritait une foule bruisante. Les murs étaient nus mais plusieurs grandes tables de bois précieux trônaient au centre, toutes recouvertes de bougies d'excellente qualité, de bijoux, de ballots de tissu, d'armes aussi. Sur certaines des tables, de petits groupes négociaient à voix basse mais tendue. Un gamin s'approcha de Julia sans qu'elle ait vu d'où il sortait. Il la toisa et la détailla comme si il avait quinze centimètres et quinze ans de plus.

- Elle veut quoi, la duchesse ?
- Je viens rencontrer Marciano.
- Ah ouais, fit-il en riant, il traite pas avec les greluches.

La gifle de Julia le prit totalement au dépourvu et émit un claquement du plus bel effet dans l'atmosphère de murmures qui régnait. Le gamin resta bouche bée, on entendit quelques ricanements retenus, assez nettement un "bien fait pour sa sale gueule de fouine", puis les conversations reprirent.

- Je serais à ta place, je magnerais mon cul de vermine avant d'en prendre une seconde, lui glissa Julia sotto voce.

Le gamin fila entre les tables, le regard buté et haineux. Il disparut au fond de la salle et revint quelques minutes plus tard. Il n'approcha pas Julia mais lui fit signe et lui désigna vaguement un recoin de la grande pièce. Elle avança sans hésiter, gardant un sourire discret aux lèvres et ignorant les remarques passablement vulgaires qui écloraient sur son passage.

Dans le coin qu'on lui avait indiqué, la pièce donnait sur une alcôve spacieuse, dont les murs et le sol étaient recouverts de tentures et de tapis riches et profonds. Au centre trônait une table aux incrustations de nacre. Contrairement à toutes les autres, elle était parfaitement ordonnée, n'accueillant qu'un jeu d'échecs, un livre épais et un encrier. Derrière elle, sur un tabouret recouvert de velours se tenait un homme jeune et richement vêtu. Son visage aurait pu être avenant s'il n'avait pas été touché par la vérole, et si il n'était pas affublé d'un rictus méprisant et hautain concurrençant les meilleurs des cardinaux. Il inclina très légèrement la tête en guise de salut et haussa un sourcil pendant que Julia s'inclinait avec politesse.

- On m'informe de votre volonté de me rencontrer et pourtant je ne vous connais ni peu ni prou. D'autant que vos manières, bien que d'un goût excellent, ne conviennent en rien à un lieu tel que celui-ci.

- Si elle ne conviennent pas, comment pouvez-vous juger de leur goût ?

- Ah, on ne devient pas prince sans un certain pedigree, même prince des monte-en-l'air, madame.

- Ce n'est pas ce qu'on m'avait rapporté, mais je dois avouer que c'est ce que j'espérais.

- Je suis heureux de combler en cela vos attentes, mais je crains de ne vous décevoir pour le reste. Je n'ai pas pour habitude de recevoir directement des inconnus, aussi polis soient-ils, ni de traiter avec eux. Soyez-donc brève, et convaincante, il vous en coûtera au final moins.

- Vous avez il y a peu reçu un abbé des moins recommandables. Je veux savoir pourquoi.

- Rompre le secret d'une transaction ? C'est tout ?

- Non, le reste dépendra de l'affaire en question.

- Avez-vous une idée du montant que cela peut représenter ?

- Non, mais si vous m'offriez une chaise, nous pourrions en discuter.

- Comme vous le voyez, je n'ai pas de chaises supplémentaires.

- Tant pis, vos genoux feront l'affaire, répondit-elle en contournant la table.

- Vous êtes sérieuse ? demanda-t-il, visiblement intrigué.

- Évidemment, sinon je ne me permettrai pas, continua-t-elle en écartant son bras pour accéder à ses genoux.

- Vous vous rendez compte de qui je suis ?

- Prince pour prince, j'étais il y a quelques jours sur les genoux du cardinal della Rovere. Et, si vous soutenez la comparaison, il l'emporte cependant, en importance comme en prestance. J'espère ne pas vous vexer en disant cela, hmmm ? fit-elle avec une moue, son visage maintenant à moins de dix centimètres de celui de son interlocuteur. Elle se fit la remarque que ses genoux étaient particulièrement secs et peu accueillants.

- Vexer, non... mais vous me surprenez. Je n'aurais pas imaginé que... Disons que je me serais attendu à d'autres méthodes.

- Vous m'en excuserez, mais je ne savais pas comment prendre contact. J'ai donc fait à ma manière. J'espère qu'elle convient, conclut-elle en posant son coude sur son épaule.

- Elle convient tout à fait. Tout à fait. Mais je n'ai pas eu la chance d'entendre votre prénom...

- Peu importe. Nous n'avons qu'à garder cette découverte pour un moment plus intime.
  - Vous envisagez sérieusement de ?
  - Pourquoi non ? C'est la monnaie de princes, après tout. Mais je vous préviens, je vaudrais plus que vous ne pensez.
  - J'ai pourtant une imagination débordante dès qu'il s'agit de rémunération...
  - La mienne l'est tout autant, mais dans un autre domaine. Ceci explique cela.
  - Très bien. Et combien proposez-vous alors pour cette information que vous désirez ?
  - J'utiliserais de mes mains sur vous jusqu'à ce que vous ayez pris votre plaisir.
  - Vos mains seulement ? Cela semble chiche.
  - Ça ne l'est pas, croyez-moi. Les rencontreriez-vous que certains princes pourraient vous le confirmer.
  - Ceci est une considération tout aussi intéressante.
  - Je n'en doute pas, mais comment l'envisager sans une première transaction menée avec succès ?  
Marciano sourit d'un air entendu.
  - Très bien, j'accepte votre proposition. L'abbé des malfrats est venu pour se faire faire des faux.
  - Des faux ? C'est tout ? De quoi ?
  - D'une bague. Une vieille bague. Sans intérêt artistique, pierre vulgaire. Bref, une bourse. Il en veut deux autres, semblables exactement. C'est gâcher le talent de mes hommes que de les faire travailler là-dessus. Mais enfin, il paie. Cela répond-il à vos interrogations ?
  - Parfaitement, mon prince. Passons maintenant à des demandes plus... consistantes. Seriez-vous prêt à me signaler sa venue prochaine.
  - Cela vous coûterait très cher. Très très cher, quelque soient les solutions de paiement envisagées. Mais je préfère ne pas vous mentir, pour le bien de nos éventuelles transactions futures, je ne pourrais probablement pas accéder à une telle demande. Les pièces sont payées et doivent être à disposition la semaine prochaine, mais je ne sais pas comment il le récupèrera.
  - Et quand le saurez-vous ?
  - A partir de la semaine prochaine. Peut-être viendra-t-il directement, sans prévenir, c'est assez son genre. Peut-être enverra-t-il quelqu'un, ou demandera-t-il à être livré. Je ne sais pas, et peu m'importe, pour tout vous avouer.
  - C'est gênant. Pourriez-vous me signaler quand elles auront été livrées ?
  - C'est envisageable. Gênant pour moi mais envisageable.
- Julia le considéra en jouant avec ses cheveux. Il semblait apprécier l'attention mais l'effet restait en deçà de ce qu'elle avait espéré. Il restait en tout cas parfaitement maître de lui-même, bien qu'il fut, elle pouvait très directement le confirmer, troublé par son contact.
- Imaginons alors une autre solution, moins gênante pour vous. Pourriez-vous réaliser deux copies supplémentaires, livrées avant les siennes ?
  - C'est infiniment plus aisé, je dois le dire. D'ici quatre jours, si vous souhaitez garder une qualité raisonnable.
  - Ce serait parfait. Et combien en demanderiez-vous ?
  - Vous avez des lèvres délicieuses, madame.
- Julia sourit avec un haussement de sourcil.
- J'attendais plus. Mais je suis flattée.
  - Disons que l'espoir de nouer des relations plus durables, d'entendre à nouveau parler de ces cercles que vous fréquentez, me pousse certainement à une certaine largesse dans cette première

transaction.

- Soyez certain qu'une telle délicatesse sera appréciée, mon prince, conclut-elle en scrutant l'alcôve qui les entourait. En parlant de délicatesse, votre goût vous porte-t-il à plus d'intimité ou cette alcôve vous convient-elle.

- Ah, fit-il en riant, je dois avouer une préférence pour un peu plus d'intimité. Tout au moins vis-à-vis de ceux de mes employés présents ici.

-o-O-o-

- Tu ne sais pas attendre, Julia.

- Je sais, gratte-furoncles, je sais. Et toi, tu as la patience infinie de l'huitre, créature avec laquelle tu partages d'ailleurs une tendance inouïe à l'extraversion et à l'humour.

- Je sais attendre, tout au moins.

- Et ce n'est pas en le répétant que ça va aider. Si au moins tu avais encore l'énergie de me baiser...

- Au-delà de trois fois par jour, j'en perds le goût. Mais n'hésites pas à faire appel à quelqu'un d'autre. Marciano, par exemple.

- Oh, suffit, j'ai branlé très professionnellement son membre avachi et je suis désolé que cela ait pris plus longtemps que prévu. Je n'ai aucune envie d'en entendre à nouveau parler. Il n'y a vraiment pas de quoi !

- Je ne suis pas passé loin d'éventrer son portier, soit dit en passant.

- Et en quoi cela m'intéresse-t-il ?

- Oh, j'espérais te distraire, emplir ton attente de frivolité.

- De frivolité, bravo ! Tu t'y connais, dans le domaine, dis-moi ! Je devrais plutôt appeler mon jeune Orsini, ce serait plus festif.

- Je doute qu'une endive pareille égaye beaucoup ta journée. Franchement, quel intérêt trouves-tu à ce légume fardé et gâté par sa famille.

- Il a un certain charme. Il est riche. Il baise sans imagination, par contre, je te l'accorde. Mais enfin, il sait mener une conversation, lui !

- Il est certain que je suis plus capable de mener un assaut d'infanterie, mais que veux-tu, nous manquons de volontaires pour une démonstration. C'est l'inconvénient, ça ne se place pas de manière improvisée.

- Dans l'infanterie, toi ?

- Tu me voyais à cheval ?

- Non, dans le commandement.

- Dans le commandement, rit-il à gorge déployée. Non, non, je suis plus à mon aise avec un pied de fer aiguisé en main. C'est là que je me distingue.

- Mais tu as un talent pour lire les autres, pour deviner ce qu'ils pensent, ou ce qu'il vont faire qui ne convient pas à un simple soldat.

- Oh, ça convient à un simple soldat, ça lui permet de rester en vie, et de prospérer. J'en ai mille fois remercié ma mère, grâce lui en soient rendues.

- Que faisait-elle pour t'avoir enseigné cela ?

- Elle disait la bonne aventure dans les foires. Métier dangereux s'il en est. Pas de choix autre qu'être bon, crois-moi.

Julia n'eut pas le temps de réagir à cette nouvelle pour le moins surprenante, on frappait à la porte.

Elle jaillit de son fauteuil et se précipita vers la porte. Deux jours maintenant qu'ils attendaient le retour imminent de Giovanni di Medici. Et ce soir, leurs copies seraient prêtes et ils devraient partir si ils voulaient devancer Angelo.

Elle ouvrit la porte en grand. Un jeune garçon lui faisait face, crotté et fatigué. Il sortit de sa sacoche une liasse maintenue par un ruban de soie et lui tendit sans un mot. Elle le remercia et il repartit aussitôt, visiblement pressé de porter d'autres missives ailleurs en ville.

- Il ne m'a même pas demandé d'argent, il doit être sacrément bien payé.

- Si il travaille pour les Médici, c'est sans doute le cas, lâcha Ercole, laconique mais pris d'une pointe de nostalgie.

Julia se rassit dans son fauteuil et ramena ses jambes sous elle. Elle ouvrit avec précaution la liasse et commença à en trier le contenu. Plusieurs pages de texte, signées de Giovanni, puis une liasse plus épaisse écrite d'une autre main et enfin un paquet serré contenant un pendentif et une chaîne. Elle se plongea dans la lecture pendant qu'Ercole, du lit, l'observait, parfaitement immobile. Elle releva plusieurs fois la tête en cours de lecture pour s'apercevoir qu'effectivement, il ne bougeait pas d'un pouce. Elle était admirative même si elle se demandait l'intérêt que cela pouvait avoir. Arrivée à la fin de la première missive, elle poussa un cri de surprise et d'horreur. Toujours sans bouger, Ercole lui demanda de quoi il s'agissait.

- Lorenzo est mourant ! C'est... je...

- Excuse-moi de paraître une fois de plus rugueux, mais en quoi cela t'es-t-il bouleversant. Ce n'est pas comme si tu avais rencontré l'homme.

- Et alors, quel rapport ! C'est le plus grand esprit de notre temps ! Le modèle que devraient prendre tous les princes ! Comment peux-tu rester indifférent à une telle perte !

- Je ne suis pas indifférent, mais peiné. A titre informatif. Mais je ne comprends que difficilement pourquoi tu en fais un tel flan. Cela n'est-il pas à notre avantage de ne pas avoir à rendre de comptes à Giovanni et de pouvoir mener notre opération sans sa supervision ?

- Mais si ! Évidemment ! Mais là n'est pas la question ! Ah, tu m'insupportes, finit-elle avant de se plonger dans la seconde liasse.

Il lui fallut presque une heure pour en venir à bout. Là encore, Ercole resta immobile à l'observer. Il semblait en faire un exercice de contrôle de lui-même, une épreuve qu'il s'imposait gratuitement. Lorsqu'elle eut fini de lire, Julia essaya de lui renvoyer son regard avec la même immobilité. Elle ne tint pas beaucoup plus d'une minute.

- A quoi te sers ce jeu ? Tu n'as rien de mieux à faire ?

- Non, répondit-il calmement, rien de mieux. Que racontent ces papiers ?

- Giovanni ne nous rejoindra pas. En tout cas, pas dans l'immédiat. Donc pas avant que ce ne soit trop tard. Il me fait, je cite, le plus absolument confiance pour mener au mieux nos affaires communes. De fait, il joint le pendentif-bague saisi sur Bernardo Bandini, une lettre de change substantielle, à notre échelle si ce n'est à la sienne et un rapport commandé à un de ses clercs reprenant de manière synthétique toutes les informations et personnes potentiellement liées à cette affaire de trésor caché de la famille Pazzi. Ce qui, même réduit ainsi, est trop volumineux pour avoir le moindre intérêt pratique. Mais l'intention est néanmoins louable, et même passablement rassurante quand au crédit qu'il m'accorde.

- Penses à le sucer, la prochaine fois, il pourrait même en venir à vouloir t'épouser.

- Merci pour cette intervention pleine de finesse, assassin aux dents gâtées et à la morale couverte de traces de merde.

- L'attente ne te réussit décidément pas.
- Oh, va te faire foutre.
- Désolé, je n'ai plus l'énergie.
- Et tu as l'énergie de me dire ce qu'on va faire de tout ça.
- Se réjouir, je suppose. Passer prendre les faux, partir pour Urbino et espérer arriver les premiers et rafler la mise. Et je conseillerais de discuter plus tard du partage entre, d'une part un méprisable assassin et sa reine des salopes, et d'autre part nos investisseurs ignorant du montant que nous aurons trouvé.

## XXVI- Balthazar

- Comme je vous le disais, il ne s'agit bien sûr que d'un logement très temporaire. Dès demain, vous m'accompagnerez faire du scandale afin d'obtenir un meilleur logement. Il est important que nous marquions votre rang autant que possible, ce qui, dans un environnement aussi rempli de solliciteurs et de beaux parleurs, ne sera pas évident, mais, avec votre aide, j'espère y arriver.

Balthazar finit sa phrase en posant le pied sur le palier. Il précédait Cécilia de Pazzi et se dirigea vers la chambre qu'il partageait quelques semaines auparavant avec Vittoria. Il entra sans frapper et déposa son sac à côté de la porte, saluant d'un signe de tête Vittoria. Elle était assise sur le lit et se tourna à l'arrivée de Balthazar pour rester figée face à lui. Il s'écarta et introduit la jeune Cécilia. Richement vêtue, elle avança, tête haute et salua elle aussi d'un simple hochement de tête. Elle remarqua, contrairement à Balthazar, le jeune homme très droit, appuyé contre le mur.

- Monsieur, salua-t-elle en s'inclinant.

- Mes enfants, enchaina Balthazar sans se démonter, je vous présente Cécilia de Pazzi, dernière descendante directe de la famille Pazzi. Ces formalités étant remplies, je vous demanderais, Monsieur Bandini, de sortir de mes appartements, nous avons à causer.

Le jeune homme lança un regard incertain à Vittoria et ce qu'il y vit l'encouragea à obtempérer. Ainsi s'inclina-t-il devant chacune des trois personnes présentes et quitta-t-il la pièce. Vittoria se leva et le suivit jusqu'à la porte, qu'elle referma avec une grande délicatesse.

- Bien ! s'exclama Balthazar, nous voici maintenant à pied d'œuvre, et, non que je veuille dénigrer vos amourettes, je...

Très calmement, après avoir refermé la porte, Vittoria était venue se planter devant le vieil homme. Elle lui expédia une gifle qui claqua comme un coup de fouet, sans un mot, sans une expression. Il porta la main à sa joue, interloqué. Il sembla réellement surpris de cette réaction.

Cécilia prit la parole avant lui, à grand tort.

- Vous devriez mieux tenir vos gens, Monsieur de la Serna, j'avais cru comprendre que nous devions dorénavant tenir notre rang. Qu'une soubrette se permette de...

Cécilia fut tout aussi surprise lorsque Vittoria se jeta sur elle. L'affrontement tourna très rapidement en faveur de cette dernière, les coups de poing et de genou enseignés dans les tavernes l'emportant largement sur les tirages de cheveux et griffages de joue des chambres de bonne famille. Ce fut Balthazar qui, revenant finalement à lui, les sépara. Cécilia hurlait à l'assassin. Vittoria n'avait pas encore prononcé un mot.

Ayant repoussé Vittoria en arrière, le vieil homme entreprit de relever Cécilia. Dans son dos, la porte claqua et ils se retrouvèrent seuls. Il examina l'œil gonflé de la jeune fille.

- Hmm, fit-il, cela ne va pas simplifier notre approche des jours à venir.
- Mais pourquoi cette furie s'est-elle ainsi jetée sur moi ?
- Hmm ? répondit-il, pensif, aucune idée, mais je compte bien le lui demander.

-o-O-o-

- J'exige des excuses, répéta une nouvelle fois Cécilia.
- Vittoria, assise sur la chaise lui faisant face, ne desserra pas les lèvres.
- Non, s'interposa Balthazar, je vous l'ai déjà dit, ce sont mes excuses que vous devrez accepter. C'est mon comportement, mon silence, qui ont amené Vittoria à cette réaction, certes disproportionnée mais néanmoins justifiable, et j'insiste donc à nouveau pour que vous m'imputiez très directement les conséquences qui vous sont malheureusement échues.
  - Et en quoi votre silence justifie-t-il que je sois défigurée ?
  - Ah. Eh. Disons que j'ai abandonné Vittoria pendant suffisamment longtemps, et avec assez peu de nouvelles pour qu'elle soit légitimement inquiète. Ajoutez à cela le fait que nous ayons conclu un accord de partenariat sur des bases relativement égales et vous comprendrez que notre arrivée, et le fait d'être traité de soubrette ait pu...
  - Mais c'est une...
  - Non ! Non ! S'il vous plaît, Cécilia ! Vittoria est une amie et une partenaire dans cette affaire et j'aimerais que nous nous en tenions là.
  - Très bien. Expliquez-lui donc son rôle dans notre plan, répondit froidement la jeune femme. Elle tenta un regard noir mais son œil violacé rendait peu crédible ce dernier.
  - Vittoria, pour reprendre simplement : Cécilia se présentera avec faste auprès du Duc. Elle ne tentera pas de récupérer le trésor, seulement d'être crédible. Elle ne le mentionnera que pour louer la sécurité des coffres du Duc. Et elle obtiendra de ce dernier la faveur de les utiliser une nouvelle fois. Ainsi nous y ferons entreposer un coffre.
  - Et vous pensez que cette demi-pute sera plus crédible que vous ?
- Cécilia se leva et se serait jetée à la gorge de Vittoria si Balthazar ne s'était physiquement lancé sur la table les séparant.
- Vittoria, non ! J'insiste pour que vous restiez correctes toutes les deux !
  - Vous m'avez dit compter une chance sur deux qu'elle soit réellement une Pazzi, je pensais par cet épithète rester donc parfaitement factuelle. Mais qu'importe, répondez à ma question.
  - Et bien, je l'accompagnerais et la soutiendrais. Et, étant donné sa connaissance de la cour vénitienne et romaine, j'ai bon espoir qu'elle puisse, par quelques allusions et références, rassurer le Duc et son entourage sur son rang.
  - Admettons, mais ensuite ?
  - Ensuite, à la nuit venue, vous sortez du coffre.
  - Pardon ?
  - Oui, dans le coffre, ce sera vous. Vous serez ainsi dans la salle des coffres et vous pourrez vous saisir du trésor et nous le transmettre.
  - Vous comptez m'enfermer dans un coffre !
  - Oui, vous êtes jeune et agile, vous pourriez aisément...
  - Mais vous êtes demi-con ! Mettez-y plutôt votre demi-pute, je préfère jouer la princesse et mettre les mains dans la culotte du Duc pour le convaincre, tiens !

- Mais vous n'y resteriez pas longtemps...
- Et une fois que je vous aurais transmis le trésor en question, je sors comment ?
- Ah, c'est là toute la beauté du plan. Vous faites signe aux gardes.
- Pardon ?
- Oui, vous leur expliquez que vous avez été emprisonnée dans ce coffre, séquestrée contre votre gré. Ils vous questionneront, vous fouilleront, mais ils vous laisseront forcément partir. Et vous nous rejoindrez ensuite. N'est-ce pas superbe ?
- C'est complètement débile, Balthazar ! Ou avez-vous trouvé cette idée de demeuré ?
- Je vois, intervint Cécilia, qu'on enseigne pas encore les classiques dans les bordels et les rades de bas étage, ce qui est dommage au demeurant.
- Balthazar, vous lui fermez la gueule ou je lui refais le reste de la face !
- C'est une idée tirée d'un tragédien grec, Vittoria, c'est tout ce qu'elle voulait dire.
- Oh, et bien elle peut se mettre son tragédien grec au cul, et vous votre coffre.
- Mais Vittoria, il n'y a pas d'autre solution. Nous ne pouvons pas abandonner...
- Et que croyez-vous que j'ai fait pendant que vous courriez les routes ?
- Heu, je, j'imagine que vous avez passé du temps avec le jeune Bandini. Enfin, je n'ai pas voulu me montrer irrévérencieux mais le fait de le trouver dans notre chambre en arrivant m'a laissé penser que, comment dire...
- Que je le laissais me bouffer le cul ? Vous vous trompez. Encore que j'ai été tentée, car il a du charme. Mais ce n'est pas mon genre. Je lui ai en partie laissé penser cependant, et je crois qu'il serait prêt à ouvrir la salle des coffres pour nous. Enfin pour moi.
- Vraiment ?! Mais comment pouvez-vous en être certaine ?
- Il a eu accès à ces lieux. De fait, le Duc envisage de lui passer commande. Et il m'a confié qu'un homme du métier tel que lui n'aurait pas grande difficulté à faire rendre gorge aux mécanismes rudimentaires qui ferment le sous-sol en question.
- Mais que n'entreprenons-nous pas alors de mettre en œuvre votre plan, douce amie ?
- Savez-vous où se trouve cette salle, vieux niais ?
- Non, non, mais je suppose qu'elle est gardée, bien sûr.
- Mieux que ça, elle est située sous les appartements du Duc et on y accède que par ceux-ci. Elle est donc non seulement gardée, mais il faut pour l'atteindre traverser le donjon, gardé fortement, et les appartement ducaux, gardés et habités. Ce qui, vous me l'accorderez, pose pour le moins problème.
- Effectivement, il y a là de quoi nous occuper un moment...
- Mais vous pourriez envoyer votre demi-pute dans le lit du Duc, elle nous ouvrirait la voie.
- Non ! S'il vous plait, restons civils. Je vous offre une nouvelle tournée, pour fêter ce superbe plan. Je dois dire que vous m'impressionnez. Vous êtes certaine que Bandini voudra bien travailler pour nous ?
- Oui, il m'aime assez pour cela. Moyennant une rémunération raisonnable, cela va sans dire.
- Je n'imaginai pas qu'une soubrette vende son cul avec autant d'efficacité. Je dois m'avouer également impressionnée, intervint Cécilia.
- Dites-moi, répondit Vittoria en se tournant ostensiblement vers Balthazar, j'espère au moins que vous la baisez, et qu'elle vous donne beaucoup de plaisir. Parce que je ne vois pas d'autre moyen de justifier sa présence. Et encore moins la part que vous comptez lui remettre.
- J'espère moi que c'est elle que vous baisez, Monsieur, car je ne vois pas quelle autre raison justifierait qu'elle oublie sa place ainsi.

- Mesdames, non, je... enfin, je vous en prie. S'il vous plait. Je ne peux envisager cette affaire sans l'une ou l'autre de vous deux.

- Il faudra m'expliquer pourquoi, l'interrompt Vittoria.

- Il nous faut donc nous entendre, continua-t-il, ignorant Vittoria, si nous voulons parvenir à nos fins, et il me semble que le jeu en vaut largement la chandelle. J'aimerais donc que vous preniez le temps d'y penser, que vous voyiez raison, et que nous reprenions demain ces discussions dans la plus grande civilité.

Quelques heures plus tard, la nuit était tombée et Balthazar, jambes étendues devant lui, observait le ciel sur un des bancs de pierre du jardin du Duc. Il repensait à toutes ces années passées à se morfondre à Venise, et aux semaines écoulées depuis son départ. Il se demandait si il était vraiment capable de mener à bout ce dans quoi il s'était lancé. Il en doutait. Il repensait à Angelo, Angelo le lâche, Angelo le traître peut-être mais Angelo le déterminé, Angelo qui jamais ne s'était laissé aller à baisser les bras, Angelo qui était toujours si certain de sa place dans le monde. Angelo qui réussissait, qui accomplissait, encore et encore, les buts qu'il se fixait.

Balthazar se dit qu'il ne valait décidément pas grand-chose. Il pouvait certes se targuer de ne pas avoir versé dans le crime et la trahison, mais n'était-ce pas plutôt par incapacité, par manque de détermination ou de compétence. Eut-il défendu le bien qu'il aurait pu se targuer d'une certaine supériorité, mais il n'avait fait que se satisfaire de l'inaction.

Un bruit léger le sortit de ses rêveries, un pas. Il ne bougea pas et attendit. Vittoria s'assit à ses côtés. Elle était vêtue légèrement, en tenue de nuit.

- Je reviens de chez Bandini, lâcha-t-elle.

Balthazar l'interrogea du regard mais n'osa pas poser de question.

- Il nous ouvrira la porte.

- C'est... une bonne chose. Mais je...

- Pourquoi Cécilia a-t-elle tant d'importance à vos yeux ?

- Cécilia ? C'est sa mère qui avait de l'importance.

- Mais vous m'avez dit douter de son ascendance ?

- J'en doute. J'en doute même fortement. Mais je ne peux pas me permettre de prendre ce risque. Je n'ai pas fait grand-chose de bien dans ma vie, Vittoria, au contraire même. Je n'ai pas sauvé Clara, et je n'ai sans doute pas sauvé Cécilia. Mais si par hasard c'était elle, et que je puisse maintenant faire quelque chose pour être pardonné...

- Je croyais que la rédemption ne vous intéressait pas ?

- Celle du Seigneur et de ses chiens de troupeaux embagoués ne m'intéresse nullement, c'est vrai. Mais j'aimerais pouvoir moi me pardonner, et penser que Clara me pardonnerait aussi. Et vous également.

- Moi ? Mais quel rapport avec cette demi...

- Vous n'aimez pas ce que je suis, Vittoria, et je ne peux vous en blâmer. Vous avez assez fait les frais de mes semblables. Alors, si je peux vous montrer que je ne suis pas tout à fait comme eux.

- En donnant la moitié de notre argent à une... fausse noble tombée de nulle part ? Vous avez une manière bien à vous de raisonner, Balthazar, c'est le moins qu'on puisse dire.

- Je lui donnerais ma part, Vittoria, vous avez raison. Il ne serait pas juste que vous payiez cela.

- Votre part ? Mais il n'a jamais été question de parts jusqu'à ce qu'elle arrive ! Nous récupérons le trésor, nous en donnons la moitié parce que vous le souhaitez et puis nous avisons, mais il n'est pas

question de parts.

- Vittoria, vous êtes un ange.

- Un ange qui couche pour convaincre un serrurier, fit-elle avec un sourire en coin, vous avez des notions uniques sur les mystères célestes.

- Ah... Et bien...

- Cela vous gêne ?

- Que vous couchiez avec Bandini ? Non, je vous aurais souhaité mieux qu'une telle fouine. Mais je suppose qu'au moins, un serrurier a les doigts délicats et agiles.

- Balthazar, rit-elle en rougissant, comment pouvez-vous ?

- Je me trompe ?

- Non.

- Tant mieux. Vous méritez au moins cela, pour commencer.

- Pour commencer ?

- J'espère vous voir plus heureuse et plus gâtée que ça avant longtemps.

- Vous me surprenez. J'aurais cru que vous...

- Ne soyez jaloux ? Vous l'espérez ?

- Non ! Je...

- Vous n'êtes pas votre mère, Vittoria. Et je ne suis pas un de ces soldats qui lui tournaient autour. Plus, tout au moins. Et j'aimerais sincèrement vous voir heureuse.

- Pourquoi ? Si vous ne voulez pas de moi, pourquoi voudriez-vous faire mon bonheur ?

- Mourir en ayant obtenu le pardon de mes fautes me soulagera, et pour cela j'ai eu la chance de retrouver Cécilia. Et il y a peu, cela m'aurait semblé totalement hors de portée. Aujourd'hui, j'ai la faiblesse de penser que je pourrais même mourir en ayant fait quelque chose de bien, grâce à vous.

- Mais pourquoi moi ?

- Pourquoi vous ? Je ne sais pas. Vous faut-il vraiment une raison ?

- Je préférerais, ça me semblerait plus compréhensible.

- Alors dites-vous que c'est grâce à Angelo. Et que sa volonté de m'offrir une rédemption est peut-être en train de fonctionner, quelles qu'aient été ses intentions réelles...

-o-O-o-

Cécilia entra dans la chambre à pas rapides, en prenant grand soin d'ignorer Vittoria. Elle fondit sur Balthazar, essoufflée, et plaqua ses deux mains contre sa poitrine.

- Vous ne devinerez jamais !

- Soit, répondit-il avec un regard amusé en direction de Vittoria.

Prise une seconde de court, elle enchaina cependant.

- Le Duc est sur le départ. Un prince ou un autre vient de mourir et il se doit de se rendre aux cérémonies. Il aura quitté les lieux avant midi.

- Avant midi ? Que vous a-t-on dit d'autre ?

- Que le Duc présente ses excuses mais que seule sa cour l'accompagne. Les autres invités sont priés de s'en retourner d'où ils viennent et de ne se présenter à nouveau ici que dans un mois au mieux.

- Il nous met dehors, s'exclama Vittoria, mais comment allons-nous faire ?

- Vite, répondit Balthazar avec un sourire de crocodile, nous allons faire vite. Je doute qu'avec un tel départ, les mesures de sécurité soient à la hauteur. Nous agirons ce soir. Avec une bible, deux

pichets de vin fort et mon épée, je m'occuperais des gardes, il ne devrait pas y en avoir plus de quatre ou cinq pour ce qui nous occupe. Vous vous assurerez des services de notre bon serrurier, Vittoria. Quant à vous, Cécilia, vous vous assurerez que nos chevaux sont prêts pour un départ nocturne et potentiellement précipité.

- Vous avez l'air réjoui, répondit Cécilia, l'air pincé.

- Ah, nous voilà au pied du mur, ma demi-fille, et les années me tombent des épaules.

## XXVII- Julia

- Je me dois de vous présenter toutes mes excuses, Madame, mais comme je le disais à la jeune fille qui vous précédait, sa Seigneurie se voit au regret de ne pouvoir vous accorder le moindre entretien. Il vous offrira par contre avec grand plaisir l'hospitalité le temps que vous fassiez de nouveaux arrangements pour retourner en vos terres.

- Je vous prie de m'excuser, mais je n'ai pas l'habitude d'être ainsi malmenée. Pensez bien que Monseigneur Della Rovere, au nom duquel je suis ici, en sera fort marri.

- Je comprends tout à fait, Madame, et je vous renouvelle mes plus sincères excuses, mais les circonstances sont telles que le Duc n'a pas grand choix.

- Et pourrez-vous alors me révéler ces circonstances qui justifient une telle cuistrerie ?

- Lorenzo de Médicis est mort, Madame, et le Duc ne peut se permettre d'être absent...

Le reste des excuses du secrétaire ducal ne fut qu'un bruit blanc pour Julia. Elle n'en saisit pas un mot, à peine remarqua-t-elle qu'il avait fini et s'inclina-t-elle en remerciement. Elle sortit de la cour du château et rejoignit à pas hésitants Ercole qui l'attendait, perché tel une gargouille sur une des pierres d'angle de la rue. Voyant son expression, il se déplia et fit un pas dans sa direction.

- Julia ! Que se passe-t-il ? On dirait que tu as vu un fantôme !

- Lorenzo est mort ?

- Hein ? Lorenzo qui ? Je croyais que le Duc s'appelait...

- Le Magnifique ! Médici, crétin ! lui jeta-t-elle en se jetant dans ses bras.

- C'est certainement une triste nouvelle, mais je ne saisis pas en quoi elle est si bouleversante.

- C'était... c'était, commença-t-elle en relevant le visage vers lui, le plus grand, le prince parfait, l'esprit de ce temps. C'était un Ange du Seigneur descendu sur cette terre pour nous montrer la voie des temps à venir, un prophète de ce siècle. Et il est mort sans que jamais je n'ai pu le rencontrer !

- Bien... D'accord... Je peux comprendre que tu en conçoive une grande peine... Et qu'allons-nous faire ?

- Profiter des quelques heures avant le départ du Duc, si tu me laisses quelques minutes pour me remettre.

Ercole la serra dans ses bras avec tendresse, surpris de cet abandon, public qui plus est. Il constata qu'elle tremblait réellement et raffermi son étreinte. Elle respirait la tête plongée dans le tissu de son surcôt, il ne voyait que le sommet de son crane. Il remarqua qu'il n'avait jusque là jamais réalisé qu'elle fut à ce point plus petite que lui. Il aurait a priori parié qu'elle faisait la même taille mais devait bien se rendre à l'évidence : il avait une tête de plus qu'elle.

Julia passa les bras autour de sa taille et serra quelques secondes de manière très déterminé puis le relâcha d'un coup et fit un pas en arrière. Elle passa le bras sur ses yeux légèrement rougis et se redressa. Elle tourna dans le même mouvement le dos à Ercole, lui faisant du regard signe de la suivre. Restant quelques mètres en arrière, il lui emboîta le pas en admirant la chute de reins que traçait sa robe.

En entrant à nouveau dans la cour, Julia salua d'une inclinaison de tête distinguée le secrétaire du Duc et se dirigea vers le petit aréopage qui s'était formé autour des voitures sur lesquelles on chargeait les bagages de l'entourage du Duc. Elle prit le temps de saluer avec manière l'ensemble des personnes de rang présentes, échangeant là une rumeur, là une référence commune. Elle alla

ensuite s'asseoir légèrement à l'écart, sur un des bancs de pierre meublant le jardin. Après quelques instants à observer les environs, elle fit signe à Ercole d'approcher.

- Passe-moi la lettre de Giovanni, veux-tu, il faut que je vérifie quelque chose, demanda-t-elle, et assieds-toi, ce sera plus anodin.

Ercole sortit de son surcôt une pochette en cuir dont il tira les feuillets en question. Julia se plongea immédiatement dans leur lecture et mit quelques minutes à y retrouver ce qu'elle cherchait.

- Ah ! fit-elle enfin, je le savais. Va me chercher s'il-te-plait, le jeune homme en bleu et or passé, le jeune mignon qui se cache derrière la seconde voiture. Dis-lui que je souhaite lui parler au calme, qu'il m'a plu, quelque chose comme ça.

Ercole se leva sans commenter et revint rapidement, amenant à sa suite le jeune homme en question que Julia invita à s'asseoir à ses côtés. Elle fit ensuite signe à Ercole, assez mollement, de s'éloigner.

Ce dernier fit quelques pas, restant cependant à portée d'oreille, et Julia se tourna vers son hôte

- Monsieur Bandini, entama-t-elle avec un large sourire. Je suis heureuse de faire votre connaissance, j'ai déjà tellement entendu parler de vous.

- Vous m'en voyez flatté, madame, mais je crains de ne pas avoir eu l'honneur...

- Bien sûr, pardonnez-moi, je viens de Rome, de la cour de Monseigneur Della Rovere. Et c'est là, par un ami proche, que j'ai entendu vos louanges. On me dit que vous êtes un érudit, un inventeur même ?

- Oui, oui, répondit le jeune homme, flatté, je me targue d'avoir mis au point quelques nouveautés des plus utiles, dans le domaine de la serrurerie, mais aussi de l'horlogerie.

- Il faudra absolument que vous me montriez cela, cher ami. On m'a dit que vous cherchiez mécène pour ces œuvres et mon ami craignait justement que vous n'ayez déjà trouvé. J'espérais, en venant ici, arriver assez tôt. Avez-vous déjà trouvé quelqu'un ?

- Non, non, pas encore, commença-t-il appâté, mais je dois dire que plusieurs princes se sont déjà montrés très intéressés.

- Je n'en doute absolument pas, continua Julia, posant la main sur sa cuisse. Êtes-vous ici depuis longtemps ?

- Heu, quelques semaines maintenant, oui.

- Parfait, vous allez donc certainement pouvoir m'aider à m'orienter. Pour tout dire, je comptais rencontrer le Duc, mais il semble que j'arrive mal à propos. Nonobstant cette contrariété, j'espère qu'il laisse ici quelqu'un qui pourra m'aider. Savez-vous qui sont les hommes de confiance du Duc ?

- Plutôt bien, oui. En quelle manière puis-je vous aider ?

- Et bien, figurez-vous, continua-t-elle, remontant légèrement la main, ce qui fit se tortiller le jeune Bandini, que je suis ici au nom de cet ami pour récupérer également quelques brouilles qu'il aurait confié au père du Duc. Il me faudrait donc savoir qui de ses hommes de confiance est en charge de telles affaires.

- De, de, des coffres, balbutia-t-il, et bien c'est difficile à dire. Je ne vois pas, non, je pense que seul le Duc.

- Très cher, l'arrêta Julia en lui saisissant la mâchoire et en le tournant vers son visage avec un sourire enjôleur, je suis sûre que vous pouvez m'aider.

- Non ! lança-t-il en se levant. Je ne sais pas, et je vais devoir vous laisser.

Il allait se détourner quand la main d'Ercole s'abattit, lourde comme le plomb, sur son épaule.

- Rasseyez-vous, souffla Julia, nous sommes entre gens civilisés. Et vous ne voulez certainement pas, en y réfléchissant, vous mettre ni moi ni mon bon ami à dos.

- Mais qui est cet ami à la fin, demanda-t-il en essayant de se dégager d'Ercole.

- Giovanni de Medici, lâcha Julia avec un sourire serein.

Bandini blêmit et se rassit d'un coup.

- Mais je...

- Tss, tss, laissez, je suis au courant des accords que vous avez avec les Médici, de ce qu'il vous en a coûté de racheter les fautes de votre père. Et je préférerais ne pas avoir à rouvrir ces blessures.

répondez donc simplement à quelques questions et tout se passera pour le mieux. Hmm ?

- Je... Allez-y, concéda-t-il.

- Très bien. Pourquoi ma question concernant les coffres vous a-t-elle plongé dans une telle panique ?
  - Que... mais on avait dit des questions sur le Duc !
  - Non, non, nullement. Pourriez-vous me répondre ?
- Bandini hésita, et il fallut qu'Ercole toussote pour qu'il se décide.
- Vous n'êtes pas les seuls à être là pour ces questions de trésor, lâcha-t-il.
  - Oh. Et pas les seuls à vous avoir contacté donc. Très bien. Et ces personnes ont-elles obtenu ce qu'elles voulaient ?
  - Non, non, elles n'ont pas les clés. Elles prévoient de profiter de l'absence du Duc.
  - Et vous les y aiderez ?
  - ... Oui.
  - Me diriez-vous de qui il s'agit ?
  - Non, s'il vous plait, plaïda-t-il.
  - Pourquoi ? Ils vous ont menacé ?
  - Menacé ?! Oh non, pas du tout. Au contraire. Enfin, je. Non, ils ne m'ont pas menacé.
  - Très bien, dites-moi alors quand ils comptent agir.
  - Je ne sais pas encore, mais sans doute rapidement. De toutes façons, le Duc met tout le monde dehors.

Julia resta pensive un moment, observant ses pieds. Elle revint à Bandini et l'observa un moment. Le jeune homme était sous son regard particulièrement mal à l'aise. Elle finit par lui sourire et, de la main, lui fit signe de déguerpir. Il ne se fit pas prier et était sorti de la cour alors qu'Ercole se lançait à peine à sa suite.

-o-O-o-

- J'espère que tu ne m'auras pas trop attendu, dit Ercole en s'asseyant.
- Non, je te remercie. Je me demandais qui d'autre qu'Angelo pouvait bien être sur cette affaire ?
- Pourquoi veux-tu qu'il y ait quelqu'un d'autre ?
- Parce que ce Monsieur Bandini semblait passablement épris de ses commanditaires, au point d'ignorer mes avances. Outre l'aspect vexant, cela suppose une capacité à l'amitié qu'Angelo ne me semblait pas posséder.
- Tu n'as pas tort, mais ce que j'ai découvert en suivant ton jeune ami pourrait nous offrir une réponse. Contrairement à ce que j'attendais, j'ai peur qu'Angelo n'ait pas agi seul.
- Explique.
- Bandini est allé droit aux appartements des hôtes du Duc, à une chambre qui héberge un vieil ami, un très vieil ami d'Angelo et de moi-même. J'ai du mal à croire à une coïncidence.
- Effectivement, répondit Julia en fronçant le nez. Et les relations que tu entretiens avec cet ami sont-elles aussi chaleureuses qu'avec notre petit Abbé ?
- Non, non, Balthazar était à l'époque plus... j'allais dire plus honnête mais ce serait mentir. Disons moins mauvais, moins retors, moins cruel. Mais depuis, il avait complètement disparu. Je l'aurais cru mort.
- Et faut-il craindre cette collusion ?
- C'est la plus fine lame que je connaisse.
- C'est-à-dire ?
- Je suppose que tu as déjà vu à l'œuvre Ludovico, le spadassin attitré de Della Rovere ?
- Le grand fier de lui, qui passe ses journées à parader et à chercher quelqu'un d'assez idiot pour accepter un duel ?
- Lui-même.
- Et bien ?
- Et bien, à l'époque tout au moins, Balthazar lui aurait sans doute cassé le nez et tous les doigts de la main droite avant qu'il ne défouraille.
- Tu n'aurais donc aucune chance, je suppose.

- Dans un combat honnête, aucune, quand bien même aurait-il mal vieilli.
- Alors il nous faut nous préparer à être malhonnêtes.

## XXVIII- Balthazar et Julia

- Il a dit ma demi-fille ! Dites-moi pourquoi !
- Je croyais que, soubrette que j'étais, vous ne m'adressiez pas la parole, rétorqua Vittoria avec un sourire satisfait. C'est à lui que vous devriez poser la question.
- Ne soyez pas ridicule, ce serait des plus malvenus, c'est bien une idée de...
- Ta gueule ! Ta gueule, ta gueule, ta gueule. Si tu finis cette phrase, je te passe par le fenêtre, pouffiasse !
- Je...

Cécilia ne finit pas sa phrase, non que, comme on aurait pu s'y attendre, Vittoria l'étrangla, mais la porte s'ouvrit à la volée et vint percuter le mur avec force. Bandini écarta Cécilia d'un coup d'épaule des moins orthodoxes et se planta, essoufflé, devant Vittoria.

- Ils sont au courant ! Ils sont au courant !
  - De quoi ?
  - Ils sont au courant ! répéta-t-il les larmes aux yeux.
  - De quoi sont-ils au courant ?
  - Ils savent tout, je leur ai tout dit !
  - Calme-toi, calme-toi ! Assieds-toi, respire et explique-nous ensuite, lui répondit Vittoria d'une voix forte et articulée en le dirigeant doucement vers une chaise.
- Elle l'y assit à reculons, le repoussa délicatement contre le dossier, lui lissa les cheveux et reprit.
- Maintenant. Dans l'ordre. Calmement. Que s'est-il passé ?
  - Une dame a voulu me voir. Elle m'a menacé. Elle m'a forcé à lui dire.
  - A lui dire quoi ?
  - Tout ! Notre plan ! Tout !
  - Tout ?
  - Sauf qui vous êtes. Et quand. Et pourquoi.
  - Ah, soupira Vittoria, c'est finalement un petit tout.

-o-O-o-

- Je ne vois pas Angelo, chuchota Ercole.
- Et alors ?
- Alors ce n'est pas le genre à déléguer les temps cruciaux de ses opérations, répondit-il en descendant de la mangeoire sur laquelle il était monté pour observer la rue. Ça m'inquiète.
- Il les attends peut-être plus loin.

Avant qu'Ercole ne puisse répondre, la porte de l'écurie s'ouvrit. Par réflexe, il plaqua sa main sur la bouche de Julia et l'entraîna vers le fond de la stalle. Julia lui jeta un regard noir et, très calmement, le mordit. Il relâcha immédiatement sa prise, s'écarta et, réalisant, articula un pardon silencieux. Un bruit de pas retentit et ils se tournèrent silencieusement vers le reste de l'écurie. Un briquet claqua plusieurs fois et une lueur apparut. La personne était visiblement seule et l'ombre que projetait la lanterne était démesurée. Démesurée mais féminine, se dit Ercole en quittant le fond de la stalle et se dirigeant à pas de loup vers la lumière.

Restée immobile, Julia le vit disparaître derrière un panneau de bois. Elle entendit des bruits de cuir et de harnachements, le piaffement retenu d'un cheval à demi endormi, quelques mots d'une voix féminine, lâchés d'un ton coléreux et enfin des pas à nouveaux alors que la lanterne rejoignit la porte. Elle faillit crier lorsque Ercole, soudain, apparut à ses côtés. La lanterne disparut, la porte claqua et le noir revint.

- Qui était-ce ? chuchota Julia.
- Une petite blonde en colère. Elle était avec Balthazar et les deux autres quand ils sont sortis de la

maison. Elle a sellé deux chevaux et elle est partie en grommelant contre, je cite, « cette soubrette bouffeuse de bite qui ose me traiter de pute et son grand-père libidineux qui me prends pour une incapable ».

Julia ne put retenir un sourire pendant qu'Ercole remontait sur la mangeoire.

- Et elle est en train de partir à leur poursuite, d'une démarche qu'elle doit imaginer discrète.

- Et ?

- Et c'est très certainement la première fois qu'elle fait ça. Je lui conseillerais d'ailleurs de s'arrêter là. Ne pas avoir de don à ce point pour la filature, c'est une sorte de signe céleste.

- Non, qu'est ce qu'on fait ?

- On la suit, je suppose. Et on la serre, si tu veux mon avis. Ça nous servira toujours de monnaie d'échange.

- Tu passes devant et je reste un peu en retrait pour ne pas me faire repérer.

- Tu me suis discrètement pendant que je suis discrètement la fille qui suit discrètement les sbires d'Angelo qui vont s'introduire discrètement dans le château ? J'aime travailler avec des professionnels !

-o-O-o-

- Balthazar, je crois qu'on nous suit ! lança Vittoria en tirant sur sa cape.

- Avec le bordel que vous faites, toi et ton serrurier, il y a des chances, oui. Mais si ils sont assez mauvais pour que tu t'en aperçoives, il n'y a certainement pas de quoi s'inquiéter, répondit-il à voix basse mais sans réellement chuchoter. Maintenant vous m'attendez ici, je m'occupe des premiers gardes.

Vittoria se plaqua contre le mur et observa le jardin qui lui faisait face. Elle l'avait parcouru plusieurs fois déjà mais elle n'avait jamais remarqué à quel point il était plein de recoins, buissons, arbustes et autres cachettes. Elle savait que les seuls gardes étaient à l'entrée de la tour, au delà du coin que Balthazar venait de franchir, mais elles commençaient à se demander quels brigands et quels monstres pouvaient les guetter derrière les feuilles et les troncs qui lui faisaient face. Elle tendit la main vers son amant, qui la saisit immédiatement. Ils restèrent ainsi, écoutant leurs respirations réciproques. Vittoria allait se tourner vers lui lorsqu'on tira sur sa cape. Elle sursauta et ne retint pas complètement le cri qui lui vint.

- Balthazar ! Vous m'avez fait peur !

- Je vous avais dit que j'allais revenir, quand même...

- Oui, mais pas si vite.

- Il n'y a pas de gardes.

- Quoi ?

- Il n'y a pas de gardes. Aucun. Zéro. Rien. Personne.

- C'est bizarre, non ?

- Oui, c'est bizarre. Mais avec le départ précipité, l'absence du Duc, je suis encore prêt à croire à une faveur du ciel. Vous me suivez, on entre.

- Dans le château.

- Oui, dans le château. Vous avez changé de plan sans me prévenir ?

- Non, non, mais vous avez pas peur qu'on se fasse attraper, une fois dedans ?

- Si. Si, partis comme on est, j'ai un peu peur qu'on se fasse attraper. Mais je vois pas d'autre solutions pour accéder au sous-sol, par contre. Dites-vous que la peur vous aidera à rester en vie, Vittoria, ça devrait aider un peu.

Sur ces mots, Balthazar lui prit la main et l'entraîna à petits pas au delà du portail qui marquait l'entrée du château lui-même. Ils dépassèrent un escalier de pierre, traversèrent une grande salle dans laquelle une table et des chaises auraient du être occupées par deux gardes et entrèrent dans les appartements du Duc.

Les fenêtres donnaient sur les toits de la ville, dix mètres en dessous, et laissaient pénétrer la lueur

douce d'une lune voilée. Un petit escalier en colimaçon occupait le coin de la seconde pièce qu'ils traversèrent, discret derrière une énorme armoire sculptée, mais pas réellement caché. Balthazar fit signe à ses deux acolytes de garder les lèvres closes et s'engagea dans l'escalier.

-o-O-o-

Julia admira de loin le professionnalisme de son amant. La jeune fille qu'ils suivaient était parfaitement visible, sa cape claire se découpant contre le mur de la cour. Ercole progressa à travers les buissons du jardin sans un bruit, elle le perdit même de vue à plusieurs reprises. Il se glissa ensuite derrière la jeune fille qui ne s'aperçut de rien jusqu'à ce qu'une main d'Ercole lui recouvre la bouche alors que la seconde lui ceinturait les bras. Elle se débattit une seconde puis Ercole, tel un dresseur aguerri, lui chuchota quelques mots à l'oreille et elle se tint immobile. Il fit alors signe à Julia d'approcher.

- Qui es-tu ? demanda-t-elle à la jeune fille.

Ercole, dague pointée sous sa gorge, lui fit signe de répondre.

- Je suis Cécilia de Pazzi, et vous avez intérêt à me laisser aller, sinon.

- Sh, siffla Ercole en accentuant légèrement la pression de sa dague. Son regard était si froid que Julia elle-même en eut peur un instant.

- Qui sont les personnes que tu suis ?

- Ah ! Si vous croyez que...

- Oui, chuchota Ercole en appuyant cette fois jusqu'à faire perler une goutte écarlate, je crois.

- Balthazar de la Serna, Vittoria la soubrette et Bandini son lourdeau d'amant.

- Pas d'Angelo ?

- Qui ?

- Tiennent-ils à toi ?

- Encore heureux, je...

- Suffit, interrompit Ercole, nous sommes pressés. Il lui ouvrit la bouche et la remplit d'un bâillon qu'il noua ensuite fermement. Il tendit sa dague à Julia et lui fit signe de mener la jeune fille devant elle.

- Je préfère que tu gardes la dague, répondit-elle.

- J'en ai quelques autres, va, lui lança-t-il avec un clin d'œil.

Moins discrets encore qu'avant, ils pénétrèrent dans la salle de garde. Celle-ci était vide, et Ercole s'approcha du feu. Il passa la main au dessus des braises et fit une moue déçue. Julia l'interrogea du regard.

- Difficile de dire quoi que ce soit, ces sagouins n'entretiennent pas leur feu...

Il se dirigea alors d'un pas décidé vers les portes grandes ouvertes qu'ils venaient de franchir et les décolla du mur. Derrière chacune d'elles se trouvait un corps. Il se pencha sur le second et passa la main sous sa tunique.

- Ça fait bien une heure et c'est bien Angelo, lâcha-t-il en se relevant.

- Les deux ? Mais comment ?

- Jusqu'à quatre, c'est tout à fait dans ses cordes. Il fait des merveilles avec une dague. Et le coup des portes, c'est un classique chez lui, ça fait partie de son style. Il dit toujours que les gens ne regardent jamais assez derrière eux.

-o-O-o-

Vittoria fut étonnée de la discrétion du vieil homme. Elle avait passé de longues minutes l'oreille tendue vers la descente d'escalier et il réapparut alors qu'elle n'avait toujours rien entendu. Il ne prit pas complètement pied sur le palier et lui fit signe d'approcher.

- Vous allez descendre avec moi, chuchota-t-il, mais en restant absolument sur vos gardes. Je vous

couvrirais pendant que Bandini ira ouvrir la grille. J'ai entendu un bruit en arrivant en bas de l'escalier, je pense qu'il y a quelqu'un en bas.

Vittoria hocha la tête et transmis avec la plus grande discrétion l'information au jeune homme. Ce dernier en profita pour l'enlacer à demi. Elle se dégagea, irritée, et rajusta sa large cape en soupirant. Balthazar, avec un sourire attendri aux lèvres, leur fit signe de suivre et s'engagea dans l'escalier.

C'était un petit colimaçon de pierre brute. Solide mais sans fioritures, aux marches régulières et entretenues. Arrivé au bas de l'escalier, les ténèbres s'imposèrent. On ne voyait absolument rien.

Vittoria buta dans Balthazar, immobile. Bandini rentra à son tour dans Vittoria, en profitant pour la saisir par la taille. Avant qu'il ne puisse descendre plus bas, il rencontra une forme métallique, et avant d'avoir le temps de l'explorer, la main de Vittoria qui lui saisit le doigt et commença à le retourner. Il lâcha prise immédiatement non sans laisser échapper un sifflement.

Balthazar leva les yeux au ciel et se maudit d'être ainsi accompagné.

Lorsque ses yeux se furent mieux habitués à l'obscurité, il découvrit une minuscule lanterne couverte dans laquelle rougeoyaient doucement une mèche lente. La lueur était presque invisible mais lui suffit à guider ses deux acolytes entre les piliers de cette grande salle voûtée. La main devant lui, il rencontra enfin la grille de fer qui protégeait les trésors d'Urbino.

Il saisit alors le jeune Bandini et guida ses mains jusqu'à une serrure massive de facture bien plus récente que la grille elle-même. Il posa sur celle-ci sa lanterne et s'éloigna avec une tape d'encouragement sur l'épaule du jeune homme, disparaissant dans l'ombre.

Bandini se mit à l'œuvre, cliquetant, explorant, tentant de convaincre le mécanisme huilé de rendre les armes. Vittoria, accroupie dans son dos, fouillait du regard les ténèbres séparant les piliers de pierre. Elle ne voyait plus Balthazar mais ne doutait pas qu'il était là, quelque part, dans le silence. Seuls les bruits métalliques de la serrure, renvoyés par les parois, rompaient la parfaite quiétude des souterrains.

Il fallut près d'une demi-heure à Bandini pour venir à bout de la serrure. Ce fut pour Vittoria une éternité, mais pour Balthazar une bonne surprise, tant il estimait que la serrure demandait une compétence exceptionnelle. La grille s'ouvrit dans un grincement lugubre. Vittoria crut que son cœur s'était arrêté quand Balthazar, sortant de l'ombre, surgit dans son dos, immobilisant ses bras. Elle ne cria pas, mais articula en silence une bordée d'insulte digne des meilleurs bouges à marins de la côte Adriatique. Balthazar inclina la tête en excuse, déçu cependant de l'avoir surprise aussi facilement. Il s'approcha de son oreille mais elle l'écarta, encore sous le coup de la colère.

Il essaya à nouveau et put cette fois lui chuchoter :

- C'est très grand. Je n'ai trouvé personne à portée. Je vais voir dedans, restez dos à la grille.

Regard toujours noir, elle hocha cependant la tête et fit signe à Bandini de venir à côté d'elle.

Balthazar ouvrit la grille plus avant et pénétra dans la salle au trésor, emportant la lanterne.

Vittoria se recroquevilla lorsqu'il passa le premier coin et qu'elle fut intégralement plongée dans l'obscurité.

Elle resta collée le dos aux barreaux de métal. Elle sentait à travers le tissu de sa jupe leur froideur et leur solidité, qui finalement la rassuraient un peu. Elle jeta un œil à Bandini qui, lui aussi dos à la grille, se découpait à peine dans l'obscurité.

Elle sursauta au bruit métallique qui jaillit dans son dos. Elle se concentra sur sa respiration et resta immobile. Un autre bruit, plus net, et ses échos mourant dans les recoins des caves. Encore un, encore plus fort.

Bandini se retourna, et, visage enfoncé entre les barreaux, scruta les ténèbres. Il commença à appeler à mi-voix Balthazar. Vittoria lui ordonna le silence mais cela ne fit qu'augmenter son angoisse.

- Et si il lui arrive quelque chose, comment est-ce qu'on le saura, chuchota-t-il.

- Il ne lui arrivera rien. Tais-toi.

- Il a notre seule lumière, on va pas l'attendre cent ans, il faut le rejoindre.

- Arrête, fit-elle en se tournant vers lui, il nous a dit de...

Au contact de la lame glacée sur son cou, elle se tut immédiatement. Elle vit qu'exactement au même instant, une lame était apparue sous la gorge de son compagnon. Une voix rauque tomba à son

oreille :

- Et maintenant, silence.

Il fallut un long moment avant que la lumière s'approche à nouveau. Elle était diffuse : Balthazar portait la lanterne sous sa cape.

- Je croyais vous avoir dit de rester dos aux grilles, lança-t-il à Vittoria qui le regardait arriver.

- Ils auraient bien aimé t'obéir mieux, lui répondit, onctueuse, la voix d'Angelo. Mais il ne le peuvent plus, ils ont le dos encombré et ne veulent risquer qu'il le soit soudain plus, et plus grièvement.

- Je me doutais qu'il s'agissait de toi, Angelo, dit Balthazar en avançant, impavide. Le silence était bien trop profond. Toi seul à ce pouvoir de soumettre même les rats et les insectes. Qui se ressemble s'assemble, je suppose.

- Ah, tu persifles, tu persifles, mais regardes : tes deux protégés ont chacun une dague sur la gorge. Et les deux miens ne sont pas si niais qu'ils puissent rater.

Balthazar avança jusqu'à passer la grille et se trouver entre Vittoria et Bandini. Il n'avait toujours pas écarté les pans de sa cape et la lumière était diffuse, coulant autour de lui.

- Je ne les vois pas, Angelo, mais je te fais confiance, tu n'embauches que les plus solides des fils de putain de la péninsule. Je suppose que ces deux gentilshommes ont donc compétence et faciès de goret avinés.

L'un des deux hommes de main grogna.

- N'en attends pas plus, Balthazar, ils ne commettront pas d'erreur. Rends donc les armes avant qu'il n'arrive quelque chose de fâcheux à l'une ou à l'autre. Surtout à l'une.

Un bruit métallique étouffé. Un cri de surprise.

La cape de Balthazar explosa.

La lanterne en jaillit et alla s'écraser contre Angelo, soudain révélé aux yeux de tous.

L'épée en jaillit également, plongeant derrière l'oreille de Bandini, aussi rapide qu'un serpent.

L'homme de main s'écroula, un trou sanglant à la place de l'œil. Bandini n'avait pas encore bougé que Balthazar était déjà aux cotés de Vittoria.

Adossée à la grille, la main sur le sein droit, elle regardait son agresseur. Le pied cloué au sol par un carreau d'arbalète. Celui-ci la menaçait de sa dague, tentant de rester debout. Le vieux hidalgo, d'un moulinet fluide, le désarma et lui trancha la gorge. L'homme s'écroula avec un gargouillis.

- Comment allez-vous, Vittoria ?

Elle retira sa main de son sein. Elle était plein de sang. Vittoria ferma les yeux un instant, respira profondément et répondit :

- Bien, je crois. Ça saigne, c'est tout.

- Vous êtes remarquable, jeune fille. Et ce que vous faites avec cette arbalète vaut le talent martial de bien des soldats.

- Balthazar, ce n'est pas tout à fait le moment. Angelo...

- Est aveuglé, au moins pour un court moment. Il va attendre d'avoir retrouvé sa nyctalopie. Vous allez vous réfugier derrière cette grille et la garder fermée. Vous emmenez la lanterne.

- Et vous restez dans le noir avec Angelo ?

- Il a l'avantage du terrain, j'ai celui des armes. Rien à redire à cela en ce qui me concerne.

Vittoria le regarda, indignée, alors qu'il la poussait, avec Bandini, derrière la lourde grille. Il alla ensuite chercher la lanterne, cabossée mais toujours vaillante, et leur rapporta.

- Soyez sages, lança-t-il avant de disparaître entre les larges piliers de pierre.

-o-O-o-

Ercole descendait le petit escalier avec la plus grande prudence. Il sondait chaque marche, anticipant un piège, un tour à la façon du "bon vieux temps" d'Angelo. Quelques pas derrière lui, Julia tenait en respect Cécilia dans une posture hésitante mais suffisante à intimider la jeune vénitienne.

Arrivé aux dernières marches, il s'immobilisa longuement, scrutant les ténèbres souterraines. Il sortit de sous sa cape une mèche lente sur laquelle il souffla. Elle lança un voile rougeoyant sur les quelques mètres l'entourant, laissant deviner des piliers, et, juste à la limite de la perception, peut-être, une silhouette immobile. Ercole couvrit de la main la mèche et se dirigea, silencieux, vers la silhouette.

Alors qu'il n'en était qu'à quelques mètres, un éclair d'acier brilla. Un cri. Le sifflement d'une lame. Il lança la mèche et la scène lui apparut, découpée en noir et rouge. Balthazar, le vieux Balthazar, était adossé à un pilier, la main gauche en sang, le souffle court. Son épée, tenue fermement devant lui, ensanglantée également, désignait Angelo. Accroupi, le petit abbé ressemblait à un prédateur prêt à bondir. Une fine dague pointait sous sa cape. Un rictus sadique sur les lèvres.

- Ah, l'âge... quoi qu'on en dise, lança-t-il. Tu as beau avoir l'avantage des armes, tu ne t'en tires pas si bien, vieux beau.

- Toi non plus, engeance putréfiée, toi non plus. Tu as déjà perdu tes sbires, te voilà blessé, et maintenant ?

- Maintenant je disparaîs à nouveau, je te laisse te vider de ton sang puis j'égorge cette jeune ingénue férue d'arbalèstrie. Ou peut-être lui fais-je payer ces deux morts par là où elle a péché. Un carreau bien placé. Un carreau pour lui rappeler qu'elle est femme et non soldat. Un carreau pour lui servir de queue, puisque c'est ce qu'elle veut.

- Je vais...

- Non, Balthazar, rien du tout. Tu as arrêté ma lame, en héros, à pleine main, je te l'accorde, mais trop tard, tu le sais aussi bien que moi. Et c'est avec ce trou dans le flanc que je vais te laisser, une image qui réchauffera mes vieux, et riches, jours, finit-il en reculant dans l'obscurité.

Le petit abbé savait être expressif dans la victoire, mais il l'était aussi dans la surprise. Ainsi, quand les bras d'Ercole le saisirent et l'écrasèrent, il hurla autant qu'il se débattit.

- Que toutes les vierges du paradis te pissent dans la bouche ! Lâche-moi, ou mon seigneur Lucifer te fera rôtir les entrailles et les donnera à manger à tes enfants ! Lâche-moi, tu ne sais pas qui tu te mets à dos !

- Mais toi non plus, Angelo, tu ne sais pas qui tu as dans le dos, répliqua calmement Ercole.

- Ercole ! Fils d'une chienne vérolée et d'un bedeau impuissant ! Laisse-moi aller et mes hommes ne te feront pas de mal, continua-t-il en se débattant.

- Angelo, angelo. Me faire ça à moi. Je vais finir par croire que toi aussi, tu vieillis mal.

Dans ses bras, le petit homme se débattait et se tortillait comme une anguille. Ercole avait toutes les peines du monde, malgré sa force, à le retenir. Il devait sans cesse reprendre prise, vérifier qu'une lame n'était pas à nouveau apparue dans ses mains. Les deux hommes dansèrent ainsi un moment, en torsions, injures étouffées et craquements d'os. Une lumière apparut soudain, les figeant un instant. Avant même d'avoir réalisé ce dont il s'agissait, Angelo s'était repris et, profitant de l'inattention de son adversaire, lui expédia un coup de tête retentissant. Ercole s'écroula.

Angelo, retombant au sol, ramassa immédiatement sa dague. Il n'eut pas le temps de se relever entièrement. Un plumeau bleu bourgeonna avec un claquement au niveau de son cœur. Les yeux écarquillés, il tomba d'un seul bloc.

Vittoria avança, s'agenouilla et posa son arbalète. Elle ôta de la main de l'abbé sa dague effilée et se glissa jusqu'à Ercole, levant la dague au-dessus de son cœur.

- A votre place, je recommanderais mon âme au seigneur avant d'abattre cette lame.

Vittoria s'immobilisa. Elle ne voyait pas d'où provenait la voix. Elle se tourna vers Balthazar. Le vieil homme ne bougeait pas, son regard était fixé sur un point dans l'obscurité, derrière un pilier.

- Vittoria, souffla Balthazar, laissez donc la vie à mon ami Ercole. Nous avons de la compagnie.

- Nous n'avons que ça depuis tout à l'heure, je ne vois pas ce que ça change, répondit-elle en obtempérant de mauvais gré.

De derrière un pilier, doucement, surgit Julia, tenant toujours devant elle Cécilia, contrite et effrayée. Balthazar jaugea rapidement de la situation. Aurait-il été en pleine forme qu'il aurait sans

doute jaillit pour mettre fin à cette menace.

Et je l'aurais regretté, se dit-il. Son regard était finalement venu à celui de Julia, pour ne plus en décrocher. Il avait là, enfin, une adversaire digne d'attention. Pas un mot ne sortit de sa bouche pendant de longues minutes. Il chercha dans ses yeux un indice, une indication qu'elle puisse céder, d'une manière ou d'une autre. Mais rien.

Peu importe, se dit-il, si il ne me reste que ça, j'ai au moins appris la patience. Elle se découvrira.

Julia ne bougea pas non plus d'un cil, regard fixe et déterminé. Elle pensa d'abord : il ne pliera pas aisément. Quelle faiblesse ? Qu'exploiter pour le faire céder ? Je n'ai plus l'avantage des armes mais je n'ai jamais compté dessus. Nous voilà au moment de vérité. Mots contre mots, sans artifices. Du regard, elle l'explora, sonda ses failles, chercha l'avantage. Ne trouva rien.

Silence de mort. Tant pis, conclut-elle, j'attendrais. Et, si il est aussi décidé qu'il en a l'air, Ercole se réveillera avant que nous n'ayons cillé.

Un bruit de bois sur métal s'éleva des ténèbres, accompagné de quelques mots, narquois, de Vittoria :

- Vous devriez regarder par ici, princesse.

Julia hésita, ne voulant quitter du regard le vieil hidalgo. Il sourit et du menton, lui fit signe. Ils se tournèrent tous deux vers la jeune fille. Elle avait en main son arbalète, et y avait engagé un nouveau carreau, pointé cette fois sur la double silhouette de Julia et Cécilia.

- Jeune fille, vous devriez poser cette arme, lui lança Julia.

- Sinon quoi ? Sinon vous perforez la demi-pute ? Faites. J'ai hâte.

Julia resta silencieuse quelques instants et se tourna vers Balthazar. Avec un grognement, il se redressa et abandonna l'appui du pilier.

- Nous allons partager, lâcha-t-il.

- Quoi !? Encore ! On va se faire enfler, Balthazar, à force de tout diviser. J'ai pas l'intention d'avoir subi tout ça pour rien ! cria-t-elle, des larmes se formant dans ses yeux.

Balthazar soupira profondément. La seule force de son souffle suffit à le faire chanceler un instant.

- Nous allons partager, reprit Julia, en poussant doucement Cécilia vers Balthazar.

Le regard de Vittoria se teinta d'une colère d'enfant, irraisonnée et brutale. Elle se tourna à nouveau vers Balthazar mais, dans la lueur incertaine de l'unique lanterne, elle discerna ses yeux lourds, presque fermés et sa main gauche ruisselant de sang. Elle abaissa immédiatement son arme et s'approcha de lui. Alors qu'elle allait le prendre par les épaules, il la tint à distance de la main :

- Va chercher Bandini et récupérez le coffre, je t'attends ici. Emmène Cécilia, elle t'indiquera duquel il s'agit.

Tentée un instant de le contredire, elle fit finalement signe à Cécilia de la suivre et partit à grands pas, emmenant la lanterne et laissant Balthazar et Julia dans les ténèbres.

- Madame, lança-t-il après quelques instants, je n'ai pas eu l'occasion de me présenter. Balthazar de la Serna. C'est un honneur que de vous rencontrer.

- Julia, répondit-elle avec toute la douceur dont elle était capable, et l'honneur est partagé, si ce n'est anticipé. Ercole m'avait parlé de vous, mais il n'a pas avec les mots le métier nécessaire pour vous rendre justice.

- Ce ne fut jamais son point fort, et je tremble de penser à ses pauvres tentatives s'il avait essayé de vous dépeindre à moi.

- Nous ne sommes plus des enfants, répondit-elle, souriant aux ténèbres, nous pouvons couper court, ne pensez-vous pas ?

- Vous m'impressionnez, ce n'est pas si souvent qu'on rencontre son égal.

- Oui, et c'est émouvant. Mais nous avons mieux à faire, vos émotions comme les miennes sauront bien attendre un peu.

- Elles en ont l'habitude, en conclut le vieil homme. Ercole avait une lumière ?

- Oui, mais je ne sais pas où il est.

- Si vous êtes face à moi, il doit vous falloir douze pas droit après le pilier qui est à votre gauche.

Il l'entendit trouver le pilier en question, en caresser la pierre en le contournant, et, quelques pas plus loin, buter contre Ercole. Une lueur apparut, rougeâtre et très faible. Il distinguait à peine la silhouette de Julia. Il l'entendit souffler pour ranimer la flamme et le rouge s'éclaircit, s'approchant de l'orange.

- Ercole aura sûrement, dans une de ses poches, une bougie ou deux, souffla Balthazar.

- Vous le connaissez bien, lui répondit Julia, trouvant et allumant une courte bougie.

- Nous nous sommes fréquentés, nous nous sommes bien aimés. Et puis, le temps faisant, et la violence des hommes, nous nous sommes séparés.

- Je me prenais il y a peu à en espérer plus, soupira Julia, mais à vous entendre, je me retrouve. Elle caressait avec douceur, tout en parlant, le visage de son compagnon. Il était maculé de sang, le nez déjà sombre. Il respirait avec difficulté. Elle tira de son décolleté une petite pièce de soie et entreprit d'essuyer le sang avec tendresse.

- Il n'est pas si mauvais, vous savez, glissa-t-elle à Balthazar.

- Je sais. Il nous ressemble simplement. Il sait le prix de la survie. Mais contrairement à nous, il ne l'a jamais complètement accepté.

- C'est vrai. Il a gardé une certaine naïveté, une envie de voir le monde mieux qu'il n'est, de faire les autres mieux qu'il ne sont.

- Vous devriez appeler cela espoir et pas naïveté. Car n'est-ce pas le plus beau cadeau qu'il puisse vous faire ?

Julia resta silencieuse quelques instants, observant avec attention le visage immobile d'Ercole.

Balthazar, pendant ce temps, trouvait un pilier et lui confiait avec soulagement son poids.

- Vous avez raison. Avec lui, je me prends à croire que je vaud mieux, et qu'il devrait, lui aussi, valoir mieux. Je veux même que ça le devienne...

- Alors gardez-le, il vaut cent fois mieux que moi.

- Je vous sais pourtant plus proche, plus capable de me comprendre. Ne sommes-nous pas frère et sœur de rouerie et de blessures ?

- Justement, nous ne saurons que nous entraîner dans plus de cynisme et d'aigreur. Il est assez extraordinaire que nous nous soyons reconnus, cela suffira à me réchauffer les mauvais soirs.

Julia se tourna à nouveau vers lui, le regard cette fois humide.

- J'aimerais vous savoir moi aussi accompagné pour le mieux.

- J'ai laissé il y a longtemps cette possibilité derrière moi.

Julia se leva doucement et se dirigea vers lui, une moue déterminée aux lèvres. Elle s'en arrêta si proche qu'elle sentit l'odeur de son sang. En gardant ses yeux dans les siens, elle vint se coller à lui et l'embrassa à pleine bouche. Leurs lèvres restèrent scellées pendant une très longue minute puis Julia recula aussi sûrement qu'elle était venue.

- Vous aviez raison, conclut-elle, c'est par trop incestueux pour être poursuivi. Pourtant, en d'autres temps, ce seul goût d'interdit, de noyade concertée, m'aurait plus que tenté.

Balthazar, souriant tristement, tourna le regard vers Ercole, toujours inanimé.

- Nagez plutôt, madame, vous m'aidez d'autant, fit-il en s'inclinant.

Julia lui sourit, simplement, sans calculs, comme elle ne l'avait plus fait depuis bien trop longtemps. Elle revint à Ercole.

-o-O-o-

Lorsque Vittoria revint à l'entrée des souterrains, elle trouva Julia veillant Ercole. A moitié conscient, le grand homme était toujours au sol, mais il dodelinait de la tête et répondait parfois aux questions de son amante. Balthazar les observait. Il semblait ne plus respirer qu'à grand-peine et ses yeux n'étaient plus que des fentes sombres. Elle accourut et le prit par les épaules et il rouvrit les yeux.

- Oh, enfin. Vous avez trouvé ?

- Oui, Bandini et Cécilia son juste derrière avec le coffre.

Effectivement, quelques mètres plus loin, les deux jeunes gens peinaient à porter un coffre ferré de la taille d'un torse. Cécilia ahanait, encouragée à chaque pas par le jeune Bandini. Julia se retourna, haussa un sourcil agacé à tant de simagrées et prit Ercole par les mains, entreprenant avec difficulté de le mettre debout. Arrivée à la hauteur de Balthazar, Cécilia posa avec force soupirs le coffre au sol.

- J'espère que vous allez prendre le relais, maintenant, j'ai la main en sang ! s'exclama-t-elle.

Balthazar leva la main gauche. Elle ne ruisselait plus mais était couverte d'une épaisse couche de sang bruni, divisée par endroits par de profonds sillons d'un rouge presque noir et encore bien brillants.

- Je pense gagner à ce jeu. Faites, je vous en prie, un effort jusqu'en haut.

- Mais nous n'allons pas partir avec seulement ce coffre. Il y a des sacs d'or et de bijoux dans ces caves ! Tout est grand ouvert.

Vittoria faillit rabrouer la jeune noble, mais la mention de l'or la fit hésiter. Elle interrogea Balthazar du regard. Il soupira profondément mais ce fut Julia qui les interrompit.

- Personne n'emmène rien d'autre, commença-t-elle d'une voix ferme et malgré le poids d'Ercole affalé sur elle. Autant le Duc sera irrité de la disparition du trésor des Pazzi, autant il taira certainement l'affaire, tant il n'y aura rien perdu. Si, par contre, nous nous attaquons à ses biens, il aura sans doute très à cœur de nous retrouver. Donc, mademoiselle, vous reprenez ce coffre et vous passez devant.

Balthazar hocha la tête, ne trouvant pas la force de commenter, et se redressa de son mieux.

- Mais enfin, nous... commença Cécilia.

- Ta gueule, grognasse, on t'a dit de passer devant, la coupa Vittoria par dessus l'épaule qu'elle proposait à Balthazar.

Marmonnant et protestant, Cécilia reprit à grands renforts de soupirs et de gémissements la poignée du coffre et, suivie de Bandini, commença l'ascension du petit escalier. Derrière elle suivait Julia, supportant Ercole, puis Vittoria, soutenant, elle, Balthazar.

- Et bien, mon vieil Ercole, lâcha ce dernier, nous avons certes connu des retours plus glorieux, mais aucun, à ce jour, d'aussi bien accompagné.

## XXIX- Lorenzo de Medici 1452-1492

Les premières lueurs de l'aube apparaissaient au loin et, une fois de plus, Lorenzo pensait à son frère. Ces derniers jours, il lui était difficile de penser à autre chose. Il savait pourtant que, la mort approchant, il aurait du accorder plus d'attention à sa succession, à l'avenir de sa famille. Mais ses pensées revenaient encore et encore à Giuliano.

Il le revoyait, entouré de sa petite cour, partant au bordel en chantant. Il entendait son rire moqueur les soirs où il essayait de le convaincre de rester au Palais pour accueillir dignitaires et alliés. Pour la première fois depuis ce jour d'avril 1478, il le revoyait vivant.

Pendant tout ce temps, il ne l'avait pensé que mort : image à graver sur les médailles, justification du renforcement de son autorité sur Florence, motivation de cette vendetta qui durait depuis.

Lorenzo n'avait jamais oublié à quel point il était vulnérable, à quel point sa vie, autant que sa dynastie, pouvait se rompre à tout instant. Il avait œuvré toute son existence à la stabilité de sa cité, mais aussi à celle de toute l'Italie. Il savait qu'il avait réussi, jusqu'à aujourd'hui. Il savait aussi que tout pouvait basculer si vite.

Il pensa à ses fils. Piero et Giovanni. Il chercha les ressemblances entre ces deux garçons et ceux qu'ils avaient été, Giuliano et lui. Mourraient-ils assassinés ou sauraient-ils assurer à la famille un avenir ? Il espérait que Giovanni au moins survive.

C'était lui, le cadet, qui portait tous ses espoirs. Il l'avait installé à Rome, à grands frais, et espérait qu'il use de l'influence du Saint-Siège pour garantir la pérennité des Médici.

- Giovanni, appela-t-il faiblement, à travers la douleur de ses os.

Son fils apparut après quelques minutes.

- Père, j'ai prié pour vous, et voyez, un nouveau jour se lève sans que vous ayez quitté cette terre.
- Tu devrais laisser les prières à ceux dont c'est la fonction, mon fils. J'ai vu Savonarole hier, il sera à nouveau là aujourd'hui, il suffit bien à ce qu'il reste de mon âme.
- Quel intérêt trouvez-vous à ce braillard dominicain, il ne fait que saper votre autorité.
- J'essaie de le ramener à nous. Il nous faut la paix à Florence, sans quoi ton frère ne durera pas. Promets-moi de veiller sur lui mieux que je n'ai veillé sur Giuliano.
- Je vous le promets, père. Mais j'y œuvre déjà. J'ai retrouvé ce trésor, ces dernières archives de la maison Pazzi. Celles dont vous craigniez...
- Les comptes de Jacopo ? Uses-en avec soin, Giovanni. Il y a là de quoi abattre bien des grands, et pas seulement de nos ennemis.
- Vous savez ce qu'ils contiennent ?
- Oui, Giovanni. Jacopo m'était plus proche que tu ne le crois. Mais qu'importe. Garde ces documents en sécurité. Assure-toi qu'il n'en vienne pas aux mains de quelque Pazzi qui nous aurait échappé.
- J'y prendrais garde, père. Avez-vous d'autres instructions ?
- Nulle d'assez compliquée pour qu'il soit nécessaire de te la répéter. Tu connais mes désirs.
- Oui, père, il y aura, pour honorer votre nom, un des nôtres avant longtemps sur le trône de Saint-Pierre, conclut le jeune Giovanni, baisant son père au front avant de se retirer.

Quelques heures plus tard, Lorenzo de Medici, le magnifique, rendait l'âme à Dieu, veillé par ses enfants. Savonarole, le prédicateur dominicain qui jetterait hors de Florence son aîné, lui donnait les derniers sacrements, en lieu de son cadet, Giovanni, qui deviendrait plus tard pape sous le nom de Clément VII.

### XXX- Épilogue

La brume recouvrait les collines entourant le palais ducal. Il était difficile de dire si le soleil était ou non levé mais sa lueur suffisait depuis un moment à distinguer clairement les quelques mètres autour du petit feu. Assis en tailleur, Bandini s'escrimait depuis un long moment sur la serrure du coffre aux armes des Pazzi. Cécilia l'observait avec passion, mais elle était bien la seule. Derrière les deux jeunes gens, deux couples étaient assis dans l'herbe mouillée. Julia et Ercole, serrés l'un contre l'autre, parlaient à voix basse. Elle lui racontait la fin de nuit et s'interrogeait sur l'étendue exacte du contenu du coffre. A quelques mètres d'eux, Vittoria faisait boire Balthazar. Plus tôt, elle avait bandé son flanc de son mieux, inquiète cependant de la profondeur de l'estafilade. Lui s'était montré beaucoup plus inquiet de l'état de sa main. La dague d'Angelo y avait tracé un sillon profond et irrégulier qui ne voulait s'assécher, plein de sang et de lymphe. La douleur était permanente, toute l'extrémité de son bras cuisait, élans discontinus et déchirements soudains.

- C'est un signe du seigneur, en riait-il, la sénestre est la main du péché et j'ai trop péché pour une vie. Il s'assure donc que je ne puisse plus en user.
- Taisez-vous, lui glissait Vittoria, maternelle, nous trouverons des linges et un médecin dans la journée.
- Un médecin ! Surtout pas, malheureuse. Trouvez-moi un barbier, un de ceux qui ont connu la guerre. Il prendra ma main mais il me laissera la vie, c'est plus que n'en ferait un médecin.
- Ne dites pas de bêtises, Balthazar, vous vous remettrez.
- Je ne dis pas de bêtises, charmante Vittoria, j'ai vu trop de morts pour me tromper beaucoup en de telles affaires...

Une exclamation les interrompit : la serrure avait cédée. Vittoria et Julia se précipitèrent vers le coffre alors qu'Ercole et Balthazar restaient assis. Ils se jetèrent un clin d'œil complice et amusé.

Après quelques secondes de cohue tendue, les Julia, Cécilia et Vittoria s'écartèrent d'un commun accord de l'objet de convoitise et laissèrent Bandini en sortir pièce après pièce le contenu. Il énonça au fur et à mesure :

- Une liasse de parchemins anciens, un petit livre de compte, une bourse contenant... trois pierres grises, une bourse contenant... huit diamants, une liasse de documents pliés et scellés, quelques dizaines de ducats, près d'une centaine, à vue d'œil, de florins, une lettre au porteur de la banque Gherardi pour un montant de dix mille ducats et deux petits lingots d'or.

Le sourire de Vittoria et Cécilia valait largement la moue déconfite de Julia. Balthazar adressa un sourire désabusé et un haussement d'épaule à Ercole avant de lancer :

- C'est certes bien moins que le trésor fabuleux que nous espérions, mais c'est bien assez pour nous réjouir, non ?

- Nous sommes riches, rit Vittoria.

- Espérons que les documents valent mieux que ça, lâcha Julia en commençant à les parcourir.

La première liasse, à son grand désarroi, contenait les lettres de noblesse, dorées et médiévales autant qu'originales, de la famille Pazzi, ainsi qu'une généalogie courant jusqu'en 1478. Elle la rejeta avec dégoût dans le petit coffre. Le livre de compte lui parut plus important, mais inexploitable. Livre noire de la banque Pazzi, relut-elle en page de garde. Elle le feuilleta plus attentivement : investissements dissimulés, filiales servant de couverture à des mouvements de fonds, échanges de sommes colossales avec l'Europe du Nord, il y avait sans doute là de quoi faire saliver tout banquier, et en particulier son éminence Giovanni de Medici. Cela, au moins, n'était pas perdu. Elle passa enfin à la liasse de courriers scellés. Il lui fallut presque une heure pour en éplucher la totalité. Elle releva la tête pour constater que tous attendaient son expertise, tous sauf les deux vieux soldats, s'amusant à se chipoter sur l'évaluation des diamants.

- Riches ou morts, annonça-t-elle, c'est ce qu'offre cette liasse. Il y a là de quoi faire chanter une dizaine de princes italiens dans ces papiers. Et même en considérant les années passées, certaines de ces informations restent piquantes, pour le moins.

- Oserais-tu un chiffre, charmante courtisane ? lança Ercole, visiblement réjoui de la compagnie du vieil hidalgo.

- De trente mille à cent mille, lâcha-t-elle. Peut-être un peu plus. Mais encore faut-il oser en user. Ercole siffla.

- Après quelques années à Rome, je vois de quoi on parle pour de telles sommes. Et je confirme, bien des gorges furent tranchées pour moins.

- Comment allons-nous partager, lança Cécilia.

- Nous ? répondit Julia. Je n'ai aucune intention de vous demander votre avis, jeune fille.

Julia se tourna vers Balthazar. Il opina et se redressa sur un coude.

- Bandini, amenez tout par ici. Nous allons partager.

Bandini posa le coffre et tout son contenu entre Julia et Balthazar. Sans un mot, le vieil hidalgo se saisit des parchemins jaunis, puis fit signe du menton à son interlocutrice. Elle prit le livre de compte. Il prit la lettre de change, elle les lingots. Il prit les diamants, elle les florins, lui les ducats, elle les trois pierres grises. Une seule chose restait au fond du coffre : la liasse de courriers.

Ercole rit.

- Nous avons bien vieilli. Il fut un temps où de tels secrets auraient valu qu'on se batte pour les choisir en premier !

- Distribuons-les entre tous, proposa Balthazar en interrogeant du regard sa contrepartie.

Julia sourit. Elle saisit la liasse et commença à distribuer, tel un jeu de cartes, les lettres cachetées.

Elle fit presque deux tours de la petite assemblée. Certains jetèrent un œil à ce qu'ils avaient reçu.

Vittoria blêmit, Ercole sourit largement, les autres rangèrent leur courrier sans plus d'émoi.

- Pouvons-nous maintenant pousser jusqu'à une auberge, et nous séparer dans des conditions moins matinales et humides ? demanda Vittoria en couvant du regard Balthazar qui tremblait.

- Constantinople ! Tous les savoirs du monde y sont regroupés, toutes les richesses de l'orient ! Il n'est pas de destination plus favorable, ni plus excitante ! s'enflammait le jeune Bandini à la table de l'auberge.

L'ensemble de la compagnie avec mangé richement. Certains continuaient à boire et à manger, d'autres se réchauffaient à l'écart, près du feu. Balthazar était de ceux-là, somnolant à moitié.

Vittoria vint le rejoindre, apportant avec elle un grog fumant.

- Balthazar, lui glissa-t-elle, partiriez-vous à Constantinople ?

- Constantinople ? Et pour y faire quoi ? Ne pas comprendre un mot de ce qui y est dit ? Ne pas se faire comprendre ?

- Mais découvrir, non ? demanda Vittoria, hésitante. L'aventure ?

- Oh, l'aventure... Point n'est besoin de partir si loin, jeune fille. Mais si vous tenez à suivre ce blanc-bec de Bandini, pourquoi pas Constantinople ? Je doute seulement de sa capacité à vous défendre en de tels lieux.

- Moi aussi, à vrai dire. Il n'est pas très...

- Constant ? Solide ? Rassurant ?

- Oui, tout ça. Mais d'autre part, je...

- Tu quoi ? Tu l'aimes ?

- Non. Peut-être. Je ne sais pas vraiment. C'est le premier qui...

- Pfff, belle qualité que d'être le premier. Le plus bel imbécile peut être le premier !

- Je n'ai pas envie de vous abandonner, vieil acariâtre, lâcha enfin la jeune fille.

- Moi non plus, Vittoria, mais je ne suis pas sur de mériter que vous restiez pour moi. Je ne sais même pas aimer ma fille, alors toi...

- Ce n'est pas votre fille, vieux menteur, et vous le savez aussi bien que moi. C'est une demi-pute, rit-elle, entraînant le vieil homme avec elle.

- C'est assez vrai, concéda-t-il, réjouit, mais alors que me reste-t-il.

- Moi.

- Vous êtes bien trop jeune pour me faire de telles avances, je vous l'ai déjà dit.

- Trop jeune pour être votre fille ?

- Vous n'allez pas aussi me jouer cette musique ?

- Et pourquoi pas ? Ma mère s'est bien assez fait passer dessus pour que vous en soyez ! Qu'il en sorte au moins ce bien-là !

- Vous me voulez pour père ?!

- C'est un risque à prendre, lâcha-t-elle avec un sourire cachant mal les larmes lui montant aux yeux. Balthazar essaya de répondre mais sa voix s'arrêta dans sa gorge. Il leva les yeux sur la jeune fille mais ne put soutenir son regard. Il l'attira à elle de la main et lui baisa le front longuement. Lorsqu'il se tourna à nouveau vers l'âtre, sa lèvre tremblait, et il fit signe de la main à Vittoria de s'éloigner, de rejoindre les autres.

Sur sa joue, une larme, unique mais retenue depuis si longtemps, traçait un chemin difficile à travers les cicatrices et les rides. Un sourire, plein de tendresse et de paix, se dessina sur ses lèvres lentement.

-o-O-o-

- Je suis vraiment désolée, commença Vittoria, je ne t'accompagnerais pas à Constantinople. Je sais que...

- Oh, lâcha Bandini, visiblement surpris. Bien, bien sûr, je...

- J'espère que tu ne m'en veux pas trop, mais...

- Non, non, je comprends, se reprit-il rapidement. En fait, je m'attendais à ce que tu restes ici.

J'avais compris que nous ne... enfin, je pars avec Cécilia.

- Quoi !?

- Oui, maintenant qu'elle a retrouvé son rang, nous pouvons... enfin, nous sommes de naissances semblables, donc à terme...

- Quelle espèce de serpent pétri dans la merde ! Et toi, ramassis de vomis macérés, souffla-t-elle à mi-voix, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre !
- Vittoria, enfin, ne le prends pas comme ça. Ta compagnie était très...
- Ma compagnie te pisse dans la bouche, moins-que-rien !
- Mais ce n'est pas la même chose...
- Puissiez-vous finir tous les deux ramonés jusqu'à l'os par des janissaires obèses, conclut Vittoria en quittant la table.

-o-O-o-

De l'autre côté de l'âtre, Julia, la tête posée sur l'épaule d'Ercole, relisait le livre de comptes. Ercole semblait apaisé, ailleurs.

- Dis, demanda-t-elle, tu penses que ça intéressera Giovanni à quel point, assassin ?
  - Si ce n'est pas un imbécile, et je crois qu'il tient de son père, au point de te demander à peu près ce que tu demanderas, fille de mauvaise vie.
  - J'ai bien aimé ce que tu m'as raconté sur la campagne florentine, sur les collines et les petites vallées au Nord de la ville. Tu crois que les Médici ont des domaines à céder dans ces régions-là.
  - Ça se pourrait bien, Julia, ça se pourrait bien. Mais ce ne sont pas des endroits pour recevoir. Il n'y passe pas beaucoup des grands de ce monde. Tout au plus viennent-ils y mourir. Car le temps y passe lentement. Ce sont des endroits où il faut prendre le temps de voir les arbres pousser et les enfants grandir sous le soleil. Pas grand-chose d'autre à faire.
  - C'est un risque à prendre...
- Balthazar, de son fauteuil, sourit et acquiesça.

-o-O-o-

Balthazar chancelait légèrement mais il réussit à se hisser sur sa monture sans aide. Vittoria le surveillait du coin de l'œil, attentive à toute faiblesse. Il tendit la main à Ercole :

- Nous avons déjà dépassé les années qui nous étaient échues, vieux soldat, alors peut-être tromperont nous le destin jusqu'à nous revoir encore. Si ce n'est pas le cas, essaie de mourir avec le sourire.
  - Essaie surtout, quant à toi, de ne pas mourir tout de suite. Ta main semble mal en point.
  - Elle l'est, ce sera notre première destination. Il semblerait qu'il y ait un barbier vétérinaire à Rimini. Il me remettra sur le droit chemin mieux que n'importe quel prêtre : il ne me restera que la main pour faire le bien.
  - Je ne sais pas si tu sauras t'habituer, rit Ercole.
  - Je n'en suis pas sûr non plus, mais je voyage avec un ange, que demander de plus ?
  - Et où t'emmène cet ange, vieux malfrat ?
  - Je ne sais pas exactement, intervint Vittoria, mais je veux voir Rome, Milan, Gênes, peut-être l'Espagne. Nous verrons, nous vivrons, conclut-elle avec un sourire radieux.
- Sur ces mots, Balthazar sourit et adressa à Julia un dernier regard, plein de tendresse, qui disait : maintenant, je peux mourir, et pour la première fois depuis longtemps, je n'en ai aucune envie.

SEb.

Mai 2005-Mai 2006